

AUX SOURCES de l'Europe

HYPERBORÉE

N°9 - Solstice d'hiver - décembre 2009 - 9 euros

L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

- ❖ Thulé sous le masque chrétien
- ❖ Le secret polaire des Templiers
- ❖ La religion orthodoxe, gardienne de la Tradition

NOTRE EUROPE

l'Irlande - la Sardaigne

ORIGINES

La triade indo-européenne,
La Nwyvre, l'énergie hyperboréenne

SOMMAIRE

ÉDITORIAL

Qu'est-ce que l'ésotérisme ? 3

DOSSIER L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

Ganagobie : des mosaïques pas très catholiques 5

Thulé sous le masque chrétien 8

L'image du Golgotha et les mythes nordiques 16

Le secret polaire de l'Ordre du Temple 18

Les saints du calendrier et le symbole zodiacal 20

La religion orthodoxe, gardienne de la Tradition 23

LU, VU, ENTENDU

Charbonneau-Lassay et le Bestiaire du Christ 26

La chanson populaire 32

Page solaire	
Le feu de Naciketas	35
Les alignements du Ménéac	36
Vincenot, de Pierre Vial	37
Célestin et Amycus	39

ORIGINES

La Nwyvre, l'énergie procréatrice des origines 41

Pensée, parole, action dans la tradition européenne 44

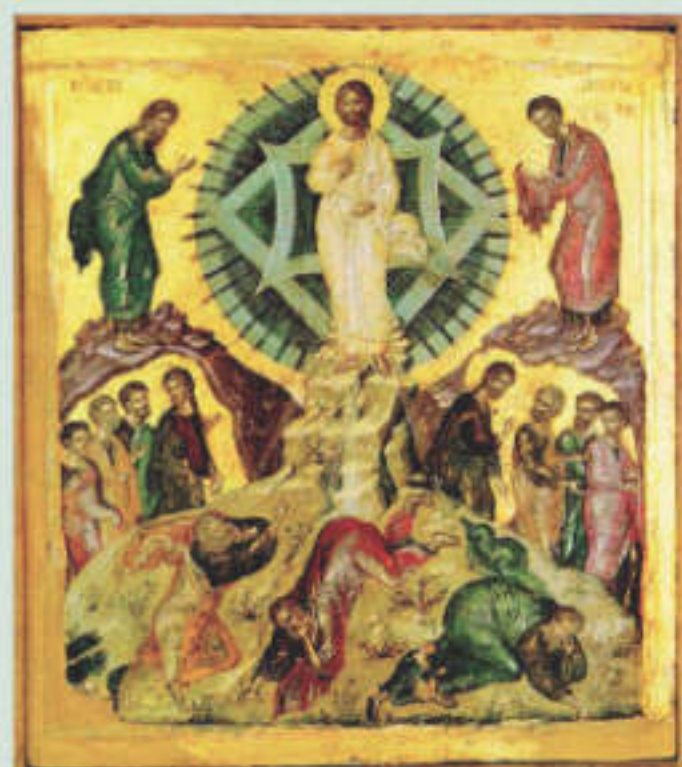
NOTRE EUROPE

La Sardaigne : du temps et des dieux 46

L'Irlande - 2e partie : Du génocide à la reconquête 52

« Et pourquoi raviver par le souffle de la colère, les braises d'un bûcher millénaire que la rosée d'un temps nouveau condamne à s'éteindre ? »

Raoul Vaneigem, «la résistance au christianisme»



La Transfiguration, icône de l'Ecole crétoise attribuée à Théophane le Crétois, XVI^e siècle



La chapelle du monastère de Ganagobie

En couverture : détail de la mosaïque de l'église du monastère de Ganagobie, dans les Alpes de Haute-Provence

Ont collaboré à ce numéro : Marie-Véronique Amelia, Pierre-Émile Blairon, Nicolas Bordier, Alain Cagnat, Paul Catsaras, Jean Haudry, Paul-Georges Sansonetti, Elena Vavilina.

Hyperborée est une revue trimestrielle éditée par le CRUSOE, Centre de Recherches Universitaires Sur les Origines de l'Europe.
CRUSOE - P.E. BLAIRON, 4642, Route de Roquevaire, 13295, VENTABREN
Directeur de la publication : Pierre-Émile Blairon - pierre.blairon@wanadoo.fr
Conception graphique et impression : Ecosud Communication - ecosud15@orange.fr
Photos de Pierre-Émile Blairon et Alain Cagnat, Dessins de André Fribouze - Dépôt légal à parution / ISSN en cours



Qu'est-ce que l'ésotérisme ?

par Pierre-Emile Blairon

Qu'est-ce que l'ésotérisme ? C'est le monde tel qu'il existe et tel que le voient certains êtres selon une logique et une vision qui ne sont pas apparentes ou reconnues par les autres. Nietzsche¹ disait que le philosophe exotérique voit les choses d'en bas, tandis que le philosophe ésotérique les voit d'en haut. Cette explication n'est guère satisfaisante ; l'ésotériste n'est pas, *dieu merci*, un philosophe, tout au moins, dans son acception actuelle. Et, les choses, il ne les voit ni d'en haut ni d'en bas, il les voit *à travers*, superposées, ou comme à la lecture d'un palimpseste. Don Juan, le chaman yaqui de Castaneda, assimilait la connaissance aux peaux d'un oignon qu'il faut éplucher pour en découvrir le secret (... en pleurant). On peut tout aussi bien s'en référer à l'image de la peau humaine ; on ne voit des êtres que leur apparence physique. La peau humaine comporte elle aussi plusieurs couches ; sa fonction permet de protéger – quelquefois de refléter – l'intérieur. L'étymologie du mot *ésotérisme* renvoie à ce dernier mot, *intérieur*, avant de signifier caché. Mais il n'y a pas lieu d'opposer exotérisme

et ésotérisme, comme il n'y a pas lieu d'opposer science moderne et ancienne qui sont deux aspects d'un même corpus. Evidemment, l'accélération de notre fin de cycle fait que l'on n'a guère le loisir de pousser l'investigation plus loin que les apparences.

Le monde est régi par un ensemble de lois qui ne sont pas édictées par les hommes. Lorsque le temps fut venu de les occulter, puisqu'on entraînait dans l'« âge sombre », ces lois et principes furent conservés sous forme de symboles, architecturaux, artistiques, ou autres, sous forme de transmission orale, ou écrite, de traditions rituelles ou autres perpétuées depuis le fond des âges. Eliade, Evola, Dumézil, ou Guénon² et bien d'autres ont largement contribué à expliquer ces modes de transmission dans les sociétés anciennes ou celles contemporaines, qu'on nomme « primitives » mais chez lesquelles perdurent encore bien des signes d'un savoir oublié. L'ésotérisme est donc la science qui étudie les connaissances qui ne sont pas accessibles à une perception immédiate, tout en incluant celles qui le sont – *qui peut le plus peut le moins* – et qui structurent le monde en profondeur. Et *dès l'origine*. Ces connaissances étant éternelles et universelles, l'ésotérisme peut encore se définir comme la voie de leur transmission.

De ce fait, les connaissances exotériques contemporaines, telles que les hommes les pratiquent d'une manière qu'ils définissent comme « rationnelle » ou « cartésienne » et qu'ils appellent « scientifiques », ces connaissances somme toute superficielles – « *Il n'y a rien de nouveau sous le soleil* » – ne sont qu'une infime partie du matériau intellectuel, et spirituel, que les hommes ont à leur disposition, de même que nous n'exploitons qu'une infime partie des potentialités de notre cerveau. Un domaine – celui le plus en pointe – de ces nouvelles sciences a inclus, ou plutôt *rejoint*, nous dirions presque spontanément, naturellement, certaines de ces anciennes connaissances ; c'est celui de la physique quantique, qui fausse justement ces règles de logique scientifique qu'on pensait indétronables et incontournables. Le serpent se mord la queue. La science et la tradition se sont rejoins et ont un bel avenir commun.

L'ésotérisme chrétien

« Y a-t-il ésotérisme chrétien ou christianisme ésotérique ? dans le premier cas, le christianisme est fondamentalement un ésotérisme qui s'est dégradé en religion ; dans le second cas, le christianisme est une religion qui comporte quelques éléments ésotériques et a pris quelques formes

1- F. Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*.



2- Consulter l'ouvrage de Pierre Riffard, *L'ésotérisme*, Robert Laffont, collection Bouquins, 1993.

ésotériques ».³

Quant à nous, nous n'avons pas opposé exotérisme ou science à ésotérisme ou spiritualité. Il conviendrait tout autant de ne pas opposer paganisme et christianisme, en vertu d'une tradition de continuité redécouverte dans le présent numéro d'*Hyperborée* par Paul-Georges Sansonetti ; car il existe un ésotérisme chrétien qui énonce, lorsqu'on y prête attention, les mêmes vérités que professaient les spiritualités anciennes, que le christianisme dogmatique (ou religieux, comme l'écrit Riffard) a tenté d'éradiquer par l'épée et le feu. Pour dire autrement, la Tradition s'est maintenue au sein même de ce qui pouvait être considéré comme son plus implacable ennemi. Ce qui nous permet, à nous, d'être encore là, nous référant à ces quelques bribes de savoir, tout aussi précieuses que la moindre molaire d'un mammoth qui permet aux archéologues de reconstituer le mastodonte dans son ensemble. Et à quelques injections d'ADN de faire



marcher les spécimens congelés dans un proche avenir. Et l'on s'attend, au jour du Jugement dernier, comme diraient les chrétiens, à voir se lever et s'animer toutes ces figures de pierre patiemment et délicatement sculptées dans la fraîcheur et la pénombre des cloîtres par des hommes courageux dont la mission était de transmettre ces connaissances primordiales, au nez et à la barbe (blanche) des Pères de l'Eglise.

Mais cela aurait-il pu se produire s'il n'y avait eu dans les fondements même du christianisme quelques éléments qui auraient permis cette continuité, à commencer par le personnage du Christ ?

Et même la vaste entreprise de récupération décidée d'une manière systématique par l'Eglise n'a-t-elle pas permis de sauvegarder certains vestiges ? On peut penser, bien sûr, à ces temples païens, eux-mêmes construits sur des lieux telluriques et qui ont été détruits, certes, mais aussi marqués, par l'emplacement d'une chapelle ? ou à cette surabondance de saints, destinés à remplacer les anciens dieux, lesquels étaient, rappelons-le encore une fois, des principes. Le coucou chrétien n'aurait, dans ce cas, fait que garder le nid au chaud pour le retour de l'aigle.

Pour illustrer ce qui vient d'être dit, voici le récit d'une petite expérience, que chacun peut faire sur le site de n'importe quel édifice chrétien près de chez lui.

J'ai découvert sur un tourniquet de l'unique bistrot d'un village perdu de la Drôme provençale une revue fort bien faite par une équipe d'érudits locaux qui s'appelle *Mémoire d'Ouvèze*, du nom de la rivière qui arrose les villages de ce pays aux confins de la Drôme et du Vaucluse, et qui a sinistre « mémoire » puisque c'est elle qui a emporté une partie de Vaison-La Romaine il y a quelques années. Ce numéro était consacré aux chapelles du Val d'Ouvèze et recense une trentaine de ces bâtiments qui sont souvent des petites merveilles d'architecture (voir encadré).

Notre dossier sur « l'ésotérisme chrétien » n'est évidemment pas exhaustif, nous aurions par exemple aimé évoquer la grande figure de Rudolf Steiner dont nous avons parlé à maintes reprises dans cette revue ; ce n'est que partie remise. ■

Sans autre commentaire – nos lecteurs s'y emploieront judicieusement – voici quelques extraits des articles très savants des contributeurs à « Mémoire d'Ouvèze » :

Notre-Dame du Groseau : Mais pourquoi un monastère en ce lieu ? Il faut reconnaître que l'abondance de l'eau, la présence de bonnes terres et le calme des lieux (c'était un cul-de-sac et même à pied, on ne montait pas au Ventoux par là) incitent à la retraite mais il y avait autre chose : les Gaulois (ou leurs prédécesseurs) avaient déjà repéré l'endroit et y avaient établi un culte au dieu guérisseur Graselos (nom qui est à l'origine de notre Groseau/Gronzéu en provençal). Une stèle, découverte à l'intérieur de la chapelle, en témoigne. Alors, il fallait bien que le nouveau culte effaçât l'ancien [...] L'aile méridionale gardait discrètement le souvenir du culte de l'eau, puisqu'elle est nommée « chapelle Saint-Jean-Baptiste ».

Chapelle du saint-Sépulchre : Au moment du solstice d'été, lorsque le soleil décline sur l'horizon, un rayon solaire pénètre par cette ouverture et, une fois dans l'axe du bâtiment, dessine une colombe sur le lit de l'autel pendant quelques secondes, avant de disparaître définitivement. Dans la pénombre de la chapelle, cette vision est pour le moins singulière. A-t-elle été voulue par le constructeur ou s'agit-il d'une simple coïncidence ?

Cathédrale Notre-Dame de Nazareth à Vaison-La Romaine : Dans la galerie est, la curieuse gravure d'une clé de voûte interpelle. Elle rappelle un visage de Christ byzantin (yeux en amandes, barbe bilide), mais cette interprétation est contrariée par la présence d'attributs comme les cornes au niveau de la crosse et de bacchantes au menton.

Église Saint-Brice : la statue de sainte Brigidie d'Irlande, abbesse du VII^e siècle. À ses pieds, une vache couchée rappelle qu'elle était la patronne des laitières et la protectrice des vaches. ■

3- Pierre Riffard, op. cit.

Ganagobie : des mosaïques pas très catholiques

par Paul-Georges Sansonetti



Illustration 1

Cette mosaïque de Ganagobie, datée de 1124, représentant un saint personnage (Georges, Théodore ou Victor) affrontant un dragon, illustre le thème principal de ce numéro d'Hyperborée. Tout ce qui est figuré sur la présente composition se veut un prolongement du paganisme en se faisant l'écho d'une ascèse héroïque, ascèse qui reconduit à l'état originel. Le combat contre un monstre dévorant est omniprésent dans les mythes européens et pareil monstre incarne ce qu'il est convenu de nommer le « gardien du seuil » de la transcendance à laquelle avait accès l'être de l'Âge d'Or.

La composition qui nous occupe comporte un enseignement initiatique des plus élaborés. Durant tout le Moyen Âge et la première partie de la Renaissance, le chevalier plante sa lance dans la gueule de l'animal qu'il combat pour symboliser le coup d'arrêt porté aux appétits insatiables de notre corps physique et qui font obstacle à la perception d'états supérieurs de conscience. Notons que le bouclier rond du saint se présente sous l'aspect d'un cercle protecteur – on songe à l'auréole subitement déplacée – qui, de la sorte, isole et met en exergue la main gauche du saint. À ce propos rappelons que, dans le monde ancien, la partie gauche d'un individu correspondait à son éventuelle dimension magique. Remarquons aussi que la main se trouve entre deux symboles encadrant la tête du chevalier et renvoyant à des nombres. Il s'agit d'un triple et d'un quadruple nœud (Voir photo 1). Avant d'évoquer leur signification, disons qu'ils complètent le nombre cinq figuré par les doigts de la senestre du saint. Nous avons

donc un signe de valeur 3 à gauche




et un autre égal


DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN



Les lions de Ganagobie

à 4 , à droite de la main de valeur 5 ; ce qui renvoie au célèbre triangle de Pythagore¹ dont les côtés valent respectivement 3 et 4 tandis que l'hypoténuse représente 5. D'où le théorème suivant : le carré de l'hypoténuse est égal à la somme des carrés des deux autres côtés ou, si l'on préfère, 3 au carré multiplié par 4 au carré est égal à 5 au carré. Formule dont la signification métaphysique serait la suivante : la providence (= 3) jointe à la volonté (= 4) permet la maîtrise du destin (= 5). Dans cette composition, le destin maîtrisé équivaut à la victoire sur le dragon.


Les deux symboles dont nous venons de parler sont fondamentalement germaniques ; héritage en Provence d'un savoir ésotérique issu des Mérovingiens et des Wisigoths. Le premier se retrouve tel quel sur l'une des pierres de Gotland² et se rapporte aux trois états constitutifs de l'être, à savoir le corps physique, le corps subtil (l'âme au sens général du terme) et, enfin, le corps de lumière considéré comme immortel. Le second orne diverses pièces d'orfèvrerie de la période dite des Invasions.

On peut voir en effet un symbole presque semblable  décorant des plaques de ceinture ou des broches trouvées dans des tombes franques, burgondes, alamanes³. Placé devant le chevalier, juste au-dessus de la tête du cheval, la quadruple ligature est une variante du symbole du Pôle⁴ et, par conséquent, de la Tradition primordiale ; ce qui signifie que le chevalier combat pour le retour de l'ordre « principal » qui régnait au commencement du cycle. Le signe triple, lui, est également présent à deux autres endroits de la composition. En particulier il semble


suspendu sur la tête du monstre vaincu comme pour dire que la providence intervient en guidant la lance. Remarquons que son tracé est légèrement différent : il s'étire vers le haut en direction du symbole polaire. Vaincre le dragon reconduit à ce que symbolise le Pôle.


Une troisième ligature ternaire se trouve sous la patte du monstre, comme pour dire que la providence piège en quelque sorte cette créature terrifiante. Du reste, si l'on joint d'une ligne le centre de ce triple nœud au centre de celui explicité au paragraphe précédent nous découvrons qu'elle passe à l'endroit même où la lance pénètre la gorge de l'animal dévorant.

Placée dans le dos du chevalier, sous la main qui manie

la lance, une figure  fait songer à un cœur⁵. Synonyme de courage, cet organe manifeste la capacité à se maintenir ferme dans cet affrontement.

Plus singulier que les précédents, un dernier motif se trouve à gauche, juste derrière le dragon. On voit une

tête d'aigle  dont le bec ouvert émet, en guise de glissement, une figure graphiquement proche de la représentation germanique de l'axe du monde, le fameux

Irminsul  (littéralement « grande colonne »). La victoire sur le dragon tellurique amène le surgissement de l'oiseau des cimes dont le cri – la manifestation sonore, le Verbe – prend forme d'axe du monde qui, on le sait, appartient au symbolisme polaire.

Il s'agit bien d'une représentation axiale comme le montre une autre mosaïque du lieu. En effet, on voit une sorte

1- Fils d'Apollon hyperboréen selon le mythe.

2- Comme on a pu le découvrir dans le précédent n° d'Hyperborée, p. 17, Gotland aurait été l'île sacrée des Goths et, par conséquent, des Wisigoths qui en constituent un rameau.


3- En particulier dans les collections mérovingiennes du Musée de Dijon ou au Musée départemental des antiquités de la Seine-Maritime à Rouen ainsi qu'au Musée des antiquités de Saint-Germain-en-Laye.

4- Plus connu sous son nom sanscrit de swastika.

5- Cette image du cœur, de même que la triple ligature ou encore le signe dont nous allons parler en dernier sont présents sur d'autres mosaïques de Ganagobie.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

de fauve fantastique, sans doute un lion dont la queue revient circulairement pour traverser le dos et se dresser droite sous l'aspect de l'Irminsul⁶. Ainsi que le montrèrent René Guénon et Mircea Eliade, dans la physiologie humaine la colonne vertébrale correspond symboliquement à l'Âxe du monde. Or, chez l'animal, la queue est précisément le prolongement de la colonne vertébrale. Ajoutons que, sur la mosaïque, le croisement de la queue avec les vertèbres du fauve trace une ligature,

figure qui associe l'Irminsul à un caractère runique, parfois représenté comme suit : . Ce signe runique a pour signification l'« héritage », mais précisons qu'il ne s'agit pas seulement de transmission d'un patrimoine matériel et ce tracé stylisant la plus simple des ligatures

6- Ladite figure intervient encore trois fois sur les mosaïques dont deux fois à l'identique du fauve dont nous venons de parler.


sous-entend un « héritage » d'ordre spirituel, une hérédité magique. Dans une autre étude, nous avons mis la rune Othalan dessinée ci-dessus en rapport avec l'Âge d'Or et, comme pour le Graal, la transmission d'un sang issu de la race originelle, hyperboréenne, qu'on pourrait également appeler « thuléenne ». La notion d'Âxe du monde étant indissociable du Pôle et, par conséquent, de l'Âge d'Or, on comprend pourquoi les réalisateurs de la mosaïque réunirent en une seule figure la rune de l'« héritage » et l'Irminsul.

Un mot encore de l'équipement du saint chevalier. Sa cotte de mailles a été rendue par une alternance de carrés noirs et blancs. On songe à l'étendard des Templiers⁷ dont la signification ésotérique est exposée dans un autre article de ce dossier. ■

7- Dont la croix emblématique est nettement dessinée sur la cuisse des lions.



Le tympan de Ganagobie

Ainsi qu'on peut le constater, l'aurole du Christ est particulière : la croix posée sur le disque n'en est pas une et son tracé fait fortement songer à la rune  symbolisant, pour le monde germanique, l'être double de l'Âge premier. Un être en rapport avec le Pôle et, conséquemment, avec le 111 plusieurs fois présent dans le système runique du fupark (cf. P.-G. Sansonetti, op. cit., p. 37 et suiv.). Le sculpteur a œuvré en connaissance de cause puisqu'il associe ce signe nordique au 111 occulté par le tétramorphe. À Ganagobie, de même qu'en d'autres lieux, ceux qui savaient firent en sorte que perdurent des symboles essentiels issus du monde nordique et, donc, totalement étranger au domaine biblique

Thulé sous le masque chrétien

par Paul-Georges Sansonetti

Il y a plusieurs façons de considérer le christianisme. D'abord comme les chrétiens pratiquants, pour qui cette religion marque, avec la venue de Jésus, la révélation divine par excellence : Dieu s'étant manifesté à travers la personne de son fils unique, en un moment précis de l'Histoire humaine et en un lieu considéré comme privilégié, la Judée, la vérité concernant l'origine spirituelle de l'humanité est désormais connue. Tout étant dit, il suffit de se conformer au dogme officiel de l'Église pour parvenir, sinon durant sa vie au moins au moment de la mort, à la salvation de l'âme. Ou bien, semblablement aux non-chrétiens, agnostiques ou athées, pour qui les événements relatés par le *Nouveau Testament* ne sont en rien susceptibles d'influer sur leur existence. Enfin, il y a tous ceux qui se considèrent comme « païens » et pour lesquels cette religion issue du Moyen-Orient ne peut qu'être étrangère à l'Europe dès lors qu'elle s'est imposée à la suite d'une série de circonstances dont les trois principales furent les suivantes : d'abord le fait que le paganisme gréco-romain n'était plus porté par la force – la « tension spirituelle » dirait Julius Evola – qui vitalisa la république romaine puis l'*Imperium*. Ensuite le fait que, dernier culte païen réellement dynamique, le mithraïsme ne s'adressait qu'aux élites et non au plus grand nombre comme la foi chrétienne, ce qui nous incite à dire que, caractérisant la fin du cycle, *Le Règne de la Quantité* dénoncé par René Guénon était commencé. Enfin, troisièmement, intervint la conversion de l'empereur Constantin qui fit du christianisme la religion officielle.

« Avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois »

Une autre attitude pourrait être proposée à la lumière de ce qu'il est convenu d'appeler, dans le domaine de l'ésotérisme et tout particulièrement dans la présente revue *Hyperborée*, la Tradition primordiale. En effet, selon la doctrine des Quatre Âges, désormais bien connue de nos lecteurs, le christianisme correspondrait à la période finale de l'Âge de Fer. Si, comme nous n'hésitons pas à le croire, l'Âge de Fer du paganisme grec (le « métal noirâtre » dit Hésiode¹) est l'équivalent du *Kali yuga* (ou Âge Noir) de l'Inde, alors cette période s'étend sur 6000 ans. Son commencement se situerait en - 4000 avant notre ère, pour l'entrée dans le signe astrologique du Taureau, et s'achèverait en même temps que le signe des Poissons². La naissance du Christ a lieu au moment où s'ouvre cette ère

1- Dans *Les Travaux et les Jours*, Éditions Librairie Générale Française (Paris, 1999), p. 102, vers 151.

2- Rappelons, pour nos lecteurs, que chaque ère astrologique dure 2000 ans et que l'ère des Poissons succède au signe du Bélier.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN



Le tétramorphe

Dernier repas du Christ avec ses disciples, la cène est ici figurée sur un chapiteau de l'église romane de Saint-Nectaire (dans le Puy-de-Dôme). Sur la table, le signe astrologique des Poissons marquant la venue du Christianisme va symboliquement être consommé. Les pains évoquent la roue solaire : « prenez, mangez : ceci est mon corps » (Matthieu, 26, 26). C'est donc l'image du corps solaire que doivent ingérer les apôtres. Le personnage imberbe à la gauche du Christ est Jean et c'est probablement Pierre qui se tient à sa droite.

vouée à l'élément marin. On comprend alors - et cela a été relevé par divers astrologues - pourquoi le symbolisme des Poissons apparaît aussi présent dans les Évangiles : Simon-Pierre désigné comme le « pêcheur d'hommes », thème de la pêche miraculeuse, multiplication des poissons dans le désert, ultime pêche avant l'ascension de Jésus³.

Le christianisme marquerait donc le dernier tiers de l'Âge Noir et les 2000 années que blasonnent les Poissons virent s'accroître de plus en plus la dégradation des valeurs éthiques fondatrices de l'ancien monde au point qu'on assiste de façon flagrante à leur inversion totale durant l'ultime siècle de ce signe. La Chrétienté n'étant pas épargnée puisque l'Église finit par aligner la

plupart de ses positions sur le consensus planétaire (la « mondialisation ») et l'« idéologiquement correct ». Ce que le décryptage des Évangiles laissait entendre avec le reniement de Pierre. Souvenons-nous de la phrase que le Galiléen adresse à ce dernier : « avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois⁴ ». On pourrait interpréter ces paroles en disant qu'avant l'aurore d'un monde nouveau, l'Église, représentée potentiellement par Pierre, reniera (ce qu'incarne) le Christ. Nous allons revenir sur la signification de celui qui porte le titre grec (et non hébreu) de *khristos* (« oint », sous-entendu par le divin). L'Église est donc faillible à partir du moment où elle inscrit son action dans un monde subissant les affres d'un cycle qui s'achève. Dès lors, on comprend mieux le rôle particulièrement négatif joué, en diverses circonstances, par la papauté à l'encontre d'organisations relevant de la Tradition primordiale telles que, entre autres, l'Ordre du Temple⁵.

Un collège occulte à l'intérieur du christianisme pour continuer la Tradition

En fait, parallèlement à l'Église de Pierre, indissociable de l'Histoire visible, existerait un courant secret que centre la personne de Jean l'Évangéliste et dont la fonction consisterait à transmettre l'enseignement issu de la Tradition primordiale et que l'on pourrait aussi dénommer, comme le souhaitent certains de nos amis, Tradition polaire. En un mot, disons que tout se passe comme si, à l'intérieur de la religion chrétienne en train de naître, s'était formé un collège occulte totalement informé de l'importance de ladite Tradition et qui a œuvré afin que les arcanes la composant demeurent omniprésents mais soient seulement accessibles à ceux possédant la grille de lecture permettant de les repérer et de les interpréter. Un exemple nous paraît d'autant plus significatif qu'il pourrait bien constituer la signature du collège dont nous parlons et résumer son intention fondamentale : faire en sorte que perdure le lien avec le commencement du cycle, le *Krita yuga* (Âge de la Vérité) de l'Inde *arya* ou, si l'on préfère, l'Âge d'Or d'Hésiode. Ce qui tend à signifier également que, pour ce collège, la notion de commencement ne se réduisait pas au Paradis terrestre du récit vétéro-testamentaire de la Genèse.

4- Matthieu, 26, 34.

5- Il nous a été donné de montrer, dans d'autres études, en quoi les Templiers inscrivaient leur organisation dans la continuité de la Tradition polaire. Nous en abordons brièvement quelques aspects dans un autre article de ce dossier.

3- Évangile de Jean, 21, 4-11.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN



Le tétramorphe de la basilique Saint Sernin de Toulouse, art roman.

Notons que la main bénissante désigne (et, de la sorte, privilège) l'aigle de Jean ; ce qui pourrait signifier que l'auteur de cette composition savait quelle mission occulte revenait à l'auteur de l'Apocalypse.

L'exemple choisi est une image dont la fonction consiste à résumer le Nouveau Testament tout en proclamant de façon cryptée l'existence de la Tradition primordiale et du « Pôle » en tant que lieu à la fois réel et symbolique (dès lors que manifestant l'un des symboles fondamentaux) synonyme d'Âge d'Or.

Cette image ci-dessus est appelée le « tétramorphe » car constituée par quatre figures qui représentent les évangélistes : le taureau de saint Luc, le lion de saint Marc, l'aigle de saint Jean et l'ange de saint Matthieu. Au centre de ces créatures, on voit le Christ assis sur un trône :

L'ensemble correspond à la vision de Jean l'Évangéliste telle qu'elle est transcrite dans son *Apocalypse*⁵. La signification



numérique du tétramorphe a été révélée par un groupe de scientifiques que passionne la signification des nombres et qui communique l'état de ses recherches sur internet. En additionnant les chapitres des quatre Évangiles⁷, 89 au total, avec les 22 composant l'Apocalypse de Jean on obtient la valeur 111, indissociable de ce que symbolise le Pôle⁸. Le nombre de chapitres, on s'en doute, ne doit rien au hasard. De plus, il faut savoir que chacun des emblèmes des évangélistes correspond au signe du zodiaque marquant le milieu d'une saison⁹. Le personnage qui siège entre

les quatre emblèmes se situe donc au centre de la roue zodiacale, autrement dit à l'emplacement de l'étoile polaire, seul astre du firmament occupant une position immuable tandis qu'autour de lui se déplacent les douze signes stellaires rythmant l'année. Le trône étant par excellence un symbole de fixité, nous pouvons dire qu'il correspond à cette étoile. Or, le 111 est surtout présent dans la tradition germanique dont la fonction principale fut de conserver à travers la première écriture runique (à vingt-quatre signes¹⁰) les données issues de l'Âge d'Or¹¹. Certes, ce nombre apparaît dans l'ésotérisme d'autres

7- 28 sous la plume de Matthieu, 16 avec Marc, 24 pour Luc et 21 chez Jean.

8- Cf. le n° 1 d'*Hyperborée*, p. 10.

9- Rappelons pour nos lecteurs que le signe astrologique du Taureau est au centre du printemps, le Lion au centre de l'été et de même pour l'aigle (remplaçant le Scorpion selon une symbolique fort bien explicitée par l'astrologue Volguine dans son ouvrage intitulé *Le Symbolisme de l'Aigle*) avec l'automne et, enfin, l'ange de saint Matthieu, en lequel il faut voir le signe du Verseau, pour l'hiver.

10- Il existe trois sortes d'écritures runiques : la première comportant vingt-quatre signes et qui, comme tendent à le montrer nos travaux de recherche, contient les arcanes de la Tradition primordiale ; la seconde, anglo-saxonne, comporte de vingt-huit à trente-trois signes ; et, en dernier, ce que l'on nomme le nouveau futhork, à seize signes, en usage à l'époque viking.

11- Cf. notre ouvrage intitulé *Les Runes et la Tradition primordiale*, Édition Exèdre (Menton, 2008).

5- Voir à 4, 2 et 7.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

traditions telle que l'hébraïque¹² ou l'arabe¹³ mais de façon succincte, contrairement au monde nordique.

Le tétramorphe est présent partout dans l'iconographie chrétienne puisqu'on le voit aux tympans de nombreuses cathédrales et églises romanes¹⁴ telles, en Provence, que Saint Trophime d'Arles ou Ganagobie (voir photo du tympan page 7), mais aussi sur des couvertures d'évangélistes, sur des reliquaires, des calices, des enluminures. La multiplication de ce symbole répond à un objectif précis : faire en sorte que, pour ceux qui en connaissent la signification cryptée, le rappel de la Tradition primordiale soit constant. On pourrait dire que le tétramorphe illustre idéalement ce que René Guénon dit du Centre suprême (qu'on le nomme Hyperborée ou Thulé) apparu au commencement du cycle : il n'a pas disparu mais s'est occulté durant l'Âge Noir. Chaque fois que le tétramorphe est sous nos yeux, le 111 exprimant la notion de Tradition primordiale, donc polaire, se dessine en filigrane. Une façon subtile de dire que le rôle d'un certain christianisme johannique aura consisté à héberger secrètement la connaissance de ce qui fut à l'origine du cycle.

« Ceci est mon sang » : Apollon et le sang-lumière

Le corollaire de ce 111 qui transcrit numériquement le Pôle et, conséquemment, le Centre suprême, se manifeste dans la liturgie chrétienne par l'importance accordée au sang. L'objet le plus essentiel de la messe est le calice qui manifeste rituellement les fameuses paroles du Christ lors de l'institution de l'Eucharistie : « ceci est mon sang »¹⁵. Mais, attention, ce sang appartient à un être qui a révélé son corps de lumière. C'est le passage désigné comme celui de la « Transfiguration » déjà cité

dans des études précédentes¹⁶ où il est dit que le visage du Galiléen « resplendit comme le soleil ». Un païen grec ou romain qui aurait assisté à cette radiance corporelle y verrait une manifestation de ce que représente Apollon : le corps glorieux ou d'immortalité qui se confond avec la lumière divine, source de toute chose. Il serait également loisible à ces deux païens de rapprocher le changement, voulu par le Christ, du nom hébreu de Simon (Shimon) en celui, araméen de « Kephas » (c'est-à-dire « Pierre »). L'homme au filet de pêcheur devient la première pierre à partir de laquelle Jésus construira son église¹⁷. Or, le rapprochement des deux images – le filet et la pierre – évoque irrésistiblement l'*omphalos*, un bloc de calcaire arrondi recouvert de l'*agrenon*, une nasse de pêcheurs marquant, dans la Delphes antique, cité d'Apollon, le centre symbolique du monde et se voulant le rappel de ce qui fut au commencement, autrement dit le Pôle.

C'est donc ce même concept qu'on retrouve dans l'image fondatrice d'une religion destinée à devenir prépondérante en Occident durant les deux derniers millénaires du cycle involutif¹⁸. Et ce symbolisme est grec, indo-européen, et non point hébraïque¹⁹. D'autant plus que le centre de la Chrétienté sera Rome et non Jérusalem vouée à demeurer le lieu où se sont déroulés des événements – nous allons y revenir – emblématiquement significatifs de ce qui attendait le monde à la fin du bi-millénaire en question.

Pourquoi Rome ? Ici intervient une vision du monde où

12- Cf. Hyperborée n° 8, p. 8.

13- Matthieu, 16, 18.

14- Ce filet relève d'un symbolisme très ancien en Europe puisqu'il apparaît sous l'aspect de signes appelés « réticulés », c'est-à-dire ayant l'apparence de rets (filets). Sur un os d'auroch datant du Maglémosien danois (moins 8000 ans avant notre ère) on voit trois petits personnages très stylisés enveloppés d'un filet. Le filet symbolise la maîtrise car il permet la capture d'une chose vivante sans la blesser.



15- À bien lire les Évangiles, on découvre des références à la Grèce. Ainsi l'Hades, royaume des morts dans la mythologie hellénique, est-il mentionné à différentes reprises notamment lors de la désignation de Simon comme étant la « pierre » fondatrice équivalente de l'*omphalos* de priape (cf. Matthieu, 16, 18 ; ou, *ibid.*, 11, 23). Rappelons aussi que parmi les douze apôtres on trouve des noms grecs tels que Philippe ou André. N'oublions pas que la Judée avait été intégrée au monde hellénistique et, de 301 à 200 avant notre ère, fut sous la coupe des Ptolémées. Ce qui explique le fait que certains Hébreux ont des noms grecs, comme, par exemple Nicodème (cf. Jean, 3, 1).

12- Dans l'alphabet hébreu, le nom de la première lettre, aleph, vaut 111. Toutefois, sa symbolique n'apparaît pas en rapport avec les notations conjointes de Pôle, d'Âge d'Or et de Centre suprême. En un mot, aleph ne se fait point – du moins directement – l'écho de quelque chose qui s'apparenterait à l'Hyperborée ou à Thulé. Disons que l'ésotérisme du nom aleph est des plus complexes et, si l'on devait le rapprocher de ce que signifie Thulé, nécessiterait un long développement hors de propos ici.

13- Comme cela a été rappelé dans le n° 7 (p. 20 et 21) de la présente revue, la première lettre de l'alphabet arabe, alif, vaut 111. De même que pour le mot quth, également de valeur 111, qui désigne le Pôle. Dans ce dernier cas il est fort possible qu'une influence indo-européenne persane soit intervenue.

14- Sans oublier, dans le domaine gothique, le tympan occidental de la cathédrale de Chartres.

15- Matthieu, 26, 28.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

se conjoignent astrologie, géographie sacrée et méta-histoire. Rome est la rotule de la jambe (et non pas de la botte) italote et, selon les correspondances établies entre le zodiaque et le corps humain, le signe du Capricorne gouverne le genou. C'est à l'entrée du Capricorne, au solstice d'hiver, qu'Apollon partait (pour trois mois) en direction de son royaume hyperboréen. On le voit, toutes ces images sont totalement étrangères au judaïsme²⁰ et l'on comprend pourquoi, au quatrième siècle, à l'intérieur de l'Église, certains prélats (poursuivant le projet secret du supposé collège johannique) décidèrent que la naissance du Christ aurait lieu le 24 décembre à minuit, soit juste quelques jours après le solstice d'hiver. Comme pour apporter un indice de plus – et non des moindres – incitant à croire que le Christianisme prend appui sur la thématique apollinienne, le fait que si l'on trace une ligne droite joignant Jérusalem et Rome, elle passe, par une petite île de la mer Égée, située exactement à mi-chemin des deux cités. Petite, certes, par sa surface mais d'une importance considérable dans le domaine du mythe : il s'agit de Délos, lieu de naissance d'Apollon²¹.



Apollon assis sur l'omphalos de Delphes recouvert de l'agrénon. Monnaie grecque. La pierre marquant le centre du monde et le filet du pêcheur. Illustration tirées d'une monnaie grecque.

Le corps glorieux du Christ serait donc la formulation, à usage de l'ère des Poissons, de ce que représente le rayonnant Olympien. On comprend, alors, quelle inspiration apollinienne devait animer, au XII^e siècle, le (ou les) sculpteur(s) du tympan de la basilique de La Madeleine à Vézelay en représentant la Pentecôte non par des flammes mais par un rayonnement solaire émané du Christ, sinon durant sa vie au moins au moment de la mort. Si saint Paul se croit habilité à proclamer que « le grand dieu Pan est mort », l'histoire secrète du christianisme montre qu'Apollon est bien vivant ! Par le thème du corps glorieux est réaffirmée l'existence d'une supra humanité indissociable de l'Âge d'Or destiné à revenir.

20- Il faut toutefois préciser à nos lecteurs qu'à partir de Moïse chacune des douze tribus d'Israël était en rapport avec un signe du zodiaque. Toutefois, le symbolisme apollinien indissociable de (ce que représente) l'Hyperborée est totalement absent de l'imaginaire hébraïque car ce sont d'autres paramètres qui interviennent, même si *Le Livre d'Hénoch* parle d'une contrée mystérieuse, réservée aux justes et où demeure le trône de Dieu, au nord du monde ; cf. le n° 7, p. 31 de la revue *Hyperborée*.

21- Tous ceux qui visitent l'île de Délos connaissent les fameux lions de marbre (offert par les gens de Naxos à Apollon). On sait que le lion est par excellence un symbole solaire et le Christ est associé au lion. Du reste, c'est au milieu du signe astrologique du Lion, un six août, que le Galiléen opère sa « Transfiguration » et, ainsi, révèle son corps de lumière.

Sauvegarder secrètement le souvenir des origines

Nous évoquons plus haut la possible existence, à l'intérieur du christianisme, d'un collège secret qui, sachant par avance dans quelle dégénérescence allaient sombrer les sociétés, fit en sorte de conserver les composantes essentielles de la Tradition primordiale en les occultant dans une religion destinée au plus grand nombre puisque la fin du *Kali yuga* doit voir l'apogée du *Règne de la Quantité* et l'avènement des foules. Dans ces conditions, l'épisode où le Galiléen chasse les marchands installés sur le parvis du temple est hautement significatif : le lieu de culte fait office de centre commercial. Preuve qu'en cette cité la finance investit le sacré, annonçant ainsi qu'un jour l'argent s'imposera

comme une sorte de religion qui, s'étant développée dans les milieux de banquiers et de boutiquiers bibliques américains, convertira le monde entier. Il est vrai que, mille ans avant le coup de colère du Christ, certains hébreux se prosternèrent devant un veau d'or. Jean l'Évangéliste nous dit qu'au moment de l'achèvement du cycle, les marchands, dont la puissance n'aura cessé de croître au fil des siècles, seront devenus « les potentats de la terre »²².

De fait, l'occasion nous fut donnée de le montrer dans d'autres études²³, notre présent monde est totalement inféodé au pouvoir financier et, pour la plupart, les individus n'ont le sentiment d'exister qu'à travers la possession de l'argent. Ce que l'on nomme « la réussite de quelqu'un » n'a évidemment plus rien à voir avec ce qui relève d'ordre spirituel mais concerne exclusivement le domaine matériel, tel qu'un solide compte en banque résultant d'une « situation aisée » le montre. Exemplairement, par une inversion des significations caractérisant la fin du cycle, l'or, métal d'Apollon puisque soustrait aux dégradations du temps, a fini par ne plus représenter que la richesse matérielle. Ainsi que l'expriment nombre de mythes et légendes – et que résume précisément le symbolisme apollinien – l'or est la transcription dans le domaine du tangible de la lumière divine synonyme d'éternité. La radiance du fils de Zeus, le corps glorieux du dieu iranien Mithra et du Christ ou bien encore l'auréole des saints traduisent un même concept. Ignorant tout de cette radiance, nos présentes sociétés ne vénèrent que le *golden boy*.

22- *Apocalypse*, 18, 23, cf. nos commentaires sur ce passage dans le n° 6, p. 10 de la présente revue.

23- Entre autres dans le n° d'*Hyperborée* n° 6.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

Car, avec l'envahissement du temple par les marchands, c'est une tout autre conception du monde qui intervient. Une conception fondée non plus sur la « richesse » véritable qui consistait pour un être à réaliser le corps de lumière en écho à ce qu'Hésiode nomme « la race d'or »²⁴, supra-humanité peuplant l'Âge premier, mais à passer sa vie entière dans la tentative d'accumuler des valeurs s'évaluant en métal qualifié de jaune (et non plus de solaire), avant que billets, chèquiers et cartes bancaires ne le remplace. Jérusalem pouvait donc être considéré comme le lieu où se focalisait la fatalité de la fin du cycle. Et, conséquemment, c'est précisément là que devait se manifester ce qui constituait intrinsèquement l'antithèse absolue de la mentalité présidant à cette fatalité. D'où la venue d'un personnage qui, tout en paraissant se conformer aux exigences rituelles de l'ethnie qu'il « visite » n'en transgresse pas moins, tant par ses paroles que par ses actes, lesdites exigences. Ainsi avec la fameuse formule : « Avant qu'Abraham ne fût, je suis »²⁵; affirmation que ce qu'il incarne s'inscrit dans un éternel présent qui outrepassa la préséance du patriarche fondateur de la nation hébraïque. De même, la réalisation de miracles le jour du sabbat ne pouvait que dresser contre lui la hiérarchie religieuse²⁶.

Le visage de soleil

Jean l'Évangéliste allait servir de catalyseur à ce courant chargé de sauvegarder le souvenir des origines. D'où l'importance que revêt le texte l'Apocalypse qui clôt le Nouveau Testament en annonçant des bouleversements considérables mais aussi, comme l'indique l'étymologie même du mot grec *apokalupsis*, le « dévoilement » de tout ce que des siècles d'involution retirèrent progressivement de la mémoire des peuples. Dévoilement par lequel s'imposent aux consciences (au moins de certains êtres) les concepts nécessaires destinés à remédier aux tragiques aberrations dont font preuve nos actuelles sociétés. Pour l'essentiel, il s'agit de remettre en mémoire l'image à la fois tangible et symbolique d'un être détenteur de la puissance du commencement et qui fait corps avec le Principe, fondement même d'une civilisation. D'où cette vision d'un personnage dont la « tête et les cheveux étaient aussi blancs que de la laine d'un blanc de neige ; ses yeux étaient comme un flamme ardente ; ses pieds

étaient pareils à de l'airain, comme incandescents dans la fournaise (...) ; dans sa main droite il tenait sept étoiles ; de sa bouche sortait un glaive aigu à double tranchant, et son visage était comme le soleil quand il luit dans sa force »²⁷. La blancheur de neige, l'incandescence des yeux et des pieds²⁸, le rayonnement – véritablement apollinien ! – du visage, le glaive métaphorique d'une expression verbale et, par conséquent, d'une pensée toute de rectitude, nette et acérée, transcrivent un état de supra-humanité tangentiel aux archétypes formateurs de ce qui fut à l'aurore d'un cycle pour une ethnie appartenant au domaine boréal. Comme pourrait le confirmer les sept étoiles que tient la dextre du personnage. Étoiles probablement référentielles aux constellations de la Grande et de la Petite Ourse : l'une indique le nord tandis que l'autre occupe le Pôle du ciel. Les étoiles mentionnées par Jean seraient davantage évocatrices de la Petite Ourse – où brille la polaire – puisque celui qui les tient est au centre des quatre signes zodiacaux figurant la succession des saisons et, donc, la rotation du ciel.

Plus loin, dans le texte de Jean, il est question de l'apparition d'un « ange vigoureux », « enveloppé d'une nuée avec l'arc-en-ciel sur la tête. Son visage était comme le soleil et ses jambes comme des colonnes de feu »²⁹. Là encore cette construction symbolique d'un personnage surnaturel s'opère à partir de matériaux indo-européens en rapport avec le Pôle. Ainsi la nuée enveloppante renvoie à ces êtres « drapés de brume » qui, représentant la Justice, vont incognito de par le monde après avoir vécu en Âge d'Or³⁰ ; l'arc aux sept couleurs fait songer soit à Iris, messagère des Olympiens, soit au dieu germanique Heimdallr, gardien d'un tel phénomène atmosphérique ou encore au mont Meru (le Pôle) de l'Inde *arya* également associé à cet arc céleste³¹ ; une fois de plus, le visage

27- Apocalypse, 1, 14-16.

28- Astrologiquement, cette partie du corps est en rapport avec l'ère des Poissons. Dans le songe de Nabuchodonosor, le colosse figurant les quatre Âges était destiné à s'effondrer à cause de ses pieds d'argile. Le personnage que voit Jean a des pieds d'airain symbolisant la solidité. De plus, le signe des Poissons est gouverné par Jupiter (Zeus) auquel est dédié l'étain, l'un des deux métaux composant l'airain. L'autre métal est le cuivre, consacré à Vénus (Aphrodite), née de la mer. Mais le symbolisme est plus complexe car « l'airain, comme incandescent dans la fournaise » fait songer aux forges d'Héphaïstos, le créateur des formes. L'incandescence des pieds d'airain est peut-être allusive à l'assise d'un monde qui reprend forme – qui est re forgé – après une période de bouleversements. Cette conjonction de données montre que Jean (ou le collège qui a œuvré sous ce nom) fait preuve d'une excellente connaissance de la mythologie grecque.

29- Ibid., 10, 1.

30- Comme le dit des êtres de l'Âge d'Or Hésiode dans *Les Travaux et les Jours*, op. cit., p. 101, vers 125 et p. 106, vers 255.

31- Cf. René Guénon, *Le Roi du Monde*, Éditions Gallimard (Paris,

24- Dans *Les Travaux et les Jours*, Éditions Librairie Générale Française (Paris, 1999), vers 109-110 et 129.

25- Jean, 8, 58. En entendant ces paroles, des Juifs « prirent des pierres pour les lui jeter » (ibid., 8, 59). Comme on le voit, la réaction est immédiate et les pierres pleuvent.

26- Ibid., 5, 17.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

solaire évoque Apollon. Enfin, l'image des jambes pareilles à des colonnes de feu est à rapprocher, dans le monde mythique iranien, du roi de l'Âge d'Or, Yima, naissant dans un pilier embrasé. En fait, on dirait que tous ces éléments proviennent d'une emblématique antérieure à la diaspora indo-européenne car issus d'un lieu initial qui, en l'occurrence, ne serait autre que la terre « polaire » que les Grecs et les Romains nomment Hyperborée ou Thulé, que les *aryas* désignent comme la « terre du sanglier »³², tandis que les Iraniens en font le royaume de Yima. L'« ange » ordonne à Jean de manger un livre qui, dans la bouche, aura le goût du miel³³ mais sera amer pour les entrailles. L'ouvrage confère à Jean le don de prophétiser. C'est parce qu'il est composé des symboles provenant d'un état *primordial* (au double sens du terme) que l'« ange » permet la perception des événements à venir. Ainsi que le représente Janus, la connaissance du futur n'est possible que par celle du passé.

Le johannisme prépare une élite

Une question se pose : était-il obligatoire que tout l'Ancien Testament s'impose à notre monde européen en même temps que le Nouveau ? Oui, si l'on admet que l'apparition d'un être hors du commun s'inscrit dans la continuité de la métahistoire du judaïsme. Mais comme cet être est finalement rejeté par ce même judaïsme, on ne comprend guère qu'une fracture nette entre le Nouveau et l'Ancien Testament³⁴ ne se soit pas opérée dans l'esprit des chrétiens. Oui, également, si l'on considère que l'état d'esprit mercantile et viscéralement anti-apollinien présidant aux aberrations du monde moderne ne pouvait que s'accompagner de l'ensemble sociétal qui l'a secrété. Car c'est un fait indéniable que la mentalité du négoce a fini par s'imposer d'une façon planétaire. Qui aurait le front de nier que, sans cesse, tant au niveau des états que sur le plan international les questions commerciales et économiques sont présentées comme prioritaires ? Si certaines lois infrangibles président à l'accomplissement d'un cycle, alors la dernière partie de ce cycle doit manifester l'antithèse absolue de son



L'homme à cheval, ou *Physical energy* de George Frederic Watts (Londres)

La précellence d'ordre spirituel qu'instaure l'avènement d'un nouveau cycle...

commencement. Ce qui expliquerait que l'histoire d'un peuple des plus secondaires en regard de nations aussi prestigieuses que l'Égypte, la Perse ou l'*imperium* romain ait pu acquérir une pareille prépondérance. Par la Bible, l'histoire du peuple hébreu est planétairement connue. Une situation qui ne peut véritablement s'expliquer que parce que s'est affirmé, voici deux mille ans, un mercantilisme pathogène que les Hébreux ne purent et, pour certains d'entre eux, ne voulurent³⁵ - endiguer. Porteur du sang-lumière, le personnage qui, selon saint Matthieu, qualifia de « serpents » et d'« engeance de vipères »³⁶ ceux voués à favoriser l'insatiable désir de possession n'eut pas pour fonction de contrecarrer cette fatalité asservissant inéluctablement les mentalités d'un bout à l'autre de la planète, à la fin du cycle. Son seul objectif était de manifester ce qui fut au commencement et qui doit revenir après effondrement du monde régi par la finance.

Le rôle du Johannisme consisterait alors à préparer une élite à ce qui surgirait de cet effondrement. Transcrivant une constellation de symboles codant des événements mondiaux ainsi que les matériaux d'une possible transformation spirituelle - un « changement radical de régime ontologique », dirait Mircea Eliade³⁷ - l'*Apocalypse* de Jean fait écho à d'autres textes annonçant les bouleversements préparant la réapparition de l'originelle sublimité. Textes rédigés par l'Inde *arya*, la Perse

1958), p. 63.

32- Cf. Hyperborée n° 5, p. 8.

33- Le miel renvoie aux abeilles (cf. l'article de Pierre-Émile Blaton dans le n° 5, p. 51, d'Hyperborée).

34- Ce que, d'une certaine façon, tenta de faire au second siècle de notre ère un certain évêque Marcion qui rejeta tout l'Ancien Testament et une bonne partie du Nouveau (il ne garda que l'Évangile de Luc et les textes de Paul). On comprend qu'un tel système soit bancal puisque Marcion n'a visiblement pas compris l'importance du tétramorphe et, par conséquent, d'une empreinte hyperboréenne occultée dans le Nouveau Testament.

35- À commencer par le sanhédrin (le conseil suprême des prêtres avec Caïphe à sa tête).

36- 23, 33.

37- Dans *Le Sacré et le Profane*, Éditions Gallimard (Paris, 1969), p. 156.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

(antique, mazdéenne), l'incontournable Hésiode pour la Grèce ou encore les scaldes vikings. Lorsque surviendra l'achèvement du cycle, ce que le christianisme comportait d'apollinien réintègrera les archétypes formateurs des (indo) européens³⁸. Tout le reste, à savoir l'obligation, pendant presque deux millénaires, d'incorporer une mytho-histoire étrangère à notre identité³⁹ est vouée à s'effacer puisque ne présentant désormais aucune adéquation avec la précellence d'ordre spirituel que doit instaurer l'avènement d'un monde puissamment régénéré. ■

38- Ce que semble s'agir, nous le disons dans le précédent n° d'*Hyperborée*, la luminosité dorée (ainsi qu'aurore) de la nouvelle « Jérusalem », prodigieuse cité solaire (Héliopolis) qui, n'ayant plus aucun rapport avec l'ancienne capitale de la Judée, focalise toute l'existence d'un Âge d'Or annoncé comme définitif.

39- Au X^e siècle, il s'est même trouvé un pape ayant proclamé que, par le baptême et l'appartenance à la Chrétienté, les Européens étaient spirituellement des sémites ! Nous lui laissons la responsabilité d'une telle affirmation permettant de comprendre à quel point (ce qui reste de) l'Église de Pierre s'est éloignée de la notion de Père. Éloignement et même hostilité conduisant ladite Église à modifier sa liturgie et à s'engager toujours plus dans une voie mondialisante ouverte par Vatican II.

Les deux saints Jean et Janus

Autre masquage de la Tradition polaire, le rôle des deux saints Jean. On sait que Jean le Baptiste est associé au solstice d'été puisqu'on le célèbre le 24 juin (deux jours en fait après le minuit marquant l'entrée dans l'été) tandis que Jean l'Évangéliste est fêté le 27 décembre. Cette date et non, là encore, le jour même du solstice a sans doute été choisie pour des raisons symboliques. En effet, 27 équivaut à $3 \times 3 \times 3$, le cube de 3, et la description de la Jérusalem céleste – l'*Héliopolis* Johannite – montre précisément qu'elle est basée sur le cube de trois¹. Ce symbolisme nous entraînerait hors du sujet abordé dans ces quelques lignes et, sans doute, il sera nécessaire d'y revenir dans une prochaine étude. Comme l'ont justement noté divers auteurs, ces deux Jean sont simplement la transcription chrétienne de la figure de Janus, dénommé le « dieu premier » par Georges Dumézil² et, ajouterons-nous, manifestant le fondement même d'une civilisation, autrement dit ce qui, par les mythes et les rites exprimant les principes divins, lui confère son identité. Gardien du solstice d'hiver, moment où le soleil renaît, Jean l'Évangéliste est donc chargé, à travers la rédaction de son *Apocalypse*, d'annoncer le renouveau du monde.

1- Comme l'a montré René Guénon, la Jérusalem céleste est un cube avec un tracé basé sur le carré de trois, ce qui reconduit au cube de trois ; cf. *La Grande Triade*, Éditions Gallimard (Paris, 1957), p. 141. Cf. aussi à propos du cube *Le Règne de la Quantité*, Éditions Gallimard (Paris, 1945), p. 139.

2- Voir à ce propos l'article de notre ami et collaborateur Paul Calsaras dans le n° 7 d'*Hyperborée*, p. 4.

Le singe descend ... de l'Homme

Hyperborée est-elle une revue sérieuse ? C'est la question que se sont posée certains de nos amis qui ont regardé la couverture du n° 1 avec une condescendance amusée ; ils n'ont fait que la regarder... leur amusement venait du titre d'un article que nous avons commis dans ce n° 1 ; ça démarrait mal. Il était intitulé : *L'Homme descend du singe ? Et si c'était le contraire ?* Nous restions prudents pour ne pas effaroucher les « raisonnables ». C'était des questions, avec des points d'interrogations... C'était en 2006. La revue américaine *Science*, la référence des scientifiques (des gens sérieux mais intelligents) a, enfin, publié, le mois dernier, les communications des

paléontologues et, en effet, selon le paléontologue Marc Groenen, « cette découverte entraîne une révolution philosophique et scientifique sans précédent. » (Il faut dire que le Groenen en question est belge ; c'est peut-être une histoire drôle ? Car, franchement, une révolution, ça n'est pas sérieux). Le dossier a été repris par le très sérieux et conformiste magazine *Philosophie* de ce mois de décembre 2009.



L'image du Golgotha et les mythes nordiques

par Paul-Georges Sansonetti

Image centrale du christianisme, la crucifixion de Jésus sur une petite butte rocheuse d'environ cinq mètres de haut où l'on procédait aux exécutions capitales est située au nord-ouest de Jérusalem. Ce lieu fut appelé le « Mont du crâne » et la légende veut que là se trouvait le crâne du premier homme, Adam. Comprenons que cette hauteur, pour très modeste qu'elle soit, n'est rien d'autre que l'une des multiples évocations de la montagne suprême, le Meru de l'Inde *arya*, l'Olympe des Grecs ou encore le « Mont du ciel » (Himinbjorg) des Vikings, autrement dit le Pôle. Rien d'étonnant dans ces conditions si l'endroit recouvre le crâne de l'être symbolisant l'humanité originelle, l'homme de l'Âge d'Or pour un citoyen grec. On comprend mieux, dans ces conditions, pourquoi s'est imposée (sans doute sous l'influence du courant secret johannique dont il a été question) l'image du crucifié formant par son corps la rune Υ qui, dans la tradition germanique (issue, comme nous le pensons, de la Tradition primordiale), représente l'être originel indissociable du 111.



Sculpture datée de 1304, cathédrale de Cologne, le Christ sur la rune

Parachèvement de cette thématique, une autre légende veut que le crucifié ait été gardé par un centurion nommé Longinus, dix cavaliers et la centurie. Ce qui nous donne $1 + 10 + 1000 = 111$. À l'époque où certaines intelligences mirent cette légende en circulation, notre alphabet

à vingt-six lettres permettait à ceux qui possédaient l'enseignement nécessaire de voir en Longinus un messenger du Pôle ; et ce, par l'emploi de la « guématrie », système inventé par les Grecs et consistant à attribuer un nombre à chacune des lettres en fonction de sa place dans l'alphabet : A = 1, B = 2, C = 3 etc. jusqu'à Z = 26. Le nom Longinus sera donc égal à $12 + 15 + 14 + 7 + 9 + 14 + 21 = 111$. Ce centurion serait-il le même que celui résidant à Capharnaüm et dont le Christ fait l'éloge devant ses disciples : « Je vous le dis en vérité : chez personne en Israël, je n'ai trouvé si grande foi... »¹.



Personnage formant la rune *algiz. Υ
Chapiteau roman de l'église de Cruas (Ardèche).

À propos de la rune *algiz, Υ et du Christ cloué sur ce signe présent dans la cathédrale de Cologne, précisons ce qui suit : il ne s'agit pas, loin de là, de l'unique représentation de cette sorte de crucifixion. Un tel symbole désignant pour les anciens Germains l'être double des origines a été volontairement repris par ceux qui, au sein de la Chrétienté médiévale, savaient ce qu'il en était de la Tradition polaire. Ainsi, le personnage énigmatique qui, comme le montre un chapiteau de l'église romane de Cruas (Ardèche), prend, sans la croix, cette position aux bras en V.

¹ - Matthieu, 8, 10.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

Autre image, sur un chapiteau de la basilique romane de Saulieu (l'ancienne Solis Locus, Côte-d'Or), montrant le Christ ressuscité, enveloppé de son linceul, qui apparaît à Marie Madeleine en formant la rune Υ . La représentation du vainqueur de la mort associé à ce signe appelé dans les traditions populaires « rune de la vie » n'est évidemment pas là par hasard.



Autre image corporelle de la rune Υ algiz, le Christ ressuscité, basilique romane de Saulieu (Côte-d'Or).

Aux personnes qui douteraient de notre interprétation, mentionnons le fait que, dans cette même basilique de Saulieu, le tombeau de saint Andoche (dont les parties les plus anciennes remontent au IV^e siècle) porte gravée la rune Algiz². N'oublions pas que les runes étaient l'alphabet des Francs et des Burgondes installés sur ce territoire qui, alors, cessa d'être gallo-romain. Le savoir ésotérique de ces peuples n'a certainement pas disparu avec leur christianisation mais a été occulté par ceux qui, œuvrant au sein du courant johannite, eurent pour mission de faire que perdurent les arcanes de la Tradition polaire. À ce propos, signalons une autre sculpture de cette même basilique de Saulieu. On la voit sur un chapiteau du cinquième pilier du collatéral sud et elle représente un ours qui semble faire une discrète apparition depuis une cachette puisqu'on ne voit que sa tête et ses deux pattes avant. Peut-être s'agit-il de l'une (sinon des deux) constellations indiquant, l'une le nord (*Ursa Major*) et l'autre le Pôle (*Ursa Minor*). Une façon de dire que la Tradition polaire veille secrètement au sein de l'édifice chrétien.

Autre donnée importante concernant le Golgotha : dans la tradition viking, le dieu à la lumineuse beauté, Baldr, équivalent nordique d'Apollon, est transpercé par l'aveugle Hodr que guide le principe maléfique, Loki. Or, selon la légende chrétienne, le centurion Longinus qui, de sa lance, perça le flanc du Christ était aveugle. On se demande bien comment, avec une pareille infirmité,

cet officier pouvait commander une unité légionnaire. Comprenons qu'il s'agit là d'un thème symbolique issu d'une source antérieure au christianisme et au paganisme germano-scandinave ; ce qu'avait pressenti dans les années 1930 le professeur Herman Wirth pour qui l'écriture runique n'était pas d'origine nord-étrusque mais issue du monde hyperboréen. Disons, pour être bref, que l'image du Golgotha n'est rien d'autre que la fusion de deux thèmes également présents chez les Germains : d'abord la pénétration du dieu initiateur, Oðinn (Wodan pour les Germains de la période des Invasions), à l'Arbre - l'Axe - du monde tandis que sa propre lance le transperce ; puis la mort de Baldr frappé par le trait que lance un aveugle. Dans le légendaire chrétien, le bois de la croix du Christ proviendrait de l'Arbre de vie occupant à l'origine le centre du jardin d'Éden.



Une apparition inattendue de l'ours polaire, basilique de Saulieu

Ces images païennes et chrétiennes pourraient être interprétées comme suit : l'être enténébré (aveugle) - sous-entendu appartenant au cycle obscur - sort de la cécité par le symbole de l'Axe du monde mué en arme car il s'avère indispensable de faire preuve d'un esprit offensif durant cette période d'involution. Voilà pourquoi c'est un guerrier (un *kshatriya*, dirait l'Inde) qui transperce le flanc du Christ. Preuve de ce que nous avançons, Hodr, le nom de l'aveugle dans le mythe viking, signifie « Combattant »³. La juste vision retrouvée permet de contempler l'être des origines dont le corps trace la rune Υ en se joignant à l'Axe du monde (l'Arbre devenu la croix) indissociable de la notion de Pôle. De plus, toujours par la lance, cette vision révèle toute l'importance du sang puisque c'est précisément au moment où, portant le coup, Longinus recouvre la vue, que jaillit le flux vital. Et, redisons-le, il s'agit du sang-lumière. ■

2- Comme on peut le lire dans l'ouvrage intitulé *Bourgogne Romane*, Éditions de l'atelier monastique de La Pierre qui Vire (1338), p. 149.

3- Cf. le *Dictionnaire de mythologie et de symbolique nordique et germanique* par Robert-Jacques Thibaud, Éditions Dervy (Paris, 1997), p. 223. Dans son *Dictionnaire de mythologie germano-scandinave*, Rudolf Sims donne la même traduction ; Éditions du Porte-Glaive, tome 1 (Paris, 1996), p. 175.



illustration 4

Le secret polaire de l'Ordre du Temple



illustration 1

par Paul-Georges Sansonetti

Comment évoquer l'ésotérisme chrétien en passant sous silence l'Ordre du Temple ?

On sait qu'il fut fondé par le chevalier Hugues de Payens (un nom qui en dit peut-être long sur les orientations secrètes de cette famille) et huit autres compagnons d'armes. Il est également bien connu que la désignation de leur Ordre est venue du fait que ces chevaliers se virent confier la garde des ruines du temple de Salomon. L'Ordre fut officiellement reconnu en 1118 mais, selon certaines sources, la fondation daterait de 1111, autrement dit 111 ans après l'an Mil marquant le milieu de l'ère astrologique des Poissons. Inutile de revenir sur la signification éminemment polaire du 111. Cette date de 1111 aurait donc été judicieusement choisie pour signifier, à ceux susceptibles de comprendre, l'affiliation de l'Ordre au courant johannite et, de la sorte, à la tradition primordiale. Ce nombre se retrouve à plusieurs reprises – mais toujours de façon occulte – dans l'émblématique templière. Ainsi pour le premier sceau de l'Ordre représentant le célèbre « Dôme du Rocher » à Jérusalem (illustration 1).

Pourquoi donc choisir un édifice musulman (surtout aussi fondamental pour l'Islam) ? Est-ce à dire, comme l'écrivirent plusieurs auteurs, que des liens occultes auraient uni les

Templiers à la religion de Mahomet ? Leurs affrontements avec les Maures disent tout le contraire. Précisons que, s'il y eut entente réelle, car fondée sur un ésotérisme identique, entre le Temple et une organisation moyen-orientale, ce fut avec l'Ordre des Ashashshins créé à l'initiative du mystérieux Hassan Saba et dont le siège, Alamût, en Perse, était une formidable citadelle¹. La réponse concernant la représentation de cette mosquée sur le sceau du Temple serait à la fois plus simple et plus inattendue. Le sommet du dôme est exactement à 111 pieds du sol. Ce nombre étant celui du Pôle, on comprend que le monument en question ait servi à masquer une signification d'une importance essentielle. Le décor de Jérusalem dissimulait la véritable « Terre sainte », celle qui fut au commencement de l'Histoire des peuples d'Europe ainsi que d'autres continents². Comme l'écrivit René Guénon, « il existe une « Terre sainte » par excellence, prototype de toutes les autres, centre spirituel auquel tous les autres sont subordonnés »³.

Citons un second exemple de cryptage montrant que l'Ordre du Temple se référait à la notion de Pôle. Ce cryptage concerne l'étendard des Templiers appelé « Beauçant »,

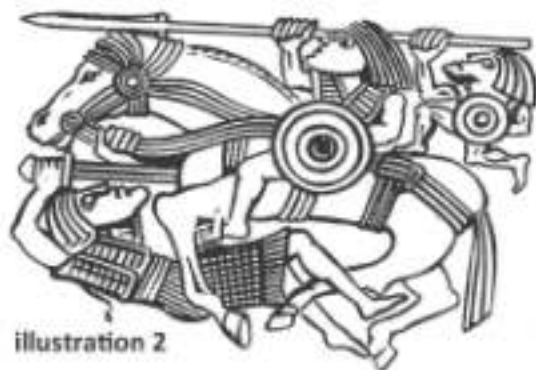


illustration 2

1- On a supposé que, semblablement aux Templiers, les Hashashins possédaient un corpus de données secrètes renvoyant à la notion de Tradition primordiale. N'oublions pas que l'ancienne Perse était indo-européenne (Iran et arya ayant la même signification) et que, selon la tradition iranienne antérieure à l'Islam, le premier foyer de civilisation était au nord du monde.

2- L'Asie, d'abord avec l'Inde puis avec la Chine fondée par un rameau de la race blanche ; mais aussi le monde amérindien à propos duquel il nous faudra revenir longuement.

3- Dans *Les Symboles de la Science sacrée*, Éditions Gallimard (Paris, 2002), chapitre XI, p.85.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

un nom singulier qui a suscité de multiples interprétations. On l'a parfois orthographié « Beaucéant », ce qui pourrait s'interpréter comme « beau céans », c'est-à-dire « beau dedans », « belle intériorité ». Formule qui, dans le domaine initiatique, serait allusive à l'intériorité d'un être ou même de l'Ordre. Il s'agirait de quelque chose de non visible car demeurant dans l'être (on songe à l'âme, sinon au Soi immortel) ou qu'on ne révélerait point en dehors des murailles templières. Mais l'on est en droit de se demander si, en fait, ce nom de « Beaucéant » ne concerne pas l'étendard lui-même. Ce qui est « beau » se révélerait alors contenu dans (la signification de) cette enseigne. On sait que l'étendard était noir et blanc et il est loisible de supposer que la partie noire en occupait le bas et la blanche le haut. En rapport avec l'alchimie, pareilles couleurs énoncent les deux premières phases du Grand Œuvre⁴ nommée nigredo (« noirceur ») et albedo (« blancheur »). Il suffit de faire la guématrie de ces deux termes latins pour comprendre ce que signifie Beaucéant : n (14) + i (9) + g (7) + r (18) + e (5) + d (4) + o (15) = 72 et a (1) + l (12) + b (2) + e (5) + d (4) + o (15) = 39. Ce qui nous donne 72 + 39 = 111. Aux yeux de ceux (Johannites) qui savaient, le Beaucéant proclamait l'existence du 111. Les Templiers manifestaient ainsi secrètement leur appartenance à la Tradition polaire. Toutes ces données, parmi d'autres que nous révélerons lors d'un numéro de la présente revue consacré à la notion de chevalerie et aux Templiers en particulier, montrent que l'Ordre du Temple fut avant tout une organisation souchée sur ces notions synonymes que sont le Pôle, l'Âge d'Or et le Centre suprême. En conséquence, une telle organisation n'a strictement rien à voir - et surtout ne doit pas être confondue ! - avec l'idéologie humanistico-mondialiste de certaines sociétés (supposées) initiatiques et qui



Le drapeau templier flottant sur Comps (Var)

4- La troisième phase, l'œuvre dite « au rouge » étant représentée par la croix pattée rouge portée sur leur tenue par les chevaliers du Temple.



illustration 3

prétendent inscrire leur action dans la continuité du templarisme.

En attendant, donc, une étude plus détaillée et pour bien montrer le lien existant entre la doctrine ésotérique du Temple et une connaissance issue du paganisme germanique, il suffit de mettre en parallèle deux images. La première, est présente sur une bractéate⁵ qui, remontant à la période dite des invasions, fut trouvée à Pliezhausen (Wurtemberg), ainsi que sur le casque d'un chef saxon enterré à Sutton-Hoo, dans le Suffolk (Grande-Bretagne). Elle montre un Germain combattant à cheval tandis que, le secondant en maintenant sa lance, on voit un petit personnage positionné derrière lui. Il s'agit de ce que le monde viking dénommera la fylgia, (illustration 2) terme que l'on traduit par l'« accompagnatrice » - on pourrait dire le Double - et qui désigne l'aspect supérieur de l'âme d'une personne (à la condition, bien entendu, que cette personne ait la capacité de se hisser à ce niveau). La seconde image n'est autre que le célèbre sceau templier (illustration 3). Sceau ayant succédé à celui évoqué plus haut et représentant deux chevaliers sur un même cheval. On a prétendu que ce cheval pour deux symbolisait la pauvreté des chevaliers du Temple mais, sachant quelle était la richesse de l'Ordre à l'époque où ce sceau était en usage, une telle explication prête à sourire. En réalité l'image se veut la transcription de la notion germanique de fylgia.

La preuve de ce que nous avançons est peut-être sur les écus semblables des deux cavaliers ou, plus exactement, du Templier et de son Double. On remarque en effet que le motif qui orne la surface de chaque bouclier et que l'on nomme en héraldique « raie d'escarboucle⁶ » est formé de deux croix superposées marquant les huit directions de l'espace. (illustration 4)

L'une +, représentant l'être terrestre, corporel, et l'autre, dite de saint André, X, symbolisant l'être céleste (autrement dit le Double spirituel du premier). Telle est en fait la signification du célébrissime dessin de Léonard de Vinci reproduit maintenant sur la pièce de 1 euro italien. Par ce sceau, l'Ordre du Temple résumait tout un ensemble doctrinal repris du passé païen de l'Europe et en rapport avec le concept de terre originelle, lieu de l'Âge d'Or et siège du Centre suprême. ■

5- Conservée au Altertümersammlung de Stuttgart.

6- Dans le légendaire médiéval, on appelait « escarboucle » un rubis surnaturel capable d'éclairer la nuit comme s'il faisait grand jour. Raison pour laquelle en alchimie, on nomme escarboucle la troisième phase du Grand Œuvre.

Les saints du calendrier et le symbolisme zodiacal

par Paul-Georges Sansonetti

Ce sujet mériterait une étude très détaillée. Nous nous contenterons de quelques exemples accompagnant l'image du tétramorphe en rapport avec le zodiaque.

La naissance du Christ – l'enfant au corps de lumière – le 24 décembre, au début **Capricorne**, annonce le renouveau du soleil qui aura pour effet l'allongement des jours. En outre, ce que représente le Christ manifeste l'immortalité et, ainsi, la victoire sur l'astre gouvernant le Capricorne, à savoir Saturne appelé aussi Chronos qui, par ses attributs, le sablier et la faux, symbolise l'inexorabilité du vieillissement et de la mort. Nous avons déjà traité de la signification de l'Épiphanie¹ ou « fête des rois », célébrée début janvier approximativement au milieu du signe du Capricorne. Pour cet événement, Saturne ne doit plus être considéré comme le « vieillard Temps », image de la fatalité humaine, mais le roi régnant en Âge d'Or et qui, alors, se confond avec Apollon hyperboréen.



L'Agnus dei sur l'autel versant son sang dans le calice, rétable de Jan van Eyck.

1- Dans le précédent n° d'Hyperborée, p. 7.

Le 22 janvier, au début du signe du **Verseau**, on trouve saint Vincent, patron des vignerons. Il est donc aisé d'établir un rapprochement entre Ganymède, devenu l'échanson des Olympiens et la constellation qui lui est consacrée, et le Vincent qui veille sur les vignobles. À la condition de préciser, toutefois, que Ganymède ne verse pas d'eau aux dieux mais de l'ambrosie. Avec l'institution de l'Eucharistie, le vin est l'équivalent de l'ambrosie pour un chrétien.

La célébration de la « Chaire de saint Pierre », le 22 février, n'apparaît plus sur nos calendriers. Cette fête rappelait l'épiscopat de Pierre à Antioche puis à Rome. Pierre étant le « pêcheur d'hommes », le souvenir de l'épiscopat comparé à une pêche prend donc place au début du signe des **Poissons**. Le 3 Mars, au milieu de ce même secteur du zodiaque, on célèbre un saint breton, Guénolé. Son nom est associé à la légendaire ville d'Ys, engloutie par la faute d'une princesse agissant sous une influence démoniaque. On retrouve le thème de l'Atlantide mais sur des rivages celtiques. Avec saint Guénolé, cette tragédie de légende est évoquée dans le signe consacré au domaine marin. Saint Victorien que l'on fête le 23 mars, au début du **Bélier**, était proconsul et l'iconographie le représente en officier de légion. Par son nom et son équipement, il se fait emblématique de l'entrée dans ce secteur zodiacal sous l'influence du dieu – Mars, précisément – qui confère la victoire².

Si la célébration de Pâques varie d'une année sur l'autre, elle se déroule dans le signe du Bélier. Appartenant à la même espèce que le bélier, l'agneau – en l'occurrence



L'arcane 11 du tarot. La dame qui maîtrise le lion.

2- Voir encadré

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN



Une console romane de Montmajour : la tarasque avalant l'une de ses victimes.

l'agnus dei qui doit être sacrifié - le remplace. Le chef-d'œuvre de la peinture flamande signé de Jan Van Eyck en résume toute la symbolique (*illustration 1*)

L'un des saints pourfendeurs de dragons, Georges, est honoré le 23 avril, dans les premiers jours du signe du Taureau. Dérivé du grec *geōrgos* (« laboureur »), le nom de ce saint est en adéquation avec le Taureau zodiacal symbolisant la terre. De plus la légende affirme que saint Georges a ressuscité le boeuf (équivalent du taureau) d'un pauvre laboureur.

Au tout début du signe des Gémeaux, le 22 mai, on fête Émile, martyr vers 250 qui mourut avec un certain saint Castus. Ce dernier nom est fort proche de celui de Castor, le frère de Pollux et l'on peut se demander si ce ne sont pas les Gémeaux que remplacent Émile et Castus. Ajoutons que la fête de la Pentecôte se déroule généralement³ durant le mois des Gémeaux et l'image des apôtres recevant les langues de feu du Saint-Esprit est à mettre en parallèle avec celle du feu de saint-Elme qui descend sur Castor et Pollux durant l'expédition des Argonautes.

Le 22 juin, au lendemain du solstice d'été, donc à l'entrée du signe du Cancer, on trouve la fête de saint Alban, martyr en Angleterre qui aurait vécu à la rencontre des III^e et IV^e siècles. Alban signifie « blanc » et cette couleur est associée à la lune qui, astrologiquement, gouverne le Cancer. Point de hasard, sans doute, si, tout à la fin de ce signe d'eau, on trouve sainte Marine.

Durant tout le Moyen Âge et une grande partie de la Renaissance, Marie-Madeleine était représentée par les peintres et les enlumineurs avec une superbe chevelure blonde évocatrice du signe éminemment solaire que, par sa crinière, constitue le Lion. Signe dont elle marque l'entrée puisqu'on célèbre son souvenir le 22 juillet. L'exact milieu

du Lion, le 6 août, voit la célébration de la Transfiguration, autrement dit la révélation du corps glorieux du Galiléen (voir article plus loin). On ne peut mieux faire puisque, d'une part, ce corps-lumière est en adéquation avec le symbolisme solaire du Lion et que, d'autre part, cet animal royal est associé au Christ⁴.

La Vierge zodiacale n'est, à priori, guère apparente parmi les saints placés à l'entrée de ce signe. Il faut attendre le premier septembre pour découvrir, en la personne, saint Gilles, ayant vécu en Provence au VII^e siècle, un personnage qui pourrait l'évoquer indirectement. En effet, sur le plan du mythe, la figure archétypale de la Vierge est Pallas Athéna, patronne d'Athènes et reconnaissable à l'égide qui la cuirasse. Or, saint Gilles est originaire de cette cité et son nom dérive de *egidius*, l'égide. Ajoutons que l'on voyait en Pallas Athéna la déesse de la *tekhnè* puisqu'elle prend une part active à la construction du navire de Jason. Dans ces conditions, saint Fabrice, fêté le 22 août (le premier jour du signe de la Vierge) et dont le nom vient de *faber*, « artisan », lui fait écho. Selon La Légende Dorée, saint Gilles avait le pouvoir de faire cesser la stérilité de la terre et rappelons que le signe de la Vierge correspond au moment des moissons.

Le 23 septembre voit la fête de saint Constant et l'on vient d'entrer dans le signe de la Balance. Le nom du saint évoque l'équilibre – souhaité permanent, constant donc – que symbolise l'instrument de pesée. Une pesée qui, post mortem ou le jour du jugement dernier, attend les âmes sous le regard de saint Michel archange ... célébré précisément le 29 septembre !

Du 22 octobre au 22 novembre règne le Scorpion que l'astrologie associe au dieu des combats, Arès pour les Grecs et Mars pour les Romains. Ce signe symbolise la capacité d'aller au plus profond et à l'extrême de soi-même pour atteindre, par une ascèse, l'outrepassement de la mort et, en conséquence, l'immortalité. Telle est la signification du Scorpion qui se change en aigle. On comprend, dans ces conditions, que la Toussaint et le souvenir des défunts aient leur place sous de tels auspices. Mentionnons, au 9 novembre, la saint Théodore, autre affronteur de dragon, comme Georges mais qui, ici, représente le tempérament martien et l'héroïsme.

Le premier dimanche après l'entrée dans le Sagittaire voit la célébration du Christ-Roi. Pour comprendre le rapport qui s'établit avec ce signe zodiacal, il faut se rapporter aux Évangiles. Jésus serait-il roi de la nation hébraïque ? Dénomination refusée avec véhémence par les Pharisiens et les prêtres que devait violemment irriter l'écriteau placé par Pilate au-dessus de la tête du crucifié et portant, en trois langues (hébreu, grec, latin), ces mots : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs ». La couronne d'épine fut une façon de tourner

3- Selon les années, si Pâques est célébrée plus tôt, en mars (ce fut le cas pour 2008), la Pentecôte se retrouve dans le signe du Taureau.

4- Cf. Louis Charbonneau-Lassay, *Le Bestiaire du Christ*, Éditions Albin Michel (Paris, 2006), p. 43-48.

Saint Victorien, sous l'influence du dieu Mars

On nous fera remarquer que Victor, prénom bien proche sinon identique de Victorien, est célébré tout à la fin du signe du Cancer et même, selon les calendriers, au passage dans le Lion. Cela s'explique par le fait que, selon la légende, saint Victor, officier légionnaire, aurait tué un dragon qui occupait une calanque. Ce monstre est donc en rapport avec l'élément aquatique gouverné par le Cancer — le crabe — qui, dit le mythe grec, attaque Héraclès alors que celui-ci affrontait l'Hydre de Lerne. La mort du dragon intervient au moment où se termine le temps imparti au Cancer. Ce n'est certainement pas par hasard si la veille, le 20 juillet, on fête sainte Manne qui est en fait sainte Marguerite, elle-même victorieuse d'un dragon sur l'une des îles de Lérins portant désormais son nom. À noter que l'exploit consistant à triompher d'un monstre qui hante les eaux est réitéré huit jours plus tard avec sainte Marthe. Cette dernière, on le sait, dompta la Tarasque. Mais, direz-vous, pourquoi cette prouesse n'est-elle pas célébrée, comme celle de Victor, à la fin du Cancer ? C'est là qu'on peut admirer la subtilité de ceux qui eurent en charge la répartition des saints sur le cycle annuel. Soeur de Marie-Madeleine qui représente l'entrée du signe du Lion, Marthe prolonge ce passage en redoublant l'exploit de Victor. À une différence près, cependant, puisque selon le «Pseudo-Marcelle», texte hagiographique dans lequel on trouve la première description de la Tarasque, cette créature de cauchemar « avait la face et la tête d'un lion » ; cf. le «Guide de la Provence mystérieuse», Éditions Tchou (Paris, 1979), p. 512. Une telle particularité du monstre révèle que, sous leur aspect négatif, les influences du Cancer agissent à l'intérieur du signe du Lion. On ne s'étonnera donc pas de constater que le jour qui précède la sainte Marthe est voué à un certain Sanson, originaire de Glamorgan (Pays de Galles) et l'un des principaux saints bretons. L'homonymie de son nom avec celui du héros biblique qui terrasse un lion le place parmi les jours voués au plus solaire des signes astrologiques. Le Sanson hébreu, présent dans l'iconographie romaine, figure la capacité à maîtriser les influences négatives qu'incarne l'animal rugissant (principalement l'orgueil). Thème que le monde grec illustre par le combat d'Héraclès contre le lion de Némée. Cette maîtrise du fauve par excellence est représentée sur l'arcane majeur II du Tarot ; mais, au lieu d'un athlète bardé de muscles, on trouve une dame élégante. Pour la tradition viking, un loup (devenu gigantesque) remplace le lion et c'est à Vidar, le dieu rédempteur de la fin du cycle, que revient la tâche de le neutraliser.

en dérision cette supposée royauté. Mais, attention, si le Christ est probablement salué comme roi par celui des rois mages qui lui offre l'or⁶, il affirme que son royaume n'est pas de ce monde. En fait, c'est dans l'Apocalypse que nous trouvons la réponse. Le Christ ou, plus exactement, le khristos qui ressurgit tout à la fin de l'Âge de Fer est symbolisé par un personnage apparaissant sur « un cheval blanc » et désigné comme « Rois des rois et Seigneur des



Héraclès et son neveu Iolaos combattant l'hydre sont attaqués par des crustacés. D'après Frans Floris, école flamande.

seigneurs »⁷. Image à mettre en parallèle avec celle du premier des fameux quatre cavaliers apocalyptiques : « je vis paraître un cheval blanc », dit Jean. « Celui qui le montait tenait un arc. On lui donna une couronne »⁸. Par l'arme qu'il tient, ce personnage équestre évoque le signe du sagittaire et le fait qu'il soit couronné laisse supposer qu'il mérite le titre de roi. Jean ajoute qu'« Il partit en vainqueur et pour vaincre »⁹, formule qui résume l'action triomphale du « Rois des rois » se montrant lui aussi sur un cheval blanc⁹.

Comme nous venons de le voir, la thématique zodiacale se retrouve dans le calendrier à la condition d'analyser le symbolisme attaché à des saints ou à certaines fêtes majeures réparties durant l'année. Il ressort de cette recherche que le signe astrologique n'est généralement pas située pour le premier jour de la période qu'il va couvrir mais plutôt un ou deux jours après (le 22, le 23 ou le 24) lorsqu'il n'en occupe pas exactement le centre (exemplé la Transfiguration). Ou bien alors, le signe est exprimé par une célébration majeure (avec Noël ou Pâques). L'importance accordée au zodiaque qui rythme l'année explique sa présence au portail de nos basiliques et cathédrales (Vézelay, Chartres, Amiens parmi d'autres). Mais, pour certains clercs, cette importance venait aussi du fait que les douze signes formaient une roue dont le moyeu était la polaire, astre directement référentiel à la Tradition primordiale. ■

6. Apocalypse, 19, 16.

7. Ibid., 6, 2.

8. Ibid.

9. Dans la tradition de l'Inde, le rédempteur attendu pour la fin des quatre Âges est également associé au cheval. De même pour le monde nordique puisque selon l'un des textes fondamentaux de la période viking, Le dit de Grimnir, strophe 17, le rédempteur qui se nomme Vidar arrive à cheval ; cf. Régis Boyer, Les Religions de l'Europe du Nord, Éditions Fayard-Denoël (Paris, 1974), p. 571.

5- Cf. René Guénon, Le Roi du Monde, Éditions Gallimard (Paris, 1958), p. 36.

La religion orthodoxe, gardienne de la tradition

C'est le titre d'un ouvrage de Bernard Baudouin, paru en 2002 aux éditions De Vecchi ; il s'agit surtout, pour Bernard Baudouin, de nous rappeler que l'Église orthodoxe est restée, envers et contre tout, fidèle aux préceptes des Pères de l'Église, et que les dérives modernistes des autres Églises représentant le christianisme ne l'ont pas atteinte. Cela peut évidemment s'expliquer – tout au moins en ce qui concerne l'Église russe – par la période de « gel » qu'a constitué l'époque communiste pour les spiritualités et, surtout, pour les rituels. En quelque sorte, les orthodoxes pris par le sommeil pendant 80 ans se réveillent, comme des astronautes qu'on endort pour le retour d'un long voyage et qui ouvrent les yeux dans un monde entièrement transformé. Nous pourrions dire que c'est un débat qui pourrait ne nous concerner que par curiosité si certains éléments épars ne nous faisaient penser que cette Église serait effectivement l'un des réceptacles de la Tradition...

primordiale : l'épisode de la Transfiguration reste, pour les orthodoxes, l'une des grandes fêtes de l'année, alors que ce prodige ou « miracle » passe au second plan chez les catholiques.

De quoi s'agit-il ? Le Christ gravit une montagne, le mont Thabor, croit-on, avec ses disciples, Pierre, Jacques et Jean et, parvenu au sommet, l'aspect de son visage entreprend une métamorphose ainsi que la couleur de ses vêtements qui resplendissent d'une blancheur aveuglante. Le Christ prend ainsi, pendant quelques instants fugitifs, l'aspect de l'un de ces êtres de Lumière – si ce n'est le premier d'entre eux, Apollon – venus de l'Âge d'Or et/ou du Centre suprême ; on reconnaît, bien sûr, dans cet épisode, quelques attributs de la Tradition polaire : le mont sacré, la lumière blanche – le miracle de la Transfiguration sera abondamment évoqué par les artistes anonymes qui peignaient les icônes au Moyen-Âge. Les interprétations de Paul-Georges Sansonetti nous dévoilent tout le complexe

Monastère de Kazan, sur la Volga



DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN

symbolisme contenu dans celle que nous présentons ici, œuvre de l'École de Pskov ; elle est datée du XVI^e siècle.

Est-ce l'effet du hasard si la première basilique consacrée à la sagesse divine fut élevée sur une colline surplombant la mer de Marmara sur les ruines d'un ancien temple d'Apollon ? La Sophia prend place dans le panthéon orthodoxe, comme « quatrième personne de la Trinité », et les églises, cathédrales et basiliques sont profusion qui porteront son nom comme celle de Kiev, Novgorod ou Polotsk.

Bernard Marchadier¹, dans un article intéressant intitulé « La Sophia vue de Kiev », n'omet pas de faire remonter l'origine de cette Sophie à Athéna, évidemment.

« Athéna est, selon Platon, « sagesse de Dieu » et intercède auprès de lui. Ces fonctions entreront bien sûr dans les conceptions que les Byzantins et les médiévaux en général se feront de la Mère de Dieu. Il serait cependant superficiel et hâtif de parler « d'emprunt » au paganisme. Sans doute est-il plus conforme à la nature des choses de dire qu'Athéna et la mère de Dieu expriment et représentent, sous certains aspects, une même idée, un même prototype, la première

étant plus proprement figure de la seconde.

À la question : qu'est-ce que la Sophia ?, l'Antiquité grecque répond donc : « C'est Athéna vierge et mère, protectrice des villes rationnellement ordonnées ; » la sagesse biblique (hakma) apparaît surtout dans le Livre des Proverbes, le livre de la Sagesse et l'Ecclésiastique. Dans les deux derniers – rédigés en grec et absents du canon juif – elle porte le nom de sophia. Comme Athéna, issue de la tête de Zeus, la sagesse est « sortie de la bouche du Très-Haut » (eccl.24,3). « Elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et l'effusion toute pure de la clarté du tout-puissant ; c'est pourquoi elle ne peut être susceptible de la moindre impureté » (Sap.7,25) L'orante qui ne baisse jamais les bras est chef de guerre. C'était aussi une des fonctions d'Athéna (dite alors promakhos), la divinité tutélaire qui combattait au premier rang des armées athéniennes. A Kiev, la massivité archaïque de la figure de l'Orante renforce encore l'impression d'efficacité protectrice (une hymne liturgique la nomme « nerouchimaia stena » : muraille indestructible) et de calme rassurant. L'analogie est du reste classique entre le ferme courage du soldat et la maîtrise des passions qu'exige la virginité, et Jeanne d'Arc, vierge comme Pallas Athéna, associe splendidement dans l'Histoire ces deux vertus. » ■

1- Né en 1948, il est l'auteur d'un recueil d'aphorismes, *Notes claires pour une époque fumeuse*, et de traductions de Serge Boulgakov, Vladimir Soloviev (*Leçons sur la divino-humanité*, Cerf, 1990). Il anime un séminaire de philosophie russe à l'EHESS.

Représentation de la Transfiguration, œuvre anonyme de l'école de Pskov, XVI^e siècle

Surprenante image où quelques-uns des principaux personnages du christianisme composent, dans une stricte organisation, une singulière hiérarchie cosmique marquée du sceau cyclique dont le personnage du Christ se détache, l'habitant de tout son corps et en constituant le pivot central en même temps que celui des rayons de feu qui vont toucher les êtres de chair qui sont les apôtres.

Les Évangiles évoquent des anges qui entourent le Christ lors de la manifestation de la Transfiguration alors que l'artiste a choisi de replacer le miracle dans un contexte historique qui est naturellement celui de l'Église séculière de Saint-Pierre et non plus mystique en peignant deux prophètes fondateurs, Moïse et Élie,

ce dernier se déplaçant cependant d'une manière originale – un char de feu – et portant un nom qui évoque son véhicule : Hélios, le soleil.

Le personnage vers lequel se dirige le rayon principal est Jean, imberbe, pour le distinguer de son frère Jacques, plus âgé. Le rayon sacré vient le toucher à la base de la colonne vertébrale, centre de force ombilical, chakra pour les Indiens, où se tapit le serpent de connaissance Kundalini – qui monte le long de la colonne vertébrale lorsque la Grâce vient le dérouler. Car Jean est l'être spirituel qui représente l'omphalos secret du christianisme. La verticale du rayon rejoint la main gauche du Christ ; on peut remarquer qu'elle constitue l'exact centre du cercle cosmique dont la présence au second plan ne

suffit pas à cacher la prédominance, laquelle est encore accentuée par la présence d'un cercle d'or, énergie créatrice du cosmos, lumière de gloire.

Saint-Pierre est curieusement représenté à l'envers. Il désire être crucifié tête en bas, par modestie, pour ne pas être assimilé au Christ. Le rayon saint ne le frappe pas directement ; il est déjà disgracié pour son reniement. Cependant, le rayon traverse le genou de Saint-Pierre ; il est en effet le géniteur, le Père de l'Église. Le genou est la partie du corps gouverné par le Capricorne ; chaque partie du corps reçoit son correspondant zodiacal : le genou, le Capricorne, la tête, le Bélier, le cou, le Taureau, les pieds, les Poissons, le cœur, le Lion, etc.

DOSSIER : L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN



Le Capricorne, c'est le temps, Chronos, Saturne. L'Eglise, c'est la temporalité, l'histoire des hommes, celle qu'a choisie l'artiste qui a composé l'icône. Le genou ? C'est Rome, genou de la jambe que constitue l'Italie.

Jacques, enfin, qui reçoit le rayon au troisième œil, entre les sourcils. Pour les Portugais, Saint-Jacques de Compostelle représente, sur le visage du Portugal, le troisième œil, le nez est représenté par Lisbonne et le menton par le cap Saint Vincent. Venons-en au Christ : l'angle

supérieur du triangle qui le surmonte est de 30° . C'est l'angle formateur du cosmos, la période du mois, 30 jours - le temps qu'on multiplie par 12 pour former une année et un cycle complet de $30^\circ \times 12 = 360^\circ$, le temps et l'espace.

Le Christ commence son apostolat à l'âge de 30 ans, 30 familles fondent la ville de Rome : c'est le nombre de la fondation.

Les rochers qui soutiennent les deux prophètes sont creux : ce sont des roches trouées, des roques pertuses, dont le trou servait à passer

symboliquement le nouveau-né pour que la terre soit sa mère.

On pense aussi aux catacombes, ces trous rappelant alors l'aspect caché, donc ésotérique, du christianisme. On pense encore aux grottes qui abritaient le culte de Mithra, le prédécesseur païen du Christ. Mais il y a encore une autre interprétation de ces grottes.

La Transfiguration, ce rappel à l'ordre cosmique, se déroule symboliquement sur une terre qui accueillera les grands bouleversements du monde à la fin du cycle ; car la révélation représentée par la terre féconde est accompagnée, dans le renversement, par l'apocalypse ; et les trous des rocs annoncent aussi une terre peu à peu grignotée, rongée par les dérèglements, par la matérialité, de la même manière que l'inversion du corps de Saint-Pierre annonce ce retournement ; rappelons que le mot reniement est synonyme de renversement. Le christianisme est à la fois la marque du Kali-Yuga et l'annonciateur de l'Ère du Verseau.

Les trois rayons cosmiques constituent un trépied, sur lequel se situe le Christ, de la même façon que la Pythie énonçait ses prédictions assise sur le trépied sacré, représentant la montagne cosmique et la légitimité du pouvoir spirituel ; les trois rayons cosmiques marquent :

Celui du milieu, la partie cachée du mystère chrétien, représentée par Jean.

Celui de gauche, l'exotérisme, le sacré dans le monde, l'Eglise de Saint-Pierre.

Celui de droite, la Quête, le chemin vers Saint Jacques, le bâton du pèlerin qu'on appelle bourdon, le bourdonnement de l'abeille, la vibration de la connaissance, de la vie. ■

Ces pages ont été réalisées par Paul-Georges Sansonetti, Elena Vavilina et Pierre-Emile Blairon

Charbonneau-Lassay et «Le Bestiaire du Christ»

Nous allons consacrer un article à un auteur, Louis Charbonneau-Lassay, et à un livre mythique enfin réédité, *Le Bestiaire du Christ* ; livre qui entra dans la légende de l'édition et de l'ésotérisme dès sa publication en 1940.

par Paul Catsaras

Louis Charbonneau-Lassay

« Que l'on me donne le sens des mots et je referai l'histoire du monde » (Adolphe Thiers)

Louis Charles Joseph Charbonneau-Lassay est né à Loudun le 18 janvier 1871, année de sinistre mémoire qui a vu la France subir sa plus grande défaite devant la Prusse. Il descend d'une famille de paysans du Poitou, la plus ancienne du département.

Après ses études, il débute comme professeur dans l'enseignement libre chez les frères de Saint Gabriel et pense même faire son noviciat pour entrer dans les ordres. Mais la loi de 1903 interdisant les congrégations religieuses, il reprend sa liberté. Passionné par l'histoire de sa région et l'archéologie, il devient en 1913 secrétaire de la *Revue du Bas Poitou* et du *Bulletin de l'Ouest* où il publiera soixante-dix articles. Préhistoire, histoire, archéologie celtique et gallo romaine, numismatique, rien n'échappe à notre auteur et ses études sont traitées avec une grande compétence. Il devient ainsi le spécialiste de la région. Le folklore et les légendes populaires n'ont plus de secret pour lui. Il les fera partager dans ses nombreux articles parus dans le *Journal de Loudun*.

Pendant la grande guerre de 14-18, il publie son premier ouvrage : *Histoire des Châteaux de Loudun*. Il profite de ces années difficiles pour visiter châteaux, manoirs, sites archéologiques, monastères et se constitue une monumentale collection d'armes, de bijoux, de
Autoportrait sur bois de Charbonneau-Lassay



monnaies de l'époque romaine et du Moyen Âge classés dans sa grande salle de travail. Un lieu où il commence à graver au canif, sur bois, des symboles ésotériques chrétiens qui, par la suite, illustreront ses ouvrages.

Le fruit de son travail le fait participer de 1922 à

1929 à une série d'articles parus dans la revue catholique du Père Félix Anizan¹, « *Regnabit* »², *Revue Universelle du Sacré-Cœur*. Il fait bientôt la connaissance de René Guénon³ (1886-1951) présenté par un ami⁴. A eux deux, ils vont porter la revue à un haut niveau intellectuel. En 1930, Charbonneau-Lassay en devient directeur et change le nom de la revue désormais appelée *Le Rayonnement Intellectuel*. Le nombre de ses articles sur

1- Le père Félix Anizan (1878-1944) est Oblat de Marie Immaculée, apôtre de la dévotion et de la doctrine du Sacré Cœur. Il jugea nécessaire de fonder une revue consacrée au Cœur de Jésus et de traiter ce sujet sur tous les angles : dogmatique, moral, ascétique, mystique, liturgique, artistique et historique. La revue est fondée avec le centre de Paray-Le-Monial, elle va rayonner rapidement jusqu'à Pékin.

2- A propos de *Regnabit*, René Guénon écrivait : « Il n'y a en effet rien d'intéressant dans *Regnabit* en dehors de mes articles et de ceux de Charbonneau » (lettres à Guido De Giorgio, Paris, 4 mars 1929)

3- René Guénon correspondit avec Charbonneau-Lassay entre 1924 et 1929, soit vingt six lettres pendant six années. Guénon écrivit 19 articles pour la revue *Regnabit* entre août- septembre 1925 et mai 1927. Il expliqua ainsi sa démarche : « plus spécialement dans la perspective de la tradition chrétienne, avec l'intention d'en montrer le parfait accord avec les autres formes de la tradition universelle ».

4- Olivier de Fremond (1884-1940).

le symbolisme donnera ainsi matière à plusieurs livres : le *Bestiaire de Christ*, *Le Vulnérable*, *le Floraire* *le Lapidaire*. Les trois derniers ouvrages ne seront, hélas, jamais achevés.

La revue : *le Rayonnement Intellectuel*

Jusqu'à sa mort Charbonneau-Lassay va travailler à ses livres avec acharnement malgré les épreuves d'une maladie glandulaire incurable et une nouvelle guerre, celle de 1939-1945. C'est le 30 décembre 1946, par un matin triste, que ses amis, les représentants de toutes les sociétés savantes de l'ouest et une délégation de la mairie de Loudun l'accompagnèrent jusqu'à la tombe où l'attendait Orly Hélène Ribière, son épouse tard venue dans sa vie (il se maria à 58 ans, en 1929).

Charbonneau-Lassay fut un grand chercheur devant l'Éternel et un modeste savant devant les hommes. Il fut surtout un homme de tradition et ne se montra jamais dupe du monde moderne et de ses illusions. Grand catholique, il mit sa vie au service de la Foi ainsi qu'à la recherche de la vérité, tâche si difficile de nos jours.

Naissance du «Bestiaire»

« L'homme qui se complait à son devoir particulier atteint la perfection » (*Bhagavad Gitâ*, 45)

Un jour que Charbonneau-Lassay se trouvait dans le bureau du cardinal Dubois, archevêque de Paris, la discussion tomba sur le symbole du Sacré-Cœur transpercé de Jésus. Les personnes présentes constatèrent alors que toute la symbolique christique n'avait jamais été étudiée dans son entier. Tous émirent l'idée que notre auteur aurait là un beau sujet digne de lui, vu sa capacité de graveur et d'érudit. Charbonneau-Lassay ne savait pas que cet entretien d'une heure allait lui coûter quinze ans de travail acharné. Mais pourquoi un bestiaire ? Les bestiaires plongent leurs racines dans l'Antiquité et le Moyen Âge. Des anciens, tels que Platon et Philon d'Alexandrie, puis des théologiens, ont toujours considéré la nature dans son entier - ce qui inclut les animaux, les plantes et les minéraux - comme un reflet de la divinité. Le poisson, par exemple, a été, dès le début du christianisme, un symbole de la communauté des croyants⁵. Puis dans l'Antiquité tardive avec la confiscation des lieux de cultes païens (et l'interdiction du paganisme), l'Église s'est appropriée les symboles et les rites de l'ancien monde religieux. Le bestiaire est un monde ani-

mal totalement pensé en fonction de l'éloge de Dieu et de l'édification des chrétiens.

Voici la vision de Charbonneau-Lassay sur son bestiaire : « Dans cet ouvrage, j'ai essayé de présenter les significations exactes des figures emblématiques qui, au cours des siècles chrétiens et dans des milieux très divers, ont été adoptées pour représenter mystérieusement la personne de Jésus-Christ sous ses divers aspects. En essayant de grouper dans les pages qui vont suivre ceux des emblèmes anciens qui ont été spécialement consacrés à la personne du Christ Jésus, je n'ai pas la témérité de viser à faire oeuvre de spéciale érudition ou d'art : elles ne seront que la simple vulgarisation appuyée seulement d'assez de documentation pour en autoriser le fond. C'est ainsi que j'ai été amené à résumer, pour un bon nombre de ces emblèmes, ce qu'ils ont été pour la pensée humaine avant leur adoption par la symbolique chrétienne » (Préface au *Bestiaire de Christ*).

Les sources que va employer Charbonneau-Lassay vont être multiples. Elles sont les suivantes :

- les religions préchrétiennes (égyptienne, grecque, romaine, perse, phénicienne).
- Les livres sacrés des deux Testaments.
- Les livres des anciens naturalistes.
- Les doctrines des anciens gnostiques
- Les sciences hermétiques (alchimie) et les études médiévales
- Les premiers mémoires de voyages d'explorateurs comme Marco Polo ou Oderico Pordenone.
- Le folklore.

Ce livre monumental de 1157 gravures sur bois, et d'environ 1100 pages en un volume, étudie : les poissons, les aigles, les ibis, les griffons, les serpents, le phénix, les cygnes, les lions, les cerfs, les agneaux, les hydres, les abeilles, etc.

Les trois autres ouvrages devaient décrire les croix, les ancres, les navires, les vases, les roues, les pains, les raisins, les arbres, les fleurs, les fruits et plusieurs centaines d'autres objets et motifs ; mais, après le décès de Charbonneau-Lassay, toutes les notes, manuscrits ainsi que les bois gravés d'ouvrages qui devaient s'intituler *le Vulnérable*, *le Floraire*, *le Lapidaire* furent mystérieusement volés. On ne retrouvera jamais aucune archive. Charbonneau-Lassay possédait une formidable documentation et autour de lui un réseau de personnalités fort érudites, mais il a eu aussi la chance d'entrer en contact avec trois mystérieuses organisations initiatiques de son temps : *l'Étoile Intérieure* et *la Fraternité du divin Paraclet*, la confrérie de *l'Agla* et la *Teshu-Maru* venue de la lointaine Asie, qui ont influencé son œuvre.

⁵ Une fois descendus à terre, ils aperçoivent, disposé là un feu de braise, avec du poisson dessus et du pain. Jésus leur dit : « apportez de ces poissons que vous venez de prendre. » Alors Simon Pierre monta sur le bateau et tira le filet, plein de gros poissons : cent cinquante trois ; et quoiqu'il y en eût tant, le filet ne se déchira pas » (*Évangile de Saint Jean*, 21,1)

L'Etoile Internelle et La Fraternité du divin Paraclet

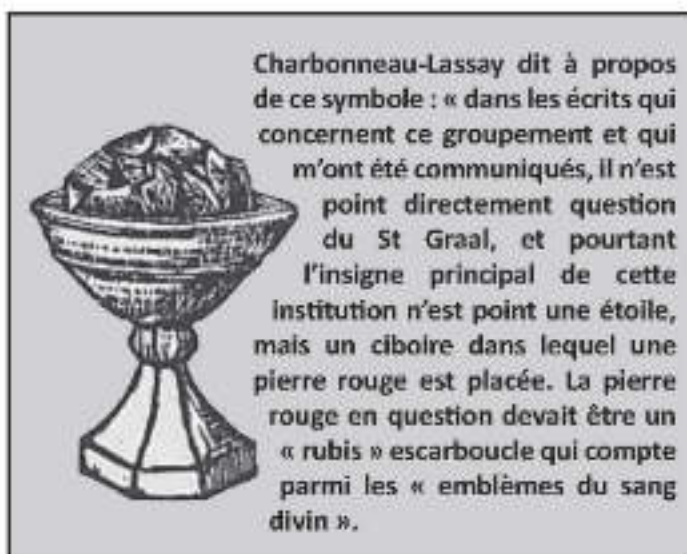
« Le Paraclet ne viendra pas vers vous » (16.7 Évangile de Saint Jean)

En 1929, Charbonneau-Lassay fait part dans la revue *Regnabit* de sa rencontre avec un groupe hermétique médiéval. Il raconte : « en parfait accord avec la plus stricte orthodoxie, tout en détenant parfois des secrets séculaires étrangement troublants ; c'est l'Etoile Internelle qui n'a jamais compté plus de douze membres, et qui existe encore avec les manuscrits originaux du XV^e siècle, de ses écrits constitutifs et de doctrine mystique ». Cette organisation médiévale, dont le chanoine Bardot était le major, ne va pas hésiter à mettre à sa disposition de nombreux documents inédits du XV^e siècle et du XVI^e siècle et lui ouvre les portes de bibliothèques très privées.

Dans une lettre à René Nelli, écrite à la fin de sa vie, Charbonneau-Lassay confirme l'existence de cette mystérieuse confrérie : « l'Etoile Internelle existe toujours ; je l'ai citée en de nombreux chapitres d'un gros ouvrage *Le Bestiaire du Christ*⁶.

L'Etoile Internelle était un groupement catholique orthodoxe. Les membres ne seraient pas plus que douze et se recrutaient par cooptation. Ses initiés étaient totalement inabordables et l'ordre totalement secret. Chaque membre adoptait un successeur qui prendrait sa place à la mort de celui-ci. Charbonneau-Lassay restera toujours discret sur cette confrérie, il nous dira seulement que l'Etoile Internelle au XVI^e siècle incorpora une autre organisation traditionnelle la Fraternité des chevaliers du divin Paraclet (du grec *parakletas*, intercesseur).

Cette société secrète du XVI^e siècle se trouva réduite à un petit nombre pour des raisons inconnues. L'un des chevaliers du Paraclet qui était aussi un des douze membres de l'Etoile Internelle, proposa la mise en sommeil de l'ordre et la fusion avec l'Etoile Internelle en 1668. Nous savons qu'en 1926 le chanoine Benjamin Théophile Bardot fit de Charbonneau-Lassay son successeur comme chevalier Maître du divin Paraclet et de l'Etoile Internelle.



Mais pourquoi en ce début du XX^e siècle les membres de cette confrérie seraient-ils sortis de l'ombre ? Pour Charbonneau-Lassay, Jean Reyor (Marcelle Clavel), et Georges Thomas, il fallait réveiller l'Etoile Internelle, afin d'empêcher nombre d'ésotéristes traditionalistes de se convertir à l'Islam, religion considérée par divers penseurs de la Tradition comme le dernier rempart face aux effets dissolvants du monde moderne. Après le décès de Charbonneau-Lassay, son successeur fut Tamos, alias Georges Thomas (1884-1966), qui reçut tout le matériel de la société, cahiers, documents et initiation. Toutefois, on perdit de nouveau toute trace de cet ordre mystérieux dont Guénon avait lui-même répondu d'une manière favorable quant au caractère orthodoxe et sain de cette organisation.

L'écrivain Robert Amadou (1924-2006) qui a étudié cette confrérie médiévale rapporte un témoignage direct : « on entre dans l'Ordre du Paraclet par une initiation et le nouveau membre reçoit des formules à réciter, des invocations ; on lui transmet des symboles dont la contemplation favorise la méditation. Ces symboles seraient principalement du genre militaire » (Robert Amadou, *Esotérisme de Guénon*, in *Les Cahiers de l'Homme-Esprit* n°3 1973).

La confrérie de l'Agla

L'unique ouvrier c'est Dieu (Adage Scolastique)

Charbonneau-Lassay décrit une autre confrérie ancienne et mystérieuse : l'Agla. C'est un acronyme de la formule hébraïque *athā guibor leonam Adonāi* (Tu es fort éternellement seigneur). Ce groupement secret aurait été créé à Lyon en 1509 par Cornelius Agrippa von Nettesheim, un humaniste et occultiste allemand. Il regroupait des initiés possédant des archives de nombreuses corporations

⁶ Lire page 24 du *Bestiaire du Christ* Éditions Albin Michel 2006.

du livre datant du XV^e et XVI^e siècle et regroupant des imprimeurs, des libraires, des parcheminiers ainsi que des relieurs, xylographes et graveurs. L'Ag'a s'appuyait sur la kabbale juive mais aussi sur d'autres traditions non orthodoxes que l'église catholique réprouvait. Charbonneau-Lassay précise que « Dans certains de ces groupements fut acceptée une assimilation complète entre la personne du Saint-Esprit et celle de la Vierge Marie ».



Signature de l'Ag'a sur un parchemin de 1532

Nous sommes là dans une vision gnostique prônée par les sectes de l'Antiquité et du Moyen Âge comme les Albigeois.

Robert Ambelain, occultiste parfois contestable, nous donne des informations sur ces groupes hétérodoxes : le glyphe de cette confrérie est un quatre de chiffre⁷ entouré de fioritures distinctives qui permettait de reconnaître les

7- René Guénon écrira à Charbonneau-Lassay le 23 janvier 1926 : « J'ai vu le P. Anizan jeudi (...) il m'a parlé aussi de la visite extraordinaire que vous avez reçue ces temps derniers ; si vous voulez bien me donner là-dessus quelques détails, vous me ferez grand plaisir, car vous pouvez douter que cela m'intéresse beaucoup (...). Il y a eu certainement des relations entre les Lamas et des organisations chrétiennes qui existèrent au Moyen Âge dans l'Asie centrale et que l'on regarde habituellement comme « nestorienne » ; tout cela est assez compliqué ».

maîtres de cette organisations secrète.

Et Ambelain souligne : « Dans le groupe des Maîtres-Papetiers, s'étaient perpétuées des traditions ésotériques dérivées primitivement des doctrines cathares et albigeoises. Par celui des Maîtres-Libraires ou Imprimeurs, des enseignements issus du Zohar se répandirent, dès que l'imprimerie, l'invention nouvelle, eut profondément bouleversé le monde des enlumineurs. En effet, ces derniers avaient pour tâche principale de copier et de décorer des livres d'Heures, des Évangélistes et des Bibles. Ce qui leurs étaient confiés était-il toujours bien orthodoxe ?... ». Charbonneau-Lassay ne donnera pas plus d'information sur ces mystérieux groupes gnostiques. De nombreuses recherches sont encore à effectuer pour découvrir les interconnexions entre églises chrétiennes et groupements hétérodoxes.

La Teshu Maru

« Nous espérons éveiller l'Asie tout entière et, avec son aide, ramener le royaume de Dieu sur la terre » (Baron Ungern von Sternberg, dans *Bêtes, hommes et dieux* de Ferdinand Ossendowski).

En 1925, Charbonneau-Lassay va faire une rencontre étrange et importante pour son œuvre et le milieu ésotérique français, un homme venu du Turkestan et de la Mongolie, le prince Saï-Taki-Movi⁸. Le prince était un représentant de l'antique sacerdoce mazdéen et d'une société secrète la *Teshu Maru*. C'est seulement en 1935 pour la rédaction d'un ouvrage intitulé *Les graffites hermético-mystiques de la chapelle des Carmes de Loudun*⁹ que notre

8- Le signe quatre dans la tradition se rattache à celle du carré et de la croix. La croisée d'un méridien et d'un parallèle divise la terre en quatre secteurs.

9- L'article est paru dans le livre de Louis Charbonneau-Lassay : *L'ésotérisme de quelques symboles géométriques chrétiens*, avec



Les trois éditions du Bestiaire : 1^{re} : édition Desclée de Brouwer (1940), valeur 250 euros, 2^e : édition Archè Milano, valeur 190 euros épuisé ; il a existé aussi une contrefaçon italienne. 3^e : édition Albin Michel (2006), 39 euros.

auteur va dévoiler sa relation avec cette étrange organisation. La *Teshu Maru* souhaitait rencontrer et certainement influencer des personnages importants dans les milieux ésotériques et traditionnels en vue de faire barrage à l'occidentalisation de l'Asie Centrale et de contrecarrer les agissements de la Société théosophique contrôlée par les services secrets anglais. Durant les années qui ont suivi la première guerre mondiale, les Mongols ont joué un rôle non négligeable dans certains événements historiques et politiques. N'oublions pas qu'en 1921 le Baron Ungern, dernier général des armées blanches, voulut lever les Mongols et les Chinois pour libérer l'Europe du communisme et de la démocratie considérée comme une funeste idéologie née de la Révolution française. Guénon en mentionnera l'épopée dans une recension page 411 de son livre intitulé *La Théosophie, histoire d'une pseudo-religion* (1921). Nous avons peu de faits concrets sur l'influence de la *Teshu Maru*, car ses contacts en Europe sont restés très discrets.

Pourquoi cette organisation a-t-elle voulu influencer un homme comme Charbonneau-Lassay, chrétien convaincu ? Personne n'a pu répondre à cette question sans rentrer dans des considérations extravagantes. Mais nous laisserons à René Guénon le soin de conclure sur ses mystérieuses relations : « Pour nous, la *Teshu-Marû* aurait été une organisation secondaire anciennement subordonnée à l'*Agartha* ; plus précisément, il aurait été une de ces organisations initiatiques de *Kshatriyas* « gardiennes » du Centre spirituel du monde ».

La parution du «Bestiaire»

En 1936 Charbonneau-Lassay charge l'éditeur catholique Desclée de Brouwer de lancer une souscription au prix de 300 francs de l'époque. L'ouvrage étant assez compliqué à réaliser, l'éditeur, prudent, préféra attendre les souscripteurs. Le livre vit le jour en 1940 durant l'occupation allemande. Le *Bestiaire* commençait enfin à se vendre et son succès fut immédiat, mais par un coup du sort malheureux un incendie brûla l'imprimerie qui détruisit la majorité du tirage, la matrice des gravures sur bois ainsi que les clichés de plomb typographique. Le *Bestiaire* disparaît à tout jamais et tomba dans l'oubli, seul les exemplaires vendus à quelques souscripteurs et à quelques grandes bibliothèques

deux illustrations et vingt-huit reproductions de figures gravées sur bois. Notice introductive par Georges Tamos, appendice par René Mute!, Éditions Traditionnelles (Paris, 1960).

ques furent sauvés.

Les controverses à propos des éditions du «Bestiaire»

« Si le mystère est inexplicable, on prétend simplement qu'il n'y a pas de mystère du tout » (Arthur Machen)

En 1974, un petit éditeur passionné, monsieur Toth, qui dirigeait les éditions Arché, retrouve un exemplaire du *Bestiaire* au Kunsthistorisches Institut de Florence. Courageusement, il décide de réimprimer le livre maudit. Il rachète les droits à Desclée de Brouwer qui avait oublié l'existence de l'ouvrage. Personne d'autres en France de nos jours ne voulait prendre le risque d'éditer un livre sur l'iconographie chrétienne. Son investissement fut récompensé en quelques mois, le livre tiré à 500 exemplaires en réimpression anastatique fut vendu. Pendant vingt

ans Arché édita par tirage de 500 le *Bestiaire* qui fut vendu avec succès au point que l'Italie, l'Espagne et les U.S.A réclamèrent un droit d'édition. Mais trente-trois ans après la première édition et celle d'Arché, des ayants droit se réveillent, ils entament un procès aux éditions Arché, qui va durer quatre ans de procédure. L'arrêt

de la Cour d'Appel de Paris rend son jugement en faveur des ayants droits le 21 mars 2003. C'est l'éditeur Albin Michel qui entreprend la réédition de l'ouvrage en 2005.

Conclusion

« Il incombe à nous autres moissonneurs sans moisson, de maintenir fermement le cap, les yeux levés vers l'étoile du seul Nord » (J.M. Tisserand).

Nos lecteurs de sensibilité païenne vont certainement se demander pourquoi un article sur un chrétien dans cette revue ? Et les chrétiens vont se demander pourquoi cet article dans une revue de sensibilité païenne ? Nous répondrons tout simplement que là est le secret du livre de Charbonneau-Lassay : transcender les divers courants religieux allant de la révélation primitive au christianisme des cathédrales et du Sacré Cœur. Cet ouvrage monumental nous emmène directement à la Tradition primordiale et, comme tel, il doit figurer dans la bibliothèque de chaque chercheur de vérité.



Bandeau de tête de la revue *Le rayonnement intellectuel*

Bibliographie

Le lièvre qui rumine. Autour de René Guénon, Charbonneau-Lassay et la Fraternité du Paraclet, avec des documents inédits, Pier-Luigi Zoccatelli, Éditions Arché-Milan 1999.

Livre Blanc (Noir) du Bestiaire du Christ, de Louis Charbonneau-Lassay avec quelques documents inédits, Charis, Archives de l'unicorne, dossier hors série, Éditions Arché (Milan, 2006).

Hermétisme et emblématique du Christ dans la vie et l'œuvre de Charbonneau-Lassay, Stefano Salzani et Pier Luigi Zoccatelli, Éditions Arché (Milan, 1996).

Écrits pour Regnabit, Revue universelle du Sacré-Cœur, René Guénon, recueil posthume établi, présenté et annoté par Pier-Luigi Zoccatelli, Éditions Arché Nino Aragno éditeur (Milan, 1999).

Bible de Jérusalem, Éditions Fleurus-Cerf (Paris, 2001).

Esotérisme et christianismes autour de René Guénon,

Marie-France James, Nouvelles Éditions latines (Paris, 1981).

L'énigme René Guénon et les Supérieurs Inconnus, contribution à l'étude de l'histoire mondiale souterraine, Louis de Maistre, Éditions Arché (Milano, 2004).

Aperçus historiques touchant à la fonction de René Guénon, suivi d'une Etude bio-bibliographique, Éditions Pierre Feydel, Arché (Milano, 2003).

L'apparition du livre, Lucien Febvre et Henri-Jean Martin, Éditions Albin Michel (Paris, 1999).

Mystique ouvrière et Tradition hermétique, le Christ de Tulle, Luc de Goustine, Éditions Dervy-Livres (Paris, 1986).

La Société angélique, 2 volumes, Patrick Berlier, Éditions Arqa (Marseille, 2005).

Charis : Archives de l'unicorne N° 4, L. Toth, Le Bestiaire du Christ page 49-62, Éditions Arché (Milano, 2003).

Contre le monde moderne (le traditionalisme et l'histoire intellectuelle secrète du XX^e siècle), Maek J. Sedgwick, Éditions Dervy (Paris, 2008).



SOUTENEZ HYPERBORÉE !

*Achetez dès aujourd'hui les cartes de vœux
enracinées que nous vous proposons
et vous aiderez à la diffusion de notre revue.
Un achat utile et une action militante,
n'attendez-pas !*

à retourner à : **CRUSOE - P.E. BLAIRON - 4642, route de Roquefavour - 13122 VENTABREN**

☐ Je commande lots de 4 doubles cartes différentes (avec enveloppes) au prix de 5 € le lot, soit €

☐ Je commande lots de 4x4 doubles cartes (avec enveloppes) au prix de 12 € le lot, soit €

Mes coordonnées : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

N° : Rue :

CP : Ville :

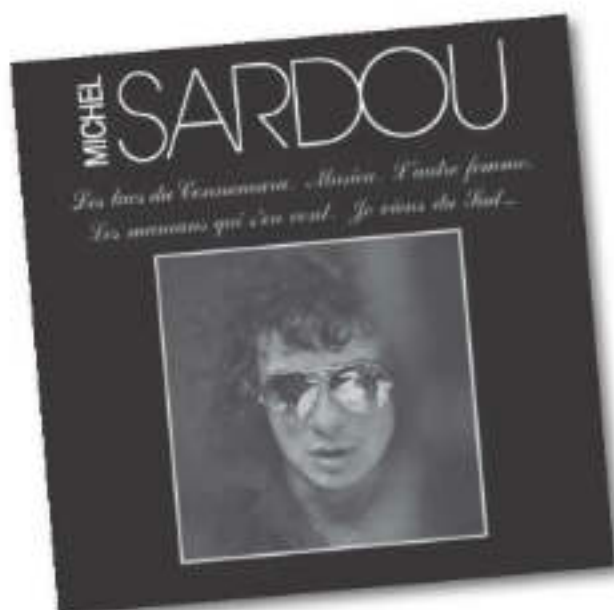
Tél. : Courriel :

Offre valable en France métropolitaine. Délais de livraison sous une semaine environ. Port compris

La chanson populaire

La chanson populaire est, dit-on, un art mineur ; peut-être ; encore que certains textes, comme ceux d'un Brel ou d'un Brassens soient à la hauteur du génie de nombre de nos grands poètes. Voici deux textes de chansons, le premier, signé de Pierre Delanoë, est difficilement séparable d'une splendide musique de Jacques Revaux ; cette chanson fut interprétée par Michel Sardou en 1981, dans l'album *Les lacs du Connemara*, et reprise récemment par Chimène Badi ou Les Petits Chanteurs d'Aix-en-Provence. *Je viens du sud* est un hymne aux racines et à la terre. Chanson simple et naturaliste ; mais qui touche sans aucun doute discours intellectuel alambiqué.

La seconde est composée et interprétée par Jacques Brel ; elle est plutôt méconnue ; elle raconte la fin d'un homme libre, païen et paillard, tel certains personnages que Jacques Brel a su camper au cinéma : *Le dernier repas*.



plus largement qu'un

❁ Je viens du sud ❁

J'ai dans le coeur quelque part
De la mélancolie
Mélange de sang barbare
Et de vin d'Italie
Un mariage à la campagne
Tiré par deux chevaux



Un sentier dans la montagne
Pour aller puiser l'eau
J'ai au fond de ma mémoire
Des lumières d'autrefois
Qu'une très vieille femme en noir
Illuminait pour moi

Une maison toute en pierre
Que la mer a rongée
Au dessus d'un cimetière
Où les croix sont penchées

Je viens du sud
Et par tous les chemins
J'y reviens

J'ai dans la voix certains soirs
Quelque chose qui crie
Mélange d'un chant barbare
Et d'un ciel d'Italie
Des colères monumentales
Que les vents m'ont soufflées
Des discours interminables
Après le déjeuner

Je viens du sud
Et par tous les chemins
J'y reviens

J'ai quelque part dans le coeur
De la mélancolie
L'envie de remettre à l'heure
Les horloges de ma vie
Un sentier dans la montagne
Quand j'aurai besoin d'eau
Un jardin dans la campagne
Pour mes jours de repos
Une maison toute en pierre
Que la mer a rongée
Au-dessus d'un cimetière
Où mon père est couché

Je viens du sud
Et par tous les chemins
J'y reviens
Et par tous les chemins
J'y reviens J'y reviens



Le Dernier repas

Jacques Brel - 1964

Je veux qu'on y dévore
Après quelques soutanes
Une poule faisane
Venue du Périgord
Puis je veux qu'on
m'emmène
En haut de ma colline
Voir les arbres dormir
En refermant leurs bras
Et puis je veux encore
Lancer des pierres au ciel
En criant Dieu est mort
Une dernière fois

A mon dernier repas
Je veux voir mes frères
Et mes chiens et mes chats
Et le bord de la mer
A mon dernier repas
Je veux voir mes voisins
Et puis quelques Chinois
En guise de cousins
Et je veux qu'on y boive
En plus du vin de messe
De ce vin si joli
Qu'on buvait en Arbois

A mon dernier repas
Je veux voir mon âne
Mes poules et mes oies
Mes vaches et mes femmes
A mon dernier repas
Je veux voir ces drôlesses
Dont je fus maître et roi
Ou qui furent mes
maîtresses
Quand j'aurai dans la panse
De quoi noyer la terre
Je briserai mon verre

Pour faire le silence
Et chanterai à tue-tête
A la mort qui s'avance
Les paillardes romances
Qui font peur aux nonnettes
Puis je veux qu'on
m'emmène
En haut de ma colline
Voir le soir qui chemine
Lentement vers la plaine
Et là debout encore
L'insulterai les bourgeois
Sans crainte et sans
remords
Une dernière fois

Après mon dernier repas
Je veux que l'on s'en aille
Qu'on finisse ripaille
Ailleurs que sous mon toit
Après mon dernier repas
Je veux que l'on m'installe
Assis seul comme un roi
Accueillant ses vestales
Dans ma pipe je brûlerai
Mes souvenirs d'enfance



Mes rêves inachevés

Mes restes d'espérance
Et je ne garderai
Pour habiller mon âme
Que l'idée d'un rosier
Et qu'un prénom de femme
Puis je regarderai
Le haut de ma colline
Qui danse qui se devine
Qui finit par sombrer
Et dans l'odeur des fleurs
Qui bientôt s'éteindra
Je sais que j'aurai peur
Une dernière fois.

Pierre Delanoë

De son vrai nom, Pierre Leroy, il naît à Paris en 1918 ; il était inspecteur des impôts quand il rencontra François Sully, qui deviendra Gilbert Bécaud. Il écrira pour lui plusieurs chansons dont *Et maintenant, Je reviens te chercher*. Et il deviendra ensuite le plus grand et le plus prolifique parolier français. Avec Joe Dassin, des chansons romantiques : *Et si tu n'existais pas*, *A toi*, *Le Café des trois colombes*, avec Gérard Lenorman, des chansons sociologiques et intimistes, comme *Voilà les clefs*. C'est pour, et avec, Michel Sardou qu'il écrira des textes d'un plus grand souffle, qui exaltent les terroirs et les racines : *Le France*, *Le temps des colonies*, *Les lacs du Connemara*, *Je viens du Sud*.



Il mourra en décembre 2006, non sans avoir dit, quelques mois avant, tout le mal qu'il pensait des dérives de la chanson dite « française », sous sa forme la plus vulgaire, le « rap » : « Pour moi, ce n'est pas de la musique, c'est des vociférations, des éructations. J'admets que le rap soit une forme d'expression pour des gens primitifs qui ne sont pas capables de faire de la musique » (sur France-Inter en juillet 2006, face au rappeur Abd-el-Malik. Il n'est pas inutile de souligner que c'est dans cette voie (celle du rap) que fait carrière le fils aîné de notre actuel Président de la République, sous le pseudonyme de Mosey ; on peut le voir en photo avec sa casquette à l'envers dans certains journaux en compagnie de deux de ses semblables.

Page solaire

Cette rubrique que nous réactivons quelquefois est signée, dans ce numéro consacré à l'ésotérisme chrétien, du grand philosophe catholique Gustave Thibon. Les lignes qui suivent vont vraisemblablement en étonner quelques-uns. Elles sont extraites de la préface du livre de Pierre Savinel, *La terre et les hommes*, éditions Sang de la terre.

Gustave Thibon

« Là où il y a des tombes, il y a aussi des résurrections »

« En relisant *Les Travaux et les Jours* d'Hésiode, je ne vois guère de différence entre la vie que j'ai connue au début du XXe siècle et celle que décrit l'auteur grec : même autarcie économique, mêmes travaux où l'outil était le prolongement direct de la main de l'homme, et même climat moral gouverné par des valeurs qui gravitaient toutes autour du sol protecteur et nourricier.

On songe aux vers de Péguy évoquant le paganisme des paysans :

*« Que dieu mette avec eux dans le juste plateau
Ce qu'ils ont tant aimé, quelques grammes de terre,
Un peu de cette vigne, un peu de ce coteau,
Un peu de ce ravin sauvage et solitaire. »*

Que reste-t-il aujourd'hui de ce pacte nuptial entre l'homme et la terre ? Le paysan est devenu un exploitant agricole : mieux équipé par la motorisation, mais obsédé par le rendement nécessaire à l'acquisition des machines et à la satisfaction des nouveaux besoins créés par la vie moderne, il tend à ne plus voir dans la terre qu'un matériau dont l'exploitation a pour seul but un afflux de papier monnaie. Sans parler de l'exode rural qui sévit à une cadence accélérée.

Oui, que reste-t-il ? La rupture entre l'homme et la terre, c'est aussi la rupture entre l'homme et lui-même. Et, corrélativement, la rupture entre l'homme et sa source divine. À l'image de la plante qui se nourrit à la fois de l'humus par ses racines et de la lumière par la fonction chlorophyllienne. La tige qui s'élance vers le ciel a pour alliée « la substance chevelue » (dixit Paul Valéry) qui



s'enfonce dans le sol : seules les fleurs artificielles peuvent se passer de racines. C'est la vie même qui est en question, et l'homme artificiel que nous prépare une civilisation de plus en plus minéralisée court le risque de traîner en lui un fantôme d'âme, insensible aux voix profondes de la nature comme aux appels de l'éternité, et aussi incapable de vivre d'une vraie vie que de mourir d'une vraie mort. La vague d'ennui et le besoin incessant de distraction et de mouvement qui ronge les pays surdéveloppés sont en grande partie l'effet de cette double dénutrition de l'être intérieur.

Et maintenant ? Jouer au prophète ne me tente pas. Et d'autant moins que l'absence de référence dans le passé, due à l'explosion technique de notre époque, aggrave l'incertitude de toute anticipation sur l'avenir. Reste ce constat : ces deux processus corrélatifs que sont la séparation d'avec la nature et l'oubli du ciel ont pour effet de vider l'homme de sa substance terrestre et de sa vocation divine. Et cette espérance : l'excès de désordre appelle, sous peine de mort, le retour à l'ordre. « Tu ne pouvais pas naître à une meilleure époque que celle où on a tout perdu », disait Simone Weil. Mais du même coup, par la prise de conscience de ce qu'on a perdu, celle où l'on peut aussi tout retrouver. Car, pour reprendre le grand mot de Nietzsche, « là où il y a des tombes, il y a aussi des résurrections ». ■

Le Feu de Naciketas

Jean Haudry

Un ensemble de textes indiens, occasionnellement rapprochés l'un de l'autre par les commentateurs anciens, ont en commun de mettre en scène trois personnages, un brahmane (le dieu Varuna dans l'un d'eux), son fils et un roi. Ce troisième personnage, qui fait défaut dans le texte où figure Varuna, est représenté par le dieu Yama, roi des morts – mais initialement dieu Lune – dans le récit qui donne la clef de l'ensemble et conserve la trace de la nature première de Yama : l'histoire de Naciketas.

L'interprétation du nom énigmatique de ce personnage comme la réfection d'un composé **nakti-cetas-* « éclat/attention dans la nuit » conduit à voir dans le fils du brahmane le jeune feu sacrificiel, celui que vient d'allumer l'officiant, traditionnellement considéré comme son père. Ce jeune fils permet à son père, dans les récits où celui-ci est un humain, d'avoir la révélation des fins dernières.

Dans l'histoire de Naciketas, cette révélation provient directement de Yama. Mais dans une autre, celle de Śvetaketu, elle provient paradoxalement d'un homme de caste nobiliaire, qui en sait plus long sur ce point que les brahmanes, car il est détenteur d'une tradition propre à sa caste, celle des « trois voies de l'outre-tombe ».

Le professeur Jean Haudry nous a aimablement fait parvenir les résumés de ses deux ouvrages qui viennent de paraître ; l'un prend place dans notre rubrique de recensions Lu, vu, entendu : *Le feu de Naciketas* ; vous trouverez le second dans la rubrique Origines : *La triade Pensée, Parole, Action dans la tradition indo-européenne* ; ces deux ouvrages sont parus chez Archè Milano, 2009, diffusion Edidit, 4, rue Basfroï, 75011, Paris. C'est à cette dernière adresse qu'il convient de les commander.

L'attestation la plus ancienne du trio est l'hymne 10,135 du *Rigveda*, « l'enfant à la voiture ». Les personnages sont les mêmes que dans l'histoire de Naciketas, et l'hymne s'achève également sur une révélation relative aux fins dernières. Mais ici, le père est mort. Il en va de même pour le récit du *Jaiminiya Brāhmaṇa* dans lequel le père meurt au cours du sacrifice, tandis que son fils, sans être mort, le suit dans l'autre monde, dont il apprend ainsi les secrets.

Enfin, le trio reparait, indépendamment des fins dernières, dans une série de textes qui ont pour thème le refroidissement du feu. A la suite d'un accident de la circulation qui coûte la vie à un jeune brahmane renversé par le char dans lequel ont pris place le roi et son chapelain qui, selon l'une des versions, est le père du jeune homme, le feu perd sa chaleur dans le royaume : le fait s'explique si la victime de l'accident s'identifiait au Feu divin.

La désignation védique du jeune garçon en général, *kumāra-*, que plusieurs des textes précités appliquent au fils du brahmane, est également une désignation d'Agni dans un passage du *Śatapatha Brāhmaṇa*. Mais contrairement au jeune brahmane qui personnifie le feu sacrificiel, forme du feu domestique, ce second *kumāra* représente le feu sauvage et destructeur, l'Agni qui s'identifie à Rudra. ■

Chez Archè Milano, 2009 ; diffusion Edidit, 4 rue Basfroï, 75011 Paris.



Les alignements du Ménéac, le ciel des origines

André Maucherat

Quiconque visite les alignements de Carnac – dont ceux du Ménéac constituent l'ensemble le plus représentatif – ne peut qu'être interpellé par ces quelque 3000 pierres levées

réparties sur plus de quatre kilomètres. Quand et dans quel but ont-elles été dressées ? La question a passionné de nombreux hommes célèbres, tel Prosper Mérimée, jeune inspecteur des Monuments historiques en 1835, ou Gustave Flaubert en 1847.

Les spécialistes s'accordent aujourd'hui sur une date de construction située quelque part entre 4500 et 2500 ans av. J.-C. La marque d'incertitude est, on le voit, énorme. Celle sur leur fonction précise l'est tout autant. Certains chercheurs ont cependant affirmé que les mégalithes – qu'ils soient situés en France, en Grande-Bretagne, en Égypte ou dans la forêt amazonienne – sont des monuments à vocation astronomique, alignés d'une façon particulière par rapport aux lignes des solstices de façon à faire office de calendriers.

Ces thèses, très débattues, se rattachent à une discipline fascinante : l'archéoastronomie. Comme son nom l'indique, l'archéoastronomie résulte de la combinaison d'études astronomiques et archéologiques et revêt deux facettes : d'une part, elle cherche à expliquer les observations astronomiques passées à la lumière des connaissances actuelles ; d'autre part, associée à des études archéologiques et ethnologiques, elle tente d'interpréter un possible usage astronomique de constructions anciennes. L'une des difficultés de l'archéoastronomie est que les archéologues ou les astronomes qui la pratiquent n'ont que rarement les connaissances suffisantes dans les deux disciplines.

André Maucherat, lui, n'est pas un astronome classique. Chercheur au Laboratoire d'Astrophysique de Marseille, il participe actuellement à la grande aventure de Soho, un

observatoire spatial, - il gravite dans l'espace à une distance de 1,5 million de kilomètres de la Terre – dédié à l'observation du Soleil et de sa couronne dans le visible et l'ultraviolet. Il se distingue nettement de ses collègues par la passion et le savoir étendu qu'il possède sur les anciennes civilisations, cultures et mythologies. Il nous le prouve dans ce premier texte étonnant, foisonnant d'érudition et de rigueur. Outre les alignements de Carnac, A. Maucherat a fait, par ailleurs, de savantes études sur les monuments égyptiens, les lignes de Nasca au Pérou, les idéogrammes chinois, les pierres gravées de Locmariaquer, de Sibérie, du Maroc, et des Amériques. Le principe de son travail est d'interpréter les anciens dessins, bas-reliefs et mégalithes à l'aide

des phénomènes célestes parfois complexes, et d'en tirer les conséquences. Pour ce qui concerne les alignements du Ménéac, il en déduit par exemple la date du début de leur construction à l'année près, et leur attribue le rôle d'un gigantesque GPS vieux de soixante siècles. Son approche devrait déboucher sur des recherches très variées portant sur l'origine des symboles, de l'écriture, voire de la conscience humaine dans toutes les civilisations. ■

Préface de Jean-Pierre Luminet, observatoire de Paris-Meudon

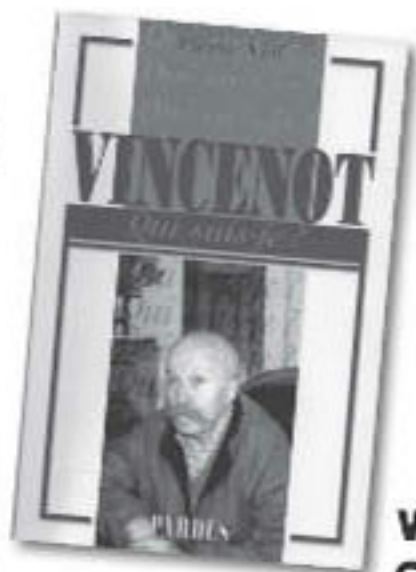
André Maucherat, *Les alignements du Ménéac*, illustrations de Daniel Bardin, éditions Actilia Multimedia, 1, rue du Moustoir, 56450, Theix. www.actiliamultimedia.fr



Vincenot : l'union des contraires

« Car j'ai finalement rencontré Henri Vincenot, chez lui, au soir de sa vie. Qui aurait pu dire, alors, que les dieux ne lui réservaient que quelques mois à vivre ? La poignée de main franche, solide, l'œil malicieux, le sourire chaleureux sous la moustache, le vieux Gaulois était l'image même d'une grande santé et d'une force tranquille (deux mots qui traduisent bien, malgré l'exploitation politicienne qui en a été faite, la réalité de l'homme Vincenot et de l'univers qui vivait en lui). » C'est ainsi que Pierre Vial entame la relation de cette rencontre inoubliable qu'il eut avec Henri Vincenot.

Vincenot est l'un de ces écrivains de la terre, chantres de l'enracinement, qui ont laissé un dernier message à leurs contemporains, entraînés dans cette folle fuite en avant, virevoltant comme fétus de paille au vent mauvais. Ils sont quelques-uns, de ces « éveilleurs », dont les plus connus, avec Vincenot, sont Jean Giono² et Maurice Genevoix, qui ont accompli leur mission en plantant les derniers germes de la vraie vie. C'est ainsi qu'ils sont des hommes du futur



Pierre Vial, « Vincenot », Editions Pardès, collection « Qui suis-je ».

Vincenot, le Celto-Gaulois

La vie et l'œuvre d'Henri Vincenot, comme Pierre Vial nous le démontre très clairement dans sa biographie, témoignent d'une cohabitation de paradoxes apparents¹. Appareils car, comme tout Celte qui se respecte, Vincenot vivait la vraie vie, celle qui ne se pense pas, celle qui commande à l'Homme de résoudre en permanence les conflits qui surgissent inévitablement, qui imposent des choix. L'esprit celte, qui réside encore intégralement chez certains êtres privilégiés, est une tension constante, un mouvement permanent, vers l'union des contraires, vers la réalisation de l'harmonie entre tous les éléments cosmiques, telle qu'elle était et telle qu'elle sera.

Les historiens, par conformisme et commodité, arrêtent - ou commencent - l'histoire française aux Gallo-romains, juste pour éradiquer le terme de Gaulois, lequel ne peut

« Au lieu d'aller chercher forcément du côté des Gréco-Latins ou des Hébreux, est-ce qu'on ne pourrait pas penser d'abord à notre mythologie à nous ? » (Vincenot, entretien avec Pierre Vial)

et qu'il est vain de parler, à propos de leur œuvre, d'un quelconque retour, à la terre, à des valeurs dépassées, à un « repli sur soi », comme on l'entend un peu trop de la part de nos contemporains. Ils sont au contraire les créateurs d'une nouvelle vie qui apparaîtra lorsque ces graines qu'ils ont semées commenceront à sortir à la lumière, après la tempête.

être que Gallo-romain³ ; ces mêmes historiens évitent bien de rappeler qu'un Gaulois n'est rien d'autre qu'un Celte (ceci pour expliquer le sous-titre humoristique ci-dessus). Relevons, dans la conversation entre Vial et Vincenot cette amusante anecdote : « À l'Académie de Bourgogne, quand on étudie un mot bourguignon comme « gaudes » (c'est

1- Un « Giono », signé de votre serviteur, vient de paraître chez Pardès, dans la collection « Qui suis-je ».

2- On peut dire, à ce sujet, et sur bien d'autres points, que Jean Giono est un jumeau presque parfait de Vincenot, ce qui est dans l'ordre des choses.

3- Les premiers collabos ; il y en a eu avant et il y en a après ; il y en aura toujours, mais ça empire.

de la bouillie de maïs grillé), il y a tout de suite quelqu'un, un latiniste, pour dire : « mais ça vient de gaudere, « se réjouir » ». Moi, je ricane dans mon coin. Et l'on me dit : « Alors, le Gaulois, là-bas, ça va pas ? » Et je dis : « Vous êtes bien gentils, c'est très bien d'aller chercher du latin, mais moi, je sais qu'en breton - la seule langue celtique que nous ayons, gardons-la précieusement ! - la racine « laude » désigne la bouillie ! ». Et Vincenot, plus loin s'insurge : « Au lieu d'aller chercher forcément du côté des Gréco-Latins ou des Hébreux, est-ce qu'on ne pourrait pas penser d'abord à notre mythologie à nous ? J'ai pu interpréter tous les chapiteaux de Vézelay soi-disant inexpliqués, par des épisodes de la mythologie celtique. Vézelay, comme beaucoup d'églises romanes, est toute imprégnée, baignée du celtisme de nos origines⁴. »

«L'union des contraires»

Les exemples de cette union sont multiples ; à chaque étape importante de la vie de Vincenot correspond une œuvre qui révèle cette volonté de marier ce qui peut apparaître comme des oppositions, il s'agit simplement d'aimer et d'accepter la vie, comme elle se présente, naturellement. Seulement trois exemples :

Ainsi, tout jeune adolescent, Vincenot est (sur)pris par la Grâce chrétienne. Il rêve d'être un saint qui se mortifierait chaque jour. Sombre destin abandonné lorsque le jeune Vincenot est emmené sur les chemins de forêt par son

grand-père ; il y découvre les joies et les vérités de la nature, il y découvre alors la contradiction entre un Christ qui se fait chair et une Eglise qui la condamne, il écrira plus tard *L'œuvre de chair ou Je fus un saint*. Vincenot réunira ces contraires en pratiquant un syncrétisme pagano-chrétien qui associera la Vierge Marie aux anciennes déesses-mères.

La colonisation ? Il fera son service militaire au Maroc où il côtoie et admire ce magnifique corps de la Légion étrangère et où il déplore les inévitables gâchis des métissages - comme on dit aujourd'hui - de cultures ; il dira à propos de Casablanca, cette ville (trop) occidentalisée (à l'époque) : « Voir cette ville cubique avec ses feux rouges et verts, fixes et clignotants, découvrir cette race magnifique adultérée par cette civilisation américaine du bruit, de l'agitation, ces Berbères déguisés, aux carrefours, en policemen galonnés et suffisants, tout cela me donnait envie de hurler. » (*Le sang de l'Atlas*, Denoël)

La guerre ? Vincenot se liera d'amitié avec un jeune sous-officier allemand qui partage avec lui le même goût des racines celtiques. « Après un court instant d'hésitation », commente Pierre Vial sur cette rencontre, « Henri décida que l'uniforme porté par Walther, dû aux vicissitudes de l'époque, ne devait pas être cette barrière que seuls les imbéciles considéraient comme infranchissable ». (*Walther, ce boche, mon ami*, Denoël).

Vincenot, un Martien, comme le présente Pierre Vial ; oui, en tout cas, un messenger d'un autre monde, celui du futur. ■

Pierre-Émile Blairon

4 C'est le thème même de ce présent numéro d'*Hyperborée*.

Bon de commande à renvoyer à : CRUSOE - P.E. BLAIRON, 4642, Route de Roquefavour, 13122, VENTABREN

- ☐ Je m'abonne à la revue *Hyperborée* pour un an (4 numéros) au prix de 34 € pour la France métropolitaine, 38 € pour étranger et DOM-TOM
- ☐ Abonnement de soutien : 50 euros ☐ Abonnement militant : 100 euros
- ☐ J'offre un abonnement à *Hyperborée* et participe à la diffusion de notre vision du monde
- ☐ Je commande les revues *Hyperborée* : ☐ N°1 ☐ N°2 ☐ N°3 ☐ N°4 ☐ N°5 ☐ N°6 ☐ N°7 ☐ N°8 au prix de 9€ l'unité (ou 8 € à partir de 5 exemplaires).
- ☐ Je m'abonne à la revue *Magies de Provence* : 32 euros les quatre numéros
- ☐ Je commande le livre : ☐ Giono ☐ Les Runes, au prix de : 20 + 3 € de frais de port, soit : 23 €

Mes coordonnées (ou celles du futur abonné) : ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : Prénom :

N° : Rue :

Code postal : Ville :

Tél. Courriel :



Chèques uniquement à l'ordre de CRUSOE - Délais de livraison sous une semaine environ selon les stocks disponibles.

www.hyperboreemagazine.fr

Célestin et Amycus

d'Anatole France

Prosterne au seuil de sa grotte sauvage, l'ermite Célestin passa en prières la vigile de Pâques, cette nuit angélique pendant laquelle les démons frémissants sont précipités dans l'abîme. Et tandis que les ombres couvraient la terre, à l'heure où l'Ange exterminateur avait plané sur l'Égypte, Célestin frissonna, saisi d'angoisse et d'inquiétude. Il entendait au loin dans la forêt les miaulements des chats sauvages et la voix flûtée des crapauds ; plongé dans les ténèbres impures, il doutait que le mystère glorieux pût s'accomplir. Mais, quand il vit poindre le jour, l'allégresse avec l'aube entra dans son cœur ; il connut que le Christ était ressuscité et il s'écria :

— Jésus est sorti du tombeau ! l'amour a vaincu la mort, alleluia ! Il s'élève radieux du pied de la colline ! alleluia ! La création est refaite et réparée. L'ombre et le mal sont dissipés ; la grâce et la lumière se répandent sur le monde. Alleluia !

Une alouette, qui s'éveillait dans les blés, lui répondit en chantant :

— Il est ressuscité. J'ai rêvé de nids et d'œufs, d'œufs blancs, tiquetés de brun. Alleluia ! Il est ressuscité !

Et l'ermite Célestin sortit de sa grotte pour aller, à la chapelle voisine, solenniser le saint jour de Pâques.

Comme il traversait la forêt, il vit au milieu d'une clairière un beau hêtre dont les bourgeons gonflés laissaient déjà échapper des petites feuilles d'un vert tendre ; des guirlandes de lierre et des bandelettes de laine étaient suspendues aux branches, qui descendaient jusqu'à terre ; des tablettes votives, attachées au tronc nouveau, parlaient de jeunesse et d'amour, et, çà et là, des Éros d'argile, les ailes ouvertes et la tunique envolée, se balançaient aux rameaux. A cette vue, l'ermite Célestin fronça ses sourcils blancs :

— C'est l'arbre des fées, se dit-il, et les filles du pays l'ont chargé d'offrandes, selon l'antique coutume. Ma vie se passe à lutter contre les fées, et l'on ne s'imagine pas le tracassé que ces petites personnes me donnent. Elles ne me résistent pas ouvertement. Chaque année, à la moisson, j'exorcise l'arbre, selon les rites, et je leur chante l'Évangile de saint Jean.

«On ne saurait mieux faire ; l'eau bénite et l'Évangile de saint Jean les mettent en fuite, et l'on n'entend plus parler

de ces dames de tout l'hiver ; mais elles reviennent au printemps et c'est à recommencer tous les ans.

«Elles sont subtiles ; il suffit d'un buisson d'aubépine pour en abriter tout un essaim. Et elles répandent des charmes sur les jeunes garçons et sur les jeunes filles.

«Depuis que je suis vieux, ma vue a baissé et je ne les aperçois plus guère. Elles se moquent de moi, me passent sous le nez et rient à ma barbe. Mais, quand j'avais vingt ans, je les voyais dans les clairières, dansant des rondes, en chapeau de fleurs, sous un rayon de lune. Seigneur Dieu, vous qui fîtes le ciel et la rosée, soyez loué dans vos œuvres ! Mais pourquoi avez-vous fait des arbres païens et des fontaines féeriques ? Pourquoi avez-vous mis sous le coudrier la mandragore qui chante ? Ces choses naturelles induisent la jeunesse au péché et causent des fatigues sans nombre aux anachorètes qui, comme moi, ont entrepris



de sanctifier les créatures. Si encore l'Évangile de saint Jean suffisait à chasser les démons ! Mais il n'y suffit pas, et je ne sais plus que faire.

Et, comme le bon ermite s'éloignait en soupirant, l'arbre, qui était fée, lui dit dans un frais bruissement :

-- Célestin, Célestin, mes bourgeons sont des œufs, de vrais œufs de Pâques ! Alléluia ! alléluia !

Célestin s'enfonça dans le bois, sans tourner la tête. Il s'avancait avec peine, par un étroit sentier, au milieu des épines qui déchiraient sa robe, quand, soudain, bondissant d'un fourré, un jeune garçon lui barra le passage. Il était à demi vêtu d'une peau de bête, et c'était plutôt un faune qu'un garçon ; son regard était perçant, son nez camus, sa face riante. Ses cheveux bouclés cachaient les deux petites cornes de son front têtu ; ses lèvres découvraient des dents aiguës et blanches ; des poils blonds descendaient en deux pointes de son menton. Un duvet d'or brillait sur sa poitrine. Il était agile et svelte ; ses pieds fourchus se dissimulaient dans l'herbe.

Célestin, qui possédait toutes les connaissances que donne la méditation, vit aussitôt à qui il avait affaire, et il leva le bras pour décrire le signe de la croix. Mais le faune, lui saisissant la main, l'empêcha d'achever ce geste puissant.

-- Bon ermite, lui dit-il, ne m'exorcise pas. Ce jour est pour moi comme pour toi un jour de fête. Il ne serait pas charitable de me contrister dans le temps pascal. Si tu veux, nous cheminerons ensemble et tu verras que je ne suis pas méchant.

Célestin était, par bonheur, très versé dans les sciences sacrées. Il lui souvint à propos que saint Jérôme avait eu pour compagnons de route, dans le désert, des satyres et des centaures qui avaient confessé la vérité.

Il dit au faune :

-- Faune, sois un hymne de Dieu. Dis : il est ressuscité.

-- Il est ressuscité, répondit le faune. Et tu m'en vois tout réjoui.

Le sentier s'étant élargi, ils cheminaient côte à côte. L'ermite allait pensif et songeait :

-- Ce n'est point un démon, puisqu'il a confessé la vérité. J'ai bien fait de ne le point contrister. L'exemple du grand saint Jérôme n'a point été perdu pour moi.

Et se tournant vers son compagnon capripède, il lui demanda :

-- Quel est ton nom ?

-- Je me nomme Amycus, répondit le faune. J'habite ce bois où je suis né. Je suis venu à toi, mon père, parce que tu as l'air assez bonhomme sous ta longue barbe blanche. Il me semble que les ermites sont des faunes accablés par les ans. Quand je serai vieux, je serai semblable à toi.

-- Il est ressuscité, dit l'ermite.

-- Il est ressuscité, dit Amycus.

Et, s'entretenant ainsi, ils gravirent la colline où s'élevait une chapelle consacrée au vrai Dieu. Elle était petite et de structure grossière ; Célestin l'avait bâtie de ses mains avec les débris d'un temple de Vénus. A l'intérieur, la table du Seigneur se dressait informe et nue.

-- Prosternons-nous, dit l'ermite, et chantons alléluia, car il est ressuscité. Et toi, créature obscure, reste agenouillé pendant que j'offrirai le sacrifice.

Mais le faune, s'approchant de l'ermite, lui caressa la barbe et dit :

-- Bon vieillard, tu es plus savant que moi et tu vois l'invisible. Mais je connais mieux que toi les bois et fontaines. J'apporterai au dieu des feuillages et des fleurs. Je sais les berges où le cresson entrouvre ses corymbes lilas, les prés où le coucou fleurit en grappes jaunes. Je devine à son odeur légère le gui du pommier sauvage. Déjà, une neige de fleurs couronne les buissons d'épine noire. Attends-moi, vieillard.

En trois bonds de chèvre il fut dans les bois et, quand il revint, Célestin crut voir marcher un buisson d'aubépine. Amycus disparaissait sous sa moisson parfumée. Il suspendit des guirlandes de fleurs à l'autel rustique ; il le couvrit de violettes et dit gravement :

-- Ces fleurs, au dieu qui les fait naître !

Et pendant que Célestin célébrait le sacrifice de la messe, le capripède, inclinant jusqu'à terre son front cornu, adorait le soleil et disait :

-- La terre est un gros œuf que tu fécondes, soleil, soleil sacré !

Depuis ce jour, Célestin et Amycus vécurent de compagnie. L'ermite ne parvint jamais, malgré tous ses efforts, à faire comprendre au demi homme les mystères ineffables ; mais, comme par les soins d'Amycus, la chapelle du vrai Dieu était toujours ornée de guirlandes et mieux fleurie que l'arbre fées, le saint prêtre disait : « Le faune est hymne de Dieu. »

C'est pourquoi il lui donna le saint baptême.

Sur la colline où Célestin avait construit l'étroite chapelle qu'Amycus ornait des fleurs des montagnes, des bois et des eaux, s'élève aujourd'hui une église dont la nef remonte au XI^e siècle, et dont le porche a été réédifié sous Henri II, dans le style de la Renaissance. C'est un lieu de pèlerinage et les fidèles y vénèrent la mémoire bienheureuse des saints Amic et Célestin. ■



La Nwyvre, l'énergie protectrice des origines

par Nicolas Bordier

Tout clan en fondation nécessite une structure conforme à celle de la « nature ». De la graine dépend l'arbre. De l'arbre le fruit. Sachant qu'irréremédiablement, le fruit « tombe », parachève le cycle : du fruit, de son destin, dépend la graine.

A travers cette métaphore tout est. Les lois d'évolutions, d'involutions sont. Matronnés par la loi de consommation universelle, « la chaîne nourricière ». La créature est un fruit pour le monde. Le monde est un fruit pour la créature.

En ce cycle technocratique, la société humaine, est désormais contre-nature. Plus la créature humaine s'éloigne de la « Nature », plus la créature humaine transforme la « Nature ». Il y a un temps, la créature humaine était la nature surnaturelle de la « Nature ». Par involution et plus précisément hybridation, la créature humaine passe de l'être surnaturant à l'être dénaturé et à l'être contre-

mouvement, la technologie absorbe la créature humaine, afin de parfaire sa présence en ce monde.

La prochaine période voit l'achèvement de la créature humaine tel que « nous sommes » au profit d'une nouvelle créature hybride biomécatronique. La biomécatronique est une science appliquée interdisciplinaire ayant pour objectif d'intégrer des éléments technoides, électromécaniques dans le corps humain (actuellement en biotechnologie médicale mais bientôt pour tout le monde, par l'intermédiaire des microprocesseurs « liquides »). Après métissage (mauvais tissage) et réduction de la population mondiale, le taux d'êtres biomécatronisés sera proportionnellement équivalent à celui des possesseurs de téléphones portables aujourd'hui.

Nous autres nous nous devons de suivre notre voie, en accord avec notre soi. Seule la conscience de ce que nous sommes permet de ne pas succomber à cette nouvelle ère. Pour ce faire il est fondamental de comprendre la

« Mémoires des sangs, Souffles des ossements, empruntent nos Chairs pour le Carnaval du temps »

nature. L'hybridation, par son origine étymologique (latin ibrida : « sang mêlé ») évoque une fécondation qui ne suit pas les lois naturelles (dixit l'Encyclopédie Universalis...). Tout est, ici-bas, histoire de sangs, de mémoires. Pour ne pas se faire absorber par la « Nature », qui consomme tout ce qui est contre, la créature humaine interpose un intermédiaire entre elle et la nature : cette technologie contemporaine, qui est elle-même une créature.

La technologie contemporaine qui tire son énergie de l'électricité, transgresse la substance de la nature par hybridation (comme exemple, celle des plantes dont les graines sont stériles, afin de ne pas pouvoir les replanter et ainsi dépendre des industries agroalimentaires...) pour que la créature humaine puisse absorber, malgré son état contre-nature, la nourriture de ce monde. Dans un même

réalité de la Nature naturante, sa puissance énergétique ordonnatrice, organisatrice. Cette énergie procréatrice se nomme Nwyvre dans la Tradition Hyperboréenne. La Nwyvre est l'équivalent de la lumière astrale. D'un point de vue étymologique Nwyvre est en rapport avec nyf = ciel vivant = sacré. La Nwyvre symbolise la puissance créatrice plasmagène (qui génère la chose façonnée). En effet selon les dernières recherches scientifiques hétérodoxes cette énergie « invisible » est du plasma magnétoélectrique (l'ônd, le prana / pneuma / mana / ki / vril / orgone). De la plus petite particule à la plus grande formation galactique, l'énergie magnétoélectrique relie et unifie toute la nature, l'organise, l'active en donnant naissance aux corps, commandant le temps et animant les organisations biologiques. La Nwyvre est équivalent à

l'Akasha indou, au Noun Égyptien, à l'Éther des Grecs, à l'ônd norrois, le souffle de vie cosmique et au Cinquième élément constitutif du monde pour les Celtes.

Pour se sensibiliser à la réalité concrète de la Nwyvre, consulter ce site : <http://www.plasma-universe.com/index.php/Plasma-Universe.com> et visionner le film de www.thunderbolts.info

Symboliquement, nous pouvons déterminer cette énergie comme l'association synergique des trois forces archétypales préformant une sorte de magma/plasma magnétoélectrique fondateur/destructeur de la matière. L'origine, l'émission et la radiation en ondes de la Nwyvre est divinisée, anthropomorphisée en une divinité triple. Dans toutes les traditions « la divinité créatrice » engendre, conçoit, concrète sous un triple aspect : statique, dynamique, conciliateur (les trois rayons celtiques). Créateur, destructeur, conservateur (brahma, çiva, viçnou des hindous, amon, rà, ptah des anciens égyptiens, teutatès, hésus, taranès des anciens gaulois). C'est la musique primordiale des trois cris de la tradition celtique O I W. le I O D des hébreux, leurs trois lettres mères : ALEPH, MEM, SHIN. Le HE VAU HE des grecs. Les trois « sons créateurs de puissances » des traditions Gnostiques : I A O, origine du Dieu Gnostique JOA. Dans le lamaïsme tibétain c'est le CHI (pneuma), SHARAN (bile), BAGDAN (phlegme). Les trois colonnes, les trois rayons du TRIBANN : KARANTEZ (la beauté, l'amour, créatrice-contemplatrice), NERZ (la force, création-contemplation), SKIANT (la sagesse, créée-contemplée). C'est aussi les trois notes primitives do, fa sol. Les trois corps alchimiques Sel, Soufre, Mercure. Les trois principes cosmiques de l'hindouisme : Shiva (force centrifuge), Vishnou (force centripète) et Brahmā (force de circumduction, équilibre). Les trois couleurs complémentaires : rouge, bleu, jaune, les trois voyelles principales A, I, OU et c'est aussi la tradition chrétienne : père, fils, saint esprit.

Nous retrouvons cette Triade incarnée dans les trois femmes d'ODIN : JORD, FRIGG et RIND reliées aux trois Nornes : URD la devenue (la vieille sage JORD/NERTHUS), le passé, WERDANDI la devenant (la mère fertile FREYA), le présent, SKULD la devenir (la jeune vierge FRIGG), le futur. Elles sont l'équivalent des PARQUES romaines, les « TRIA FATA », les trois destinées. Des MOIRES grecques, CLOTHO tient la quenouille, LACHESIS tourne le fuseau, ATROPOS coupe le fil. Ce sont les trois fileuses, les trois tisseuses du destin de toutes choses. Elles constituent la trame destinale des créatures. Elles sont aussi une évènementisation, une assimilation des trois mères, dans un objectif matériel. Ce concept des trois déesses se retrouve aussi au paléolithique supérieur (-36'000) dans l'exceptionnel bas-relief du Roc-aux-sorciers à Angles sur Anglin, Vienne, France. Elles sont souvent présentes sur le lieu du mythe sous la forme de

trois sources/fontaines.



Cette émanation de la Triade universelle, la « Nwyvre », donne naissance, aux mondes, aux divinités, aux destins. C'est surtout l'archétype de l'arbre primordial, l'axe du monde, le Totem des êtres. Sa forme initiale peut-être associée à la Triscèle. Son rayonnement à une ondulation « spyramidale » primordiale formant un vortex, un tourbillon avec un siphon au centre creux, sans fond, qui a pour origine le vide médian, lieu l'axe rotatif. Sa forme solide est un tore (anneau plein ou vide au centre).



Tores magnétoélectriques ascendant/descendant et différents symboles de la triade universelle

La spirale torique avec un centre creux, vide et aux extrémités de celui-ci deux siphons aux pôles centrifuge et centripète, le tout en forme de sphère, est exprimée dans d'innombrables mythes fondateurs comme celui du barattage (brassage régulier) de la mer de lait, l'amritamanthana, mythe fondateur de l'Hindouisme ou dans le mythe Islandais du « Moulin d'Amíodh ». Ces mythes expriment l'aller et retour, la condensation et la dissipation de la Nwyvre qui produit et/ou détruit un état « parfait », l'émulsion, aboutissement de la forme. Nous retrouvons aussi dans la spirale le symbole universel de la VOUIVRE, Nwyvre= Wivre. Wivre, Ouvre, vaivre, Vuivre, la Femme-dragon, Mère universelle générant les rayonnements Cosmiques et telluriques. Nwyfre, Nwyvwr, Nymaw, « farine de l'air », microparticules magnétoélectriques, aéthériques, à rapprocher de l'énergie cosmo tellurique de la Vouivre.



L'être androgyne chevauchant la Vouivre, ainsi connaît-il le monde....

Le nom de la Vouivre a pour origine l'une des trois matières bardique d'où vient chaque animation et vie, et chaque compréhension et connaissance. Aujourd'hui la Vouivre est une bête mythologique personnification de cette mystérieuse force vitale. On retrouve en Europe beaucoup de mots dérivants de la Vouivre : la Vosvre, la Vaur, la Voivre, la Vièvre, Vabres, Vouivre, Guivre, Giverville, Gabre, Vabre, Vaurillon. Elle représente les énergies du ciel (licorne) liées aux énergies de la terre (dragonne), elle est présente dans toutes les mythologies humaines. Les nœuds que nous retrouvons dans l'iconographie, comme les labyrinthes, représentent la force Nwyvre, à ressentir, intégrer, réaliser.



Chaque divinité des panthéons Hyperboréens représente un état de réalisation particulier propre à ressentir, intégrer et générer l'énergie Nwyvre. A la mesure des êtres humains où la capacité de visualiser et ultimement de projeter consciemment l'énergie Nwyvre est correspondante aux coups du destin reçus, signes d'éveil et d'initiation...

La vouivre d'ailleurs, dort en nous-mêmes, au plus profond de notre grotte égotique. Elle se nomme Kundalini (sanskrit, kundal, «boucle») dans la tradition indo-européenne. Elle évolue en spirale, Sushumna, le long de la colonne vertébrale.



Vouivre/col. Vertébrale - Yogi-Cernnunos maîtrisant la Vouivre/Kundalini, chaudron de gundestrup - spirales de la Nwyvre

Ressentir la vouivre dormante est le premier exercice, la réveiller est une autre histoire, qui se pratique au sein d'une tradition vivante orale, non écrite, comme celle de certains yogas (ré-union), qui est aussi un art hyperboréen !

ORIGINES

Le cosmos aide à la reconnaissance de la vouivre par la nature, notre corps, nos prochains, nos enfants, nos mythes, nos outils, armes, amulettes, notre tête, notre cœur, notre sacrum...

Nous retrouvons la spirale ainsi que l'arbre/axe Irminsul dans le symbole du caducée d'Hermès ou Irmin.



Le mot «caducée» vient du sanskrit Kârû/chanteur ou poète. Repris par le grec sous la signification «hérault» ou «messager officiel». Le mot latin «caduceus» signifie «bâton de pèlerin». Le caducée d'Hermès/IRMIN, porté par les hérauts (ménestrels, troubadours, qui rend leurs personnes inviolables), symbolise la conscience absolue de l'être-arbre-monde-colonne/SUL et sa Vouivre androgyne unifiée (polarité masc/fém) enlacée. Dans le caducée d'Asclépios (médical), le bâton est surmonté de la coupe d'Hygie (fille d'Asclépios et déesse de la santé), dans laquelle un seul serpent (ou se trouve l'autre ?) crache son venin (préparation de remèdes).



Pierre runique d'Ulunda, avec La Croix « Hagalsophique » au centre et L'Irminsul unissant les deux polarités de la Vouivre. <http://www.arild-hauge.com/sweden.htm>



L' Irminsul et le caducée d'Hermès sont porteurs des mêmes archétypes symbolisant l'Arbre microcosmique de notre réalité énergétique emprunt de Nwyvre... ■

Pensée, parole, action dans la tradition indo-européenne

par Jean Haudry

La première partie de cette étude, fondée sur une série de travaux antérieurs de l'auteur, est consacrée à montrer, contre l'opinion qui a prévalu ces dernières décennies, que la célèbre triade avestique *pensée, parole, action* a des correspondants anciens, le plus souvent hérités, dans plusieurs autres traditions du monde indo-européen, et notamment en Grèce, où la triade figure dans un texte daté du VIII^e siècle, la « Grande Rhètra » de Tyrtée, dans les poèmes homériques et chez Hésiode. Ces correspondants sont restés inaperçus jusqu'à ce jour, en dépit de quelques indications remontant au XIX^e siècle, parce que les formes les plus anciennes de la triade sont beaucoup plus libres, et donc beaucoup moins saisissables, que les formes les plus récentes, issues d'un processus de « cristallisation » déjà signalé dans l'une des premières études qui lui ont été consacrées : manifestement, la triade a été vécue et mise en pratique avant d'être formulée et bien avant que sa formulation ne se fixe. L'évolution est sensible de l'Avesta ancien à l'Avesta récent et, à l'intérieur de l'Avesta ancien, des Gâthâs au *Yasna aux sept chapitres*. Il est apparu d'autre part que la triade présente deux variantes principales : l'une dans laquelle le corps, ou, plus anciennement, l'un de ses constituants, tient la place de l'action (la « triade médicale » indienne, et ses parallèles germaniques), l'autre dans laquelle la vue tient la place de la pensée – à moins que ce ne soit l'inverse,

A partir de ces données a été effectuée une triple reconstruction.

1^{re} Une reconstruction des formes par lesquelles s'expriment les termes de la triade. Elles sont assez unitaires pour la variante principale, dans laquelle les trois notions sont exprimées par les dérivés verbaux et nominaux des racines *men- « penser », *wek- « parler », *werg- « faire », plus flottantes pour les variantes secondaires : il n'y a pas de désignation ancienne du corps, et l'on a supposé récemment que « voir » était le sens premier de la racine *men-, dont le sémantisme apparaît beaucoup plus complexe que celui des deux autres. Outre les formes, on reconstruit une « triade de la conformité » comportant pour chacun des termes une forme de la racine signifiant



« adapter, ajuster », et une « triade héroïque » comportant le nom du héros. La triade se présente donc dans une situation intermédiaire entre celle des formules reconstruites réunies par Rüdiger Schmitt et celle d'un groupe de notions comme les « trois fonctions » de Georges Dumézil. De fait, la triade et ses variantes sont largement représentées dans les trois domaines – indo-iranien, grec, germanique – dans lesquels le formulaire traditionnel est bien conservé. On n'en connaît pas d'exemples latins. Il est en revanche un exemple slave dans le mythe du dieu printanier Jarilo, qui par l'éclair a donné à l'homme la pensée, par le tonnerre la parole, par la foudre à la fois le feu et l'éveil, « feu de l'action ».

2^e Une étude rétrospective de la transmission, envisageant les différentes possibilités, héritage, emprunt à l'Avesta, direct ou indirect (à travers la formule du *Confiteor*). Il en ressort que des attestations anciennes peuvent résulter d'un emprunt (la triade principale chez Héraclite) et qu'en revanche des attestations plus récentes sont attribuables à un héritage (la « triade médicale » dans les poèmes éddiques).

3^e Une étude de la signification des termes reconstruits, de leurs rapports mutuels, et des rapports de la triade avec la société ; il en ressort que la variante principale est liée à la « société héroïque » de la période des migrations qui met l'accent sur l'opposition entre la vérité (la loyauté, la fidé-

lité) et le mensonge (la déloyauté, l'infidélité) dans les rapports entre le chef et ses compagnons, et sur le « choix » entre ces deux attitudes. De là provient la prédominance du couple parole (donnée) action. Mais le *ménos y trouve sa place, qu'il s'agisse de l'ardeur du guerrier ou de l'inspiration du poète. Une situation privilégiée est le rituel, où ces trois activités complémentaires ont été institutionnalisées. La variante pensée, parole, corps est devenue la « triade médicale ».

La seconde partie montre que les cinq termes impliqués, les trois de la variante principale (pensée, parole, action) et les deux autres (corps, vue), sont étroitement liés au feu, en particulier, mais non exclusivement, à ses formes latentes : il y a un « feu de la vision », lié en partie au « feu du regard » ; un « feu de la pensée » ; un « feu de la parole » ; un « feu de l'action » ; et un assez grand nombre de « feux du corps », qu'il s'agisse du « feu de la vie » ou des feux de différents fluides corporels, comme le feu froid du *phlegme*. On y a joint un chapitre consacré aux « feux de la personne » rassemblant les diverses composantes sociales qui s'ajoutent à l'individualité, en premier lieu le lignage, et qui sont figurées sous la forme d'un « rayonnement » ou d'un feu : feu de la gloire, feu de l'autorité, feu de la fortune. Il y a aussi un « feu du lignage ».

Outre les deux conclusions principales, l'antiquité de la triade avec ses variantes et leurs rapports avec le feu, un certain nombre de **vues nouvelles** ont été exposées chemin faisant :

L'interprétation par la triade du rôle de trois des quatre officiants majeurs du sacrifice védique, le *brahman* (pensée silencieuse), le chanteur (parole chantée), l'officiant manuel (action physique) ; cette hypothèse concorde avec celle selon laquelle le *hotar* « oblateur » s'identifie initialement au sacrifiant laïc, et n'est donc pas un officiant et la comparaison avec le **gudjan* germanique, désigné lui aussi comme « celui qui verse la libation ». Cette tripartition fondée sur la triade se retrouve dans les Mystères d'Eleusis et dans les dénominations islandaises du magicien (§§ 1.2.10, 1.3.4, 1.7.2.4). La triade a eu tendance à s'institutionnaliser.

Le feu physique s'intériorise parfois pour produire l'une ou l'autre des formes du feu de la pensée (§ 3.7). Le *tapas*, spécifiquement indien, est issu d'un tel processus ; mais, au départ, il doit s'agir de la transposition au prêtre du feu de l'action guerrière, beaucoup plus largement représenté (§ 3.4.7.9).

Les différents sens du vieil-indien *puruṣa*- (homme, géant primordial, pupille de l'œil, âme, feu latent des plantes) ont en commun un rapport direct ou indirect avec le feu, ce qui suggère de rattacher la forme à l'un des noms du feu (§§ 3.3.1, 5.6.3). Il en va de même pour un certain nombre

d'autres noms communs de l'homme, du héros, et de noms propres de peuples. Le « feu de la victoire » et la « lumière du héros » sont des formes du feu de l'action (§ 5.5).

À partir du « feu de la parole », le Feu divin est à l'origine du théâtre en Inde, avec *Bharata* (= Agni) et en Grèce, avec *Dionysos*, ancien feu divin « fils de Zeus » (§ 4.9).

Le Feu de la parole s'incarne dans plusieurs personnages mythologiques comme *Nārāyaṇa* dans l'Inde védique, *Naiṛyō.san̥ha* dans l'Avesta, dont le nom signifie « proclamation qualifiante des seigneurs » et qui sont une forme du feu divin du panthéon correspondant ; une part de la mythologie du dieu scandinave *Loki* s'explique aussi par là (§§ 4.8.1 et 4.8.3). Le *genius* latin est l'équivalent de l'*agni janīa* « feu lignager » védique (§ 1.4.3).

L'**awgōy* est un éclat, cf. grec αὐγή « éclat solaire » (§ 7.6.6).

Le nom l.-e. du roi, **rēgō*, est issu de composés dans lesquels la forme signifie « éclat » (§ 7.6.7).

Plusieurs concordances ont été relevées entre le domaine germanique et le domaine indien : l'homonymie des deux substantifs vieil-islandais *bragr* « art poétique » et « éminent » et la convergence entre *Brāhmaṇas pāti* « maître de la formule » et *Brūhaspāti* « maître de la hauteur » (§ 4.2.1) ; la légende de Thor et Loki et celle d'Indra et Kutsa (§ 4.8.3) ; le feu de l'installation sur un nouveau territoire (§ 3.5.4) ; le rôle du Feu divin dans la procréation (§ 6.4.1.6). Certaines s'étendent à l'ensemble indo-iranien, et au domaine grec : ainsi la correspondance entre la « Satire contre le noble », les syntagmes sur lesquels se fondent les théonymes *Nārāyaṇa*, *Naiṛyō.san̥ha*, et le nom propre grec *Cassandre* (§ 4.8.1.9), ainsi que la « triade médicale » précitée. Une concordance formulaire indo-grecque : l'adjectif védique *suagni-* « qui possède un feu bénéfique » et les *Eupuridai* (§ 7.3.1).

Ces quelques exemples donnent un aperçu de la fécondité de l'hypothèse proposée pour la reconstruction de la tradition indo-européenne. ■

Jean HAUDRY



LA SARDAIGNE : DU TEMPS ET DES DIEUX

par Marie-Véronique Amella

La légende de la petite Atlantide

À l'origine des origines se trouve la Tyrrhénide, vaste caillou perdu dans une Méditerranée sans sa botte italique. C'est une terre irénique, fertilissime, parcourue du frisson des forêts sombres, un relief rocheux au front superbe sillonné de jeunes fleuves clairs. D'entre les jeunes peuples du vaste monde immature, les Tyrrhéniens en étaient les meilleurs, les plus fiers, les plus droits, manifestant la plus grande complétude.

Mais un jour de grand bruit, Zeus, le Père des Dieux prit sa femme Éra à partie et, secouant la Terre, fit chavirer le petit continent. Déluge, immersion, mort, les mots sont multiples mais le souvenir n'est qu'un dans la mémoire populaire. Désespérés, les Tyrrhéniens demandèrent justice et obtinrent la clémence du Dieu. Son ire calmée, Zeus imprima au bout de terre rescapée l'empreinte de son divin pied, d'où le nom mythique d'*Ichusa* – du grec *ichnos*, sandale-. Bien plus tard seulement, l'île prendra le nom de Sardaigne.

Les origines : la société pré-nuragique

La réalité historique dépasse souvent la légende. Lorsqu'un historien se penche sur les origines de la Sardaigne, il a forcément le vertige ! Les traditions sardes, toujours vivaces de nos jours, se chiffrent en millénaires. Les plus vieilles traces de l'activité humaine dans l'île remontent à -500 000 ans. De ce paléolithique inférieur, de nombreux instruments en silex témoignent d'abord d'un habitat épisodique, puis finalement stabilisé dans la province de Sassari vers -200 000. La provenance de ce peuple reste cependant une énigme que les historiens préfèrent éviter, faute d'une documentation suffisante. La question reste ouverte. Nous savons seulement que les archéologues donnent aux peuples euro-méditerranéens des mégalithes une identité non indo-européenne. Ces populations ont pu graduel-

lement se répandre vers le Nord jusqu'à dominer « culturellement » la plus grande partie de l'Europe occidentale sous la forme de dolmens, *dromos*, triple-pipes, *launeddas*, giges ou *ballu tundu* ! A priori, la Gaule et l'Irlande des alignements mégalithiques constituent l'extension de cette culture préexistante. Les Ligures, Ibères, Aquitains et Basques sont très probablement les descendants de ces dresseurs de *cromlechs*... L'Europe des Chamanes, de Carnac, de Green Man, et du Minotaure était bien une réelle entité ethno-culturelle avant que Bruxelles ne s'en empare !

Lorsque la vague celte a déferlé depuis l'Est, de -700 à -500 av. J.-C., elle a donc graduellement absorbé ces populations européennes antérieures. Mais, comme l'écrivent Françoise Le Roux et Christian-J. Guyonvarc'h dans *Les Druides*, les Celtes n'auraient pas emprunté d'éléments culturels et religieux à ces populations pré-celtes. La civilisation celte était elle-même à ce moment déjà fort aboutie, étant directement issue de la tradition originelle indo-européenne. Le fameux calendrier gaulois luni-solaire de Coligny est-il hérité de cette strate antérieure des mégalithes ?

C'est au néolithique ancien (-6000, -4000) que l'on arrive à déterminer avec précision les plus anciennes manifestations d'une culture élaborée en Sardaigne (céramiques décorées, objets d'obsidienne, pointes de flèches, burins et couteaux...). La maîtrise de l'agriculture et l'élevage de bovidés sont attestés dans toute l'île depuis cette époque. Les grottes servent d'abris pour les hommes ou leurs morts (grotte funéraire de Cuccuru Arriu à Cabras). Le culte de la fertilité représenté par la *Dea Madre*, femme obèse surdotée reste lié à ce début d'agriculture structurée. Elle règne en maîtresse d'un bout à l'autre de la chaîne alimentaire, se manifestant dans l'eau des sources sacrées, dans les pierres votives ou lors des fêtes agraires sous une forme travestie (fête des *Mamuthones*, mi-hommes mi-boeufs). Cette société tripartite est constituée d'une fonction sacerdotale (mixte !) établie dans des huttes (sanctuaire de Biriai), dont les prêtres s'apparentaient aux *Godars* ger-



Statue-menhir de Laconi

main, aux Druides, et aux Hiérophantes. Celle-ci veille au bon déroulement de l'année rituelle calendaire, officie aux cérémonies inscrites sur le calendrier dit *nuragique*. Elle entretient également le feu sacré dans les temples à *megaron*, non loin des sources sacrées.

Une « caste guerrière » constituée d'un chef de village, d'hommes braves et de marins assure la protection de la population, explore les côtes lointaines. Le doyen du clan préside aux décisions de justice, qui sont toujours collégiales et rendues en public au sein du temple. Nous retrouvons ensuite, à la base de cette société, les *Pastores*, bergers éleveurs de bovins et de porcs, les chasseurs de cerfs ainsi que les agriculteurs, engrangeurs de richesses qui forment la classe nourricière et productive. Le blé, source divine, est souvent représenté dans l'artisanat traditionnel (pas de hasard dans la récente redécouverte du calendrier patrimonial sarde sur un sceau à pain !). Le tout étant constitué en clans très soudés autour d'une même culture-souche extrêmement homogène, partagée du Nord au Sud autant qu'âprement défendue... un village contre l'autre ! Paradoxe. La méfiance congénitale des insulaires devant tout apport étranger a naturellement prévenu la population indigène contre toute incursion mentale, spirituelle et physique venue d'au-delà de la mer. Il est fréquent que d'un village à l'autre ces particularismes soient encore jaillissement perpétués de nos jours sous forme de bravades, de joutes ou de cavalcades risquées, dans l'esprit des villages gaulois, se toisant crânement puis prenant la mouche pour le plaisir du geste. La civilisation tyrrhénienne débute ainsi abruptement il y a 4000 ans !

C'est au néolithique récent (3500 av. J.-C.) que l'architecture hypogée funéraire atteint des proportions notables (Culture des Ozieri). Ce sont d'abord les célèbres *Domus de Janas* ou *Maisons de Fées* qui font leur apparition, sales monumentales creusées dans la roche. Décorées de protomes taurins (le pendant très « minoen » de la Grande-Mère), de labyrinthes et de spirales, ces *Domus* contiennent aussi divers éléments de la vie quotidienne du défunt :



Déesse-mère

tables, chaises, cheminées. L'idée d'une continuation de l'âme après la mort est omniprésente. Leur fonction funéraire complexe est attestée (les tombes en cercle de Gallura). Les *Tombes de Géants* font leur apparition dès le déclin des *Domus*, ce sont des sépultures collectives sous forme de tumulus en partie enterrés comportant un portique, avant

de s'enfoncer vers l'obscurité d'un couloir artificiel évoquant la matrice. La tombe d'Arzachena possède un portique en pierre de 4 m de haut. Les menhirs-« betili » en trachyte qui hérissent le site de Laconi (« les *Pedras fitas* du Stonehenge sarde ») ont des attributs féminins ou sont de forme phallique, souvent anthropomorphes, parfois cornus et dotés d'armes. Ils désignent non pas des dieux mais des guerriers, des gardiens de l'enceinte sacrée matérialisés pour délimiter le territoire des hommes et des esprits. Ce sont des cercles où vibrent des champs magnétiques très particuliers. Autour de la tombe, à l'extérieur, et suivant un tracé semi-circulaire, se trouvent des sièges creusés dans la pierre, sur lesquelles dormaient les parents des nouveaux-morts. Ce rite très particulier suppose que les familles communiquaient avec leurs défunts à travers le rêve (*l'Incubation*). À souligner que ce rite est toujours d'actualité... Nous retrouvons aussi les symboles complémentaires du Soleil-Taureau (le fronton) et de la Lune-Mère (le demi-cercle). D'étranges « coffres » de pierre émergent parfois au centre de ces réunions de mégalithes. On suppose que les corps y étaient exposés pour subir une désincarnation totale avant d'être rapatriés, tout os poli, vers les tombes couvertes. Quelle alchimie mystérieuse étaient donc attendue entre le corps pourrissant et la nature ? L'éternel retour à l'état premier ? Le cycle vie-mort-temps se dessine encore.



Entrée d'un puits sacré

Le célèbre tertre-zigourat d'Accodi est une élévation quadrangulaire plate, munie d'une rampe d'accès et maintenue par un assemblage de gros blocs de pierre à peine écuarris. Un autel monolithique, vestige du sanctuaire, orne la plate-forme du monument. Un instant, Ur et Chichen Itza nous reviennent en mémoire... En contrebas, deux menhirs symbolisent le couple divin originel, et une mystérieuse pierre sphérique, dite « solaire » ou *omphalos*, schématise la voûte céleste, avec l'emplacement de la Voie Lactée... Et le ciel rencontre encore la pierre. Les dispositions des ensembles mégalithiques de même que les ouvertures savantes pratiquées dans les nuraghes sont orientées de façon ostentatoire sur les alignements cosmiques. Ce sont des sites astronomiques, de vraies cartes du ciel... ou des calendriers perpétuels dont les dates importantes – religieuses, agricoles ou les deux – sont marquées d'une multitude de pierres blanches. On ne peut en effet

comprendre l'élaboration d'un futur calendrier « nuragique » sans se faire une idée du contexte spirituel qui l'a engendré. La richesse du substrat religieux proto-sarde est telle que ses observations annuelles, basées sur des cycles agraires et stellaires, sont toujours valables aujourd'hui. De même que les Celtes, les Sardes ont élaboré des repères sur ces observations simultanées ciel et sol.

Outre les mégalithes-repères, les proto-sardes ont réussi une synthèse calendaire suffisamment stable de leurs connaissances en astro-agronomie pour en déduire que les cycles étaient une sorte de mouvement perpétuel interdépendant tournant sur lui-même à l'infini. Nous sommes en -4000, et le Calendrier sarde vient de naître.

Qui étaient les Nuragiens ?

Une deuxième et brillante civilisation insulaire voit le jour vers -3000. Elle est dite « nuragienne », du nom des tours tronquées qu'elle érigera. Les Sardes appelèrent eux-mêmes ces tours cyclopiennes *Nurax*, *Nuraxi* et *Nuraghi* selon les graphies. Le professeur Giovanni Lilliu (1951-56), spécialiste de la civilisation sarde, voyait dans ce nom la preuve d'une origine pré-indo-européenne des habitants des îles. Selon lui, l'étymologie proviendrait de : *nura* / *nurra* = « tas » ou « excavation » et *-aghe* = « creux », donc « tour creuse ». Il est aussi possible d'interpréter ce nom en celtique ancien par : *neru-* = « mâle », « viril » (*Neros* / *Nero* = « mâle », « homme viril, fort ») et *-agos* / *-acos* = « aigle », « corne (de bovin) ». Les Nuraghes se développent jusqu'au VI^e siècle avant notre ère. Il en existe de deux sortes : le nuraghe à couloir et le nuraghe à *tholos* (Thulé ?), de figure simple ou complexe. Son usage n'est pas certain : demeure fortifiée du roi-pas-

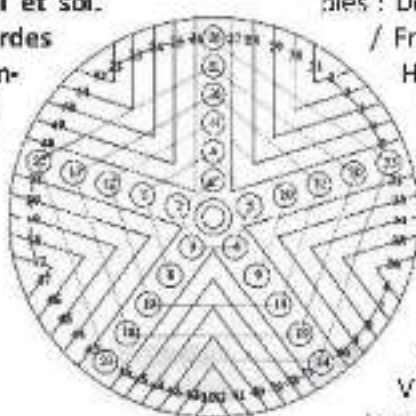
teur, poste astronomique avancé...

Vers -2000 le bassin méditerranéen supporte un conflit généralisé, et voici que débarque en Tyrrhénide une nouvelle population, d'origine égéenne et de culture indo-européenne : les *Shardana*, issus des Peuples de la Mer. En épigraphie égyptienne nous avons une liste de ces Peuples : *Denen* (*Danunas* / *Danaoi* / *Danann*), *Prst* / *Frst* ou *Pulusta* (Frisons, Philistins pour les Hébreux), *Wawatw* (Vénètes), *Tsk* (Sicules), *Shrdn* (Sardes) et *Sakar* (Sicanes).

Toute cette triplée de marins de l'âge du Bronze va donc débouler sur les îles et les côtes méditerranéennes, pour se fixer là où la toponymie l'indique. Le dieu des *Shardana* est *Sardon* (*Sardana*, *Sardus*) fils d'Héraclès, également connu sous le nom de *Marduk*, *Dionysos*, *Eshum*, *Visnu*, *Esculape*, représenté avec quatre bras, quatre yeux et des cornes. Selon l'écrivain Leonardo Melis, le Pharaon Ramses II aurait lui-même souligné à leur propos : « *Sas Shardana ribelles ki nemas padet bin-kere* »*.

Mais la civilisation sarde n'a pas construit son modèle social sur le système binaire, contrairement à sa religion (Dieu cornu solaire/Déesse des eaux lunaire). Elle affectionne le chiffre 3 dans son architecture comme l'encre entre le visible et l'invisible, replaçant la nature sacrée de l'homme au centre de sa totalité (*corps-âme-esprit*). Certains nuraghes, à l'instar du tumulus de Newgrange en Irlande (-3200) possèdent une salle centrale trilobée. Le nuraghe de *Losa* (province de Nuoro) évoque un gigantesque trèfle fortifié. C'est l'un des seuls monuments européens de l'Age du Bronze à posséder une aussi grande précision en matière d'orientation cosmique : en effet les parements des murailles reliant les tours-cornières sont concaves. Une telle particularité permet de déterminer, pour n'importe quel parement de mur, la ligne tangente à la base des deux tours. Les valeurs d'Azimut des intersections entre la prolongation de ces tangentes avec la sphère céleste correspondent à ceux des points d'arrêt des solstices, des « lunistiques » (ses déclinaisons extrêmes), ou encore vers *Sirius*. Que penser de cette citation du *Livre d'Enoch* tirée de la Bible, faisant mention d'une « Terre en Occident dans laquelle est plantée une tour en granit comprenant trois salles sombres » ?

Les temples à puits retrouvés à Santa Cristina di Paulilatino ou à Su Tempiesu, près d'Orune fournissent aussi un bel exemple de l'utilisation du 3. L'entrée présente les trois côtés d'une pyramide, puis se compose encore de trois parties symboliques : le sas d'accès (l'ignorance de l'impétrant), l'escalier menant au sous-sol (le cheminement in-



Calendrier nuragique chiffré



Calendrier nuragique décrypté



Puits Santa Christina

tiatique), le sas noyé (le retour vers la partie divine de soi, l'Éveil, la Réalisation). Ce rituel de purification représente peut-être la nostalgie pour une Thulé perdue de l'Âme...

Construits au sein de sanctuaires plus vastes, ils en constituent la partie la plus intime, la plus sacrée et font l'objet de nombreux pèlerinages (qui continuent actuellement). Des sacrifices animaux prolongeaient les vœux des pèlerins. De nombreux os et *ex-voto* (statuettes *bronzetti*) parsèment les abords de ces sites. Les rites propitiatoires liés aux productions de la terre étaient certainement en relation directe avec une Déesse des sources. L'orientation complexe des puits permet au seul soleil printanier d'en éclairer précisément le fond pendant l'équinoxe vernal (métaphore d'un ensemencement cosmique ?). **La pyramide renversée que représente la descente au puits forme une figure géométriquement parfaite. Les escaliers pentus qui mènent à l'eau sont la reproduction exacte à l'échelle réduite des proportions de la pyramide de Khéops... inversée !**

La Lune ronde et pleine se confond avec les cycles féminins reproductifs. Il ne faut qu'un pas pour assimiler la femme-terre à la lune, et à l'eau qui nourrit ou prive ses gens selon les saisons. La lune, la femme cyclothymique, la terre et l'eau rencontrent alors la puissance fécondante de la graine mâle associée à la puissance solaire d'un Dieu-bovidé fécondant par son action aratoire les sillons du sol et donnant ainsi la vie à la communauté. Les Chinois auraient dit « Yin » et « Yang » là où nous parlons de Lune-Soleil, mais la polarité, la dualité dans l'unité reste la même alchimie essentielle à créer la vie.

Le calendrier nuragique : il est daté de - 4000 !

Malgré le nom qui lui a été attribué, ce calendrier n'a rien de *nuragique*. C'est bien au néolithique ancien que le

calendrier archaïque complexe voit le jour en Sardaigne. Daté de -4000, son importance se situe au niveau de la redécouverte des calendriers aztèque, inca, hopi, chinois et surtout celle. Il a longtemps survécu sur le sceau à pain des boulangers sardes jusqu'à nos jours. Il apparaît dans l'histoire de l'île au moment précis de la maîtrise de l'agriculture et à la structure naissante des rites liés à la mort. Récemment, un scientifique du nom de Nicola de Pasquale (à qui l'on doit aussi le décryptage du calendrier inca) aidé de Leonardo Melis, s'est penché sur l'étude de ce mystérieux sceau à pain, nommé traditionnellement *Sa Pintadera*. Il en a traduit le schéma, ce qui donne, en tous points, le calendrier celtique ! Fêtes, solstices et équinoxes rythment une année scindée en célébrations lunaires (plus importantes, formant la croix), et solaires (les deux axes transversaux). Cette *Arrodas de Tempus*, ou *Roue du Temps* se retrouve également dans d'autres représentations d'artisanat traditionnel, comme sur le front des masques bovidomorphes du carnaval... De même que la Bretagne regorge de calvaires surmontés de croix cerclées rappelant les antiques divisions du temps, le sceau calendaire *nuragique* est partout. Le sens des fêtes archaïques a donc subsisté de manière remarquable en Sardaigne, et ce, malgré la christianisation de l'île, en 550 après J.-C. À travers les 1500 dernières années, le calendrier des fêtes nuragique a simplement troqué, pour survivre, certaines de ses vieilles dénominations pour le christianisme formel des noms de saints.

Parmi les fêtes lunaires, nous pouvons citer *Fagones* ou *Festa dei Fuochi* du 1^{er} février (*Imbolc*), la *Sant'Ephis* ou *Maju* du 1^{er} mai (*Beltaine*), *S'Arda* ou *Inkunja* fêtée le 1^{er} août (*Lughnasad*), *Sas Animas*, le 1^{er} novembre (*Samain*). Ces célébrations marquent des repères annuels liés à des cycles agricoles précis et récurrents, aux cultes chroniens des grottes et des sources, au Dieu-Taureau ensemencant une Déesse stéatopyge, matrice des récoltes. Elles rappellent la prééminence des cultes lunaires, des lignages matrilineaires archaïques sur les cultes solaires et patriarcaux plus récents. Ces rassemblements populaires se renouvellent avec les générations et se perpétuent ainsi dans les villages sardes depuis la plus haute Antiquité dans leur forme la plus pure. L'exotisme chrétien n'est qu'un vernis pédant donnant toute licence au vieux fonds païen traditionnel.



Intérieur d'un puits sacré

Les fêtes solaires comprennent *Pâques*, ou *Nenneri* à l'équinoxe de Printemps du 21 mars. C'est une survivance du sacrifice des premiers-nés à la Terre-Mère et de l'offrande de la première pousse de céréale à Bacchus-Dionysos. *Nenneri* précède le Solstice d'Été (*Lampadas*), initiation par le saut du feu du 21 juin (en réalité, un rite de passage de l'enfance à l'âge adulte). Le *Santuovanne* ou parrain, entraîne son filleul à « sauter le pas », à se fortifier tout en se riant du danger. Ce rite de maîtrise de soi et des éléments a dégénéré partout en Europe en *Saint-Jean*, fête calquée en grande partie sur une source exogène qui n'a plus grand rapport avec le sens originel.

Capodanni, le 21 septembre, marque le nouvel an agricole à l'équinoxe d'automne. C'est notamment le jour où sont signés les accords (*Sas Akkordas*) entre bergers ou propriétaires terriens, sur le partage des lopins ou l'attribution des troupeaux. *Sas Animas* (Samain), le 1^{er} novembre est le rite du passage d'ici à l'au-delà. C'est une nuit du souvenir, de la « gestation » des âmes attendant un autre devenir. La terre, en symbiose, éteint lentement la sève dans l'arbre et s'apprête à muir. Tout est passage, impermanence, et pourtant tellement habituel ! C'est le paradoxe de la Tradition : changeante et continue !

Cette compréhension intime de la nature appelle ensuite le solstice d'hiver du 21 décembre ou *Paskixedha* -Petite Pâque-, qui est une petite renaissance du soleil, une bataille prométhéenne pour la lumière. C'est une fête familiale, foetale, pendant laquelle le timide printemps ose un sourire. On jeûne jusqu'à minuit, puis on danse devant l'âtre !

Qui sont donc ces Sardes présents et passés, qui comptèrent le temps en millénaires ? Quel est donc le secret de cette si longue mémoire ? Le sentiment d'une *race de l'esprit* partagée dans le secret comme la condition de sa survie ? Certains parlent de l'Atlantide, d'une civilisation avancée dans les domaines astronomiques et mathématiques. Les Sardes sont ces conservateurs jaloux du temps,



Sceau à pain avec repères mensuels

ces patients gardiens des saisons et de l'espace. Un tempo maîtrisé, attendu, célébré, communiqué. Le calendrier *sardaigne* nous est parvenu comme un lointain message pétrifié, mais unique, sourdant du basalte des tours tronquées et du fond des sources. Ce mythe de l'eau qui tue, et de la renaissance par l'eau. ■

Marie-Véronique Amella

* Traduit du sarde : Ces *Shardana* rebelles que nous ne pouvons vaincre.

Bibliographie italienne :

Leonardo Melis, *Shardana i calcolatori del tempo*.
Du même auteur : *Shardana : i custodi del tempo*, Edizioni PTM, 2008.
Giovanni Lilliu, *La Civiltà dei Sardi*, Edizioni Nuova, 1988.

Sites internet en italien et en français :

<http://www.shardana.org/>
<http://www.dionisoria.com/newgrange.htm>
<http://www.fontesarica.it/fr/sardenecc.htm>
<http://yves.barnoux.free.fr/sarde/traditions.htm>
<http://racines.traditions.free.fr/pretre/index.htm>
www.uniss.it/documenti/MAGIA.pdf
<http://www.scribo.com/doc/14180969/Arte-e-Religione-Della-Sardegna-Prenuragica>

LES IRLANDAIS

Seconde partie : du génocide à la reconquête et à l'indépendance

par Alain Cagnat

Mélange de Celtes, de Vikings et de Normands, le peuple irlandais a fini par se constituer. A partir du XVI^{ème} siècle, il ne connaît plus qu'un oppresseur, mais un oppresseur déterminé à l'éliminer, par tous les moyens et sans aucun répit jusqu'à nos jours : l'Anglais. Mais, alors qu'il est effectivement menacé de disparition, le peuple irlandais, sous l'impulsion d'hommes exceptionnels, va se relever et reconquérir non seulement sa terre mais aussi sa dignité.

LE GENOCIDE

Les Tudor : En un siècle, les Irlandais perdent tout : les pouvoirs du Parlement de Dublin (Henry VII, 1495), la dernière force de résistance, le clan normand des Fitzgerald de Kildare, exterminée par Henry VIII (1509) et leurs terres, dont les spolient Edouard VI et Marie pour les déporter dans l'Ouest aride. Avec Elisabeth, convertie au protestantisme, la guerre civile se mue en guerre de religion. En 1598, les Irlandais se soulèvent, mais 20 000 soldats anglais les écrasent : « Traqués comme des bêtes sauvages, les Irlandais étaient systématiquement mis à mort. On étripait les rebelles, valides ou blessés, mais aussi les paysans à leurs labours, les femmes à leur rouet, les enfants, les vieillards, les malades et les impotents. Le poison, la torture, la trahison se donnaient libre cours. Il n'y avait pas de borne à l'horreur. Ici on poussait des villageois dans une grange à laquelle on boutait le feu, rejetant dans le brasier tous ceux qui tentaient de s'en échapper. Là, on lançait en l'air des nouveaux-nés qu'on embrochait au bout des piques. En tel autre lieu, on avait vu, suspendues aux branches des arbres, des grappes de femmes portant sur leur sein des bébés étranglés avec leurs propres cheveux. Rien de gratuit ni de spontané. Ces débordements étaient prémédités, ordonnés, organisés avec le plus grand soin, afin que la famine pût achever le travail de destruction entrepris » (Pierre Joannon, *Histoire de l'Irlande et des Irlandais*).



No man's land entre les deux communautés de Belfast

Et pour être sûr que les Celtes « crèveront » de faim, les récoltes sont systématiquement détruites et le bétail abattu : « De tous les coins des bois et des vallons, il en venait rampant sur leurs mains, car leurs jambes ne pouvaient les porter ; ils semblaient des squelettes ; ils parlaient comme des fantômes qui sortaient en gémissant de leurs tombeaux ; ils mangeaient des charognes, trop heureux s'ils pouvaient en trouver ; que dis-je ? Ils s'entre-tuaient ensuite car ils n'hésitaient pas à déterrer des cadavres ; et s'ils trouvaient un petit coin de cresson ou de trèfle, ils s'y attroupaient comme à un festin. En très peu de temps, il n'en resta presque plus de vivants et une contrée très peuplée et très abondante devint vide d'hommes et de bétail » (Edmund Spenser, *A view of the Present State of Ireland*, 1596). Elisabeth ne règne plus que sur « les cendres et les charognes... La guerre conduite par Carew, par Pelham, par Mountjoy n'était ni plus ni moins qu'une guerre d'extermination » (William Lecky, historien protestant).

Les Stuart et Cromwell : Traqués, les derniers chefs celtes quittent l'Irlande, Rory O'Donnell en 1608, Hugh O'Neill en 1616. C'en est fini de la civilisation celtique. Les anciennes lois du *tanistry* et du *gavelkind* sont abolies. Les dissidents envahissent l'Ulster, des calvinistes fanatiques, eux-mêmes chassés de leurs terres par les anglicans. Le mot d'ordre anglais est : *root them out* ! (« arrachez jusqu'à leurs racines ! »). Dépouillés de tout et interdits de religion, les Irlandais se réfugient dans les montagnes, les bois et les bogs. La vengeance survient à partir du 23 octobre

1641 et est à la hauteur de ce qu'ils ont subi : la garnison de Tully Castle est exterminée ; dans le Sud-Tyrone 400 Écossais sont mis à mort... L'Angleterre réagit avec la pire sauvagerie. Sir Charles Coote donne l'ordre de tuer tous les enfants : « *Les lentes deviennent des poux.* » En face, la « Confédération de Kilkenny » relève la tête et décrète qu'il n'y a plus de différence entre les Irlandais et les Vieux-Anglais : « *Pro Deo, rege et patria, hiberni unanimes !* » La coalition reçoit le renfort de troupes espagnoles et françaises.

Pendant ce temps, l'Angleterre sombre dans la guerre civile et le roi Charles 1^{er} est exécuté le 17 janvier 1649 par les Réformés. Le 15 août 1649, débarquent en Irlande les Côtes de Fer, que leur chef, Cromwell, invective ainsi : « *Maudit soit celui dont l'épée ne s'abreuvera pas de sang irlandais, qui ne les récompensera pas au double pour leur infernale trahison contre les Anglais, qui ne fera pas d'eux des monceaux sur des monceaux de morts et de leur pays un repaire pour les dragons, un étonnement pour les nations !* » Il rase Drogheda (3 500 victimes, femmes et enfants compris), Wexford (1 500 morts), puis Kilkenny, Clonmel... En 1652, après onze années de guerre, le bilan est effroyable : sur 1 466 000 habitants, 616 000 ont été tués par la guerre, la peste ou la famine. Le *Cromwellian Settlement* fixe trois objectifs : éliminer toute opposition armée, parquer les *Popish natives* dans des « réserves » stériles et les remplacer par des colons protestants. Tout Irlandais arrêté à l'est du Shannon est exécuté comme espion. Les catholiques ne possèdent plus que 20% des terres, contre 60% en 1641. A la mort de Cromwell, en 1660, Charles II est rétabli sur le trône de l'Angleterre et de l'Irlande, pour le malheur des Celtes : les archevêques Pierre Talbot et Olivier Plunkett sont mis à mort en 1681.

Guillaume d'Orange : Charles II décède en 1685 et est remplacé par le fils de Charles 1^{er}, Jacques II, qui pratique une large ouverture à l'égard des catholiques ; ainsi, il fait de Richard Talbot, le frère de Pierre, un vice-roi d'Irlande. C'en est trop pour les *whigs* protestants et les *tories* anglicans qui font appel à Guillaume III d'Orange. Celui-ci débarque dans le Devonshire à la tête d'une armée qui rassemble toutes les nationalités protestantes d'Europe : Anglais, Allemands, Suisses, Hollandais, Suédois, ainsi que trois régiments de huguenots français. L'Angleterre l'accueille à bras ouverts et chasse Jacques II. Mais l'Irlande se soulève pour défendre son roi, tandis que l'Ulster se rallie

au prince d'Orange. Le 12 mars 1689, Jacques II débarque à Kinsale et entreprend le siège de Derry : 13 apprentis refusent d'en ouvrir les portes aux jacobites au cri de « *No surrender* », qui deviendra la devise des Orangistes. 15 000 protestants périssent de faim et de maladie, mais l'armée jacobite est contrainte de lever le siège le 31 juillet. Un an après, le 12 juillet 1690, sur la Boyne, les 36 000 hommes de Guillaume d'Orange défont les 25 000 soldats (dont 7 500 Français) de Jacques II qui s'enfuit en France. Le traité de Limerick met fin à la guerre un an plus tard, après l'anéantissement des vestiges de l'armée irlandaise.

50 à 60 000 soldats irlandais émigrent en France où ils se constituent en une Brigade irlandaise, celle des *Wild Geese*, qui ne sera dissoute qu'en 1791. Leur départ de Limerick à bord de vaisseaux anglais tourne à la tragédie : les soldats embarquent, mais femmes et enfants se jettent à l'eau par milliers pour les rejoindre ; les marins anglais rejettent à la mer ces indésirables qui s'agrippent aux chaloupes, tranchant mains et doigts à coups de hache, sous le regard impuissant des hommes. « *Dès que l'on vit les vaisseaux s'éloigner en direction de la haute mer, une clameur de*

désespoir s'éleva du rivage, si sauvage et si terrible qu'elle remplit de compassion les cœurs les plus endurcis par la haine de la race irlandaise et de la foi catholique » (Lord Macaulay, *The History of England from the Accession of James the Second*). Lors de la bataille de Fontenoy (1750), les Oies sauvages, dans une folle ruée, sabreront les troupes anglaises au cri de « *Remember Limerick !* », offrant la victoire à la France, ce qui fera dire au maréchal de Saxe : « *Donnez-moi dix bataillons d'Oies sauvages !* »

Les *Penal Laws* de Guillaume d'Orange (1695-1727) asservissent un peu plus encore les catholiques. « *L'Irlande était en*

paix. La domination des colons était absolue. La population indigène était tranquille, de cette épouvantable tranquillité qui résulte de l'épuisement et du désespoir... Sa soumission n'était pas l'effet du contentement, mais de l'abattement et de la détresse. Le fer était entré dans son âme. Le souvenir des défaites passées et l'habitude de souffrir quotidiennement l'insulte et l'oppression avaient dompté l'esprit de cette nation infortunée » (Lord Macaulay, op. cit.). Le XVIII^{ème} siècle en Irlande peut être résumé ainsi : « *La loi ne supporte pas l'existence de ce qu'on appelle un Irlandais catholique romain* » (Lord Chancelier Bowes). Edmund Burke parlera de « *système le plus accompli jamais conçu par l'imagination perverse des hommes pour*



Tombe de Bobby Sands et de deux autres militants morts à la suite de leur grève de la faim

favoriser l'oppression, l'appauvrissement et l'avilissement d'un peuple, et oblitérer en lui la nature humaine. » Un projet de *bill*, déposé au parlement de Dublin (1723), propose l'émasculature des catholiques ! Un autre préconise d'éradiquer totalement les Celtes d'Irlande afin d'y instaurer un « Foyer juif » pour le peuple errant ! Les écoles irlandaises ayant toutes été fermées, les enfants irlandais n'ont de choix que de rester ignorants ou de fréquenter des écoles protestantes où ils sont convertis de force. Aucun homme ne peut posséder une arme ou un cheval. Les familles des exilés, les propriétaires dépossédés, les prêtres, les vagabonds... sont déportés comme esclaves dans les plantations anglaises des Antilles. Réduits à vivre dans des masures misérables au sol et aux murs de terre battue, au milieu des rares bêtes qu'ils possèdent, les Irlandais ne survivent que grâce à la pomme de terre. Chaque fois que les récoltes sont mauvaises, une nouvelle famine les décime un peu plus (1728-29, 1740-41 qui tue à elle seule 400 000 personnes, 1744-45, 1756-57...). En 1778, les Irlandais qui représentent 75% de la population ne possèdent plus que 3% du territoire !

L'Irlande vit dans la terreur des bandes protestantes, les *Steel-Boys*, les *Oak-Boys* et autres *Peep of Day Boys*, auxquels répondent les *White Boys* et *Defenders* catholiques. Pour adhérer à l'Ordre d'Orange, les protestants prêtent le serment suivant : « *Au nom de Dieu tout-puissant, je jure solennellement de soutenir le roi et le gouvernement, et de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour exterminer tous les catholiques d'Irlande.* » En Ulster, en quelques années, la « Terreur blanche » fait 7 000 victimes. En 1798, la « Grande Rébellion » éclate : 20 000 insurgés se rassemblent, mais une fois de plus, l'Angleterre envoie des forces considérables et la répression est effroyable.

L'Acte d'Union ou la disparition de l'Irlande : En 1800, le Parlement de Dublin va au bout de la honte, en votant l'Acte d'Union, par lequel le royaume d'Irlande cesse d'exister, au profit d'un nouvel État : le Royaume-Uni, où Irlandais et Anglais n'auront jamais les mêmes droits. Même sur leurs terres d'exil, les premiers sont encore exposés aux expulsions, car les propriétaires anglais veulent les remplacer par du bétail plus rentable... De 1840 à 1850, 282 000 masures sont rasées, puis encore 375 000 entre 1850 et 1860, jetant à la rue plusieurs millions de pauvres hères. Le génocide n'est pas seulement physique, il

est aussi culturel. Le gaélique est banni de tout texte légal ou administratif. Dans les écoles, son usage est interdit : chaque élève porte autour du cou une plaquette, appelée *scoreen*, sur laquelle le maître d'école fait une encoche chaque fois que l'élève laisse échapper un mot irlandais ; au bout d'un certain nombre d'encoches, il est fouetté en public. Les manuels scolaires effacent totalement l'histoire de l'Irlande. Les traditions populaires, les écrits littéraires, les poésies et les chansons, tout est proscrit. En 1841, la moitié des huit millions d'Irlandais parlent encore le gaélique ; trente ans plus tard, ils ne sont plus 800 000. Et encore sont-ils concentrés dans l'Ouest : dans tout le Leinster et l'Ulster, dans le Munster et le Connaught, l'accent rugueux du gaël a définitivement cessé de retentir.



Cashel Rock était le fief des Munster. Cromwell enferma 3000 de ses habitants et défenseurs dans l'abbaye attenante et y bouta le feu

La Grande Famine : De nouvelles famines déciment l'Irlande en 1836, 1837, 1839, mais celle qui survient en 1845 est la plus violente car elle sévit jusqu'en 1849. Les épidémies qui suivent font encore plus de victimes : typhus, dysenterie, scorbut, choléra... Un million et demi d'Irlandais meurent. On ne ramasse plus les cadavres et on enregistre des cas de cannibalisme. L'Angleterre regarde agoniser sa « colonie. » Jamais l'Irlande ne lui pardonnera de l'avoir laissé ainsi « crever. » L'historien anglais Roy Foster parle « d'holocauste

démographique. » Des 8 000 000 d'habitants de 1841, ils ne sont plus que 3,5 en 1891 pour remonter à 5,5 de nos jours : elle ne s'est jamais relevée de ce génocide.

De 1815 à 1870, quatre millions de Celtes quittent l'île. Beaucoup traversent les océans dans des conditions épouvantables. Un commissaire à l'émigration écrit : « *Si l'on pouvait dresser des croix sur l'eau, la route des émigrants à travers l'Atlantique serait comme un immense cimetière.* » Ceux qui parviennent au but, aux USA, au Canada ou en Australie, sont soumis aux pires brimades de la part des protestants. Des dizaines de milliers de fuyards échouent dans les bidonvilles des grandes villes d'Angleterre où ils connaissent un destin guère plus enviable : Glasgow, Londres, Manchester ; ils sont plus de 80 000 à croupir dans les caves de Liverpool. Ils sont enfermés dans des *workhouses* qui tiennent plus de la prison que de l'institution de charité : « *Spectacle intérieur : l'aspect le plus hideux, le plus dégoûtant de la misère. Une salle très longue remplie de femmes et d'enfants que leur infirmité ou leur âge empêchent de travailler. Sur le plancher, des pau-*



Village rasé par les Têtes noires de Cromwell

vres couchés pêle-mêle comme des cochons dans la boue de leur bauge. Dans l'aile gauche une salle moins grande, remplie d'hommes vieux ou infirmes. Ils ne causent point, ils ne remuent point, ils ne regardent rien, ils n'ont pas l'air de penser. Ils n'attendent, ne craignent, et n'espèrent rien de la vie » (Alexis de Tocqueville, *Voyage en Angleterre et en Irlande*).

LA RECONQUÊTE

« Le fer, le feu, l'émigration, la famine, le prosélytisme religieux, l'éducation, la neutralité confessionnelle, l'anglicisation, les réformes économiques, ne réussirent pas à éradiquer l'identité irlandaise et cette volonté d'être maître chez soi » (Pierre Joannon, op. cit.). La reconquête irlandaise est un modèle de guerre révolutionnaire qui se décompose en quatre phases : la renaissance culturelle, l'emprise sur le pouvoir politique, l'occupation du terrain social et enfin, enfin seulement, la lutte armée.

Daniel O'Connell ou le combat culturel : S'appuyant sur la puissance du clergé dans l'Irlande profonde, Daniel O'Connell fonde en 1823 l'Association catholique qui fournit des fonds considérables avec lesquels il crée des écoles, aide les miséreux, et aussi organise des réunions de masse où il galvanise les Irlandais : 10 000 personnes à Trim, puis 30 000 à Mullingar, et enfin 250 000 sur la colline sacrée de Tara. Mais, partisan de la non-violence - « Il n'y a pas de révolution humaine qui vaille une goutte de sang répandu... » -, il ne peut répondre à l'épreuve de force imposée par les Anglais. Épuisé et découragé, il meurt en 1847, en même temps que son peuple.

Mais O'Connell n'a pas semé pour rien. Sur le terreau de la haine se lèvent les hommes de la Jeune-Irlande, comme John Mitchel, dont on écrira : « Il crache sur l'Angleterre, il ramasse la boue des chemins pour la lui jeter à la face, il secoue sous ses yeux les fétides guenilles irlandaises, grouillantes de vermine et imprégnées des poisons du

typhus » (Emile Montégut, *L'exil de la Jeune-Irlande*). Illuminé et fanatisé, il écrit dans *Jail Journal* : « Je crois avoir une mission, celle de contribuer à la destruction définitive du vieil empire d'Angleterre tout sanglant, de ce vieux monstre carnivore qui depuis si longtemps dévore les entrailles et le cœur de l'Angleterre et suce la moelle des os de l'Irlande. » Les militants de la Jeune-Irlande mettent en garde les Irlandais contre la perte de leur identité, à l'instar de leur chef, Thomas Davis : « Un peuple sans sa langue n'est que la moitié d'une nation. Une nation se doit de conserver sa langue plus que ses territoires. C'est une barrière plus sûre et une frontière plus importante que forteresses et fleuves. Perdre votre langue maternelle et apprendre celle de l'étranger, c'est la pire marque de la conquête : c'est l'âme que l'on charge de chaînes. » Pourtant, le gaël disparaîtra quasiment et c'est en anglais que les révolutionnaires proclameront l'indépendance !

La Jeune-Irlande décimée, il faut attendre la fin du XIX^{ème} siècle pour voir la résurgence d'un large mouvement intellectuel, avec William Yeats, George Moore, George Bernard Shaw... La jeune génération s'enflamme pour l'histoire du peuple irlandais et les légendes celtiques, comme George Russell : « C'était la mémoire de ma race qui s'éveillait en moi. » La survie de la langue gaélique est une priorité. En 1893, la *Gaelic League* s'impose comme le chef de file de cette renaissance culturelle ; elle s'adjoint une *Gaelic Athletic Association* qui devient la pépinière des futurs militants de l'indépendance.

Charles Parnell ou le combat politique : En 1858, James Stephens fonde l'*Irish Republican Brotherhood*, et John O'Mahony le *Fenian Brotherhood*. En 1867, les Fenians déclenchent l'insurrection, mais ils sont vaincus et incarcérés dans des geôles où ils connaissent un traitement épouvantable : en deux ans, sept de leurs leaders meurent, quatre se suicident et quatre deviennent fous. D'autres révolutionnaires préfèrent la lutte politique légale comme Charles Parnell qui fait de la revendication agraire le drapeau de la contestation : « *Keep a firm grip on your homestead* » (« N'abandonnez pas la terre »). Il réussit à faire plier le gouvernement de Gladstone : les prisonniers politiques sont libérés et l'état de siège est levé. Chef incontesté de l'Irlande, il est l'interlocuteur incontournable des Anglais : sans lui, ils n'auraient en face d'eux que les terroristes de l'inflexible O'Donovan Rossa.

En 1886, le Premier ministre présente à la Chambre des Communes un projet d'autonomie pour l'Irlande : le *Home Rule Bill*. Mais c'est un échec : « Le projet de Gladstone se brisa contre une coalition formidable, rassemblant tout ce qui comptait dans le pays : la couronne, la cour, l'armée, l'Eglise anglicane, l'aristocratie foncière, la City et les milieux industriels, la majorité des professions libérales,

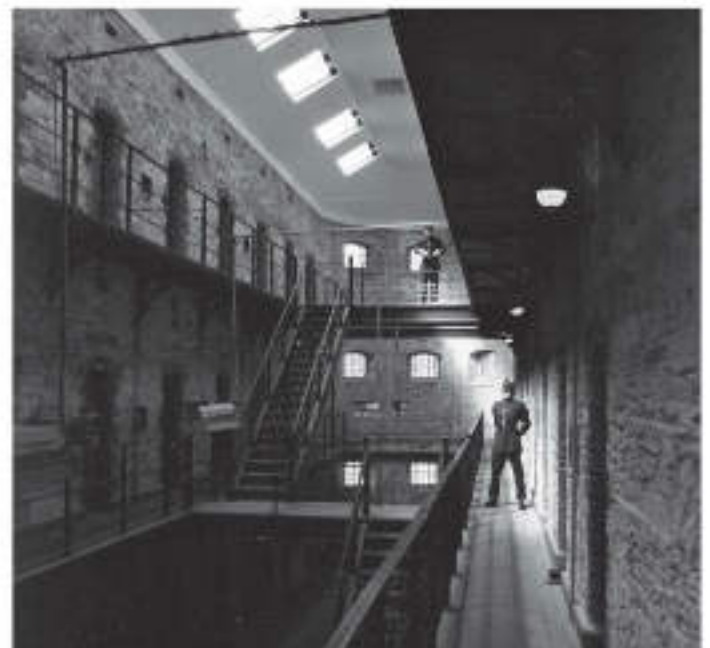
la grande presse londonienne, les plus grands noms de la littérature, de la science et de l'art, et une grande partie du peuple, d'autant plus facilement converti à l'unionisme que le préjugé anti-irlandais était plus répandu dans ses rangs que dans ceux de la bourgeoisie. [...] L'Angleterre victorienne, ivre de ses certitudes et de sa grandeur impériale, préoccupée de sa sûreté et gonflée d'un mépris sans bornes pour les « singes » irlandais croqués par Punch, continuait de se boucher les oreilles pour ne pas entendre monter, sur l'autre rive du canal de Saint-Georges, l'appel digne et mesuré que couvrira bientôt le chant des partisans, brutal et passionné » (Pierre Joannon, op. cit.). Le second projet de Gladstone est pareillement rejeté ; plus tard, celui d'Asquith est voté, mais ne sera jamais appliqué. Parnell s'éteint en 1891 : « La guerre d'indépendance anglo-irlandaise de 1919-1921 et la guerre civile de 1922-1923 ne furent rien d'autre que la rançon de cette impossible décolonisation paisible dont Parnell fut le chantre triomphant avant d'en être la victime désespérée » (Pierre Joannon, op. cit.).

James Connolly ou le combat social : A la même époque, le pays saigné à blanc croupit dans la misère et les fléaux qui l'accompagnent : faim, chômage, alcoolisme, délinquance... A Dublin, la mortalité est de 27,6 pour mille ! Le monde ouvrier n'est pas mieux loti que le monde rural. James Connolly et Jim Larkin, convaincus que la révolution nationale ne peut aller sans une révolution sociale, organisent le prolétariat irlandais en syndicats, puis en une milice armée : la *Citizen Army*. En 1913, ouvriers et dockers déclenchent la grève générale, mais les patrons anglais ripostent par un *lock-out* total : 400 entreprises ferment et 100 000 Dublinois se retrouvent sans ressources ; ils tiennent huit mois, dans le plus extrême dénuement, avant de s'incliner. Si l'échec du mouvement social est évident, la voie de la lutte armée est enfin ouverte. Car dès l'année suivante, grâce à deux hommes, James Connolly et Patrick Pearse, le combat social et le combat national ne font plus qu'un.

Patrick Pearse, Michael Collins, Eamon de Valera... ou le combat armé : Eoin Mac Neill fonde les *Irish Volunteers* qui rassemblent près de 200 000 hommes en 1914. Le poète Patrick Pearse devient l'étendard de la lutte : « Je suis heureux que le Nord ait commencé. Je suis heureux de voir des armes entre les mains des Irlandais. Je voudrais voir l'A.O.H. s'armer. Je voudrais voir les syndicats s'armer. Je voudrais voir tous les citoyens irlandais s'armer. Nous devons nous habituer à l'idée des armes, à la vue des armes, à l'emploi des armes. Il nous arrivera peut-être de commettre des erreurs au début et de tuer des personnes

innocentes, mais le sang versé purifie et sanctifie, et la nation qui la considère avec horreur, a perdu sa virilité. Car il y a des choses plus horribles que le sang versé ; et l'esclavage est l'une d'elles. »

La Première Guerre mondiale met le conflit entre parenthèses. Les Irlandais dans leur grande majorité soutiennent le Royaume-Uni : 210 000 d'entre eux combattent pour l'Union Jack dans les Flandres, en Serbie ou aux Dardanelles, y laissant 49 000 morts, les états-majors anglais ayant une fâcheuse propension à les envoyer dans les situations les plus pourries... Et en guise de gratitude, une fois la paix revenue, l'Angleterre répondra par le mépris le plus total envers ces héros. Heureusement d'autres amassent des stocks d'armes que leurs livrent les sous-marins et les chalutiers allemands qui hantent la mer d'Irlande. Leur slogan est : « *Not a man for England !* » Le déclic se produit en 1915 lors des obsèques d'O'Donovan Rossa. Pearse y déclare devant 100 000 personnes : « O Irlande, si tu écoutes les meilleurs de tes fils, tu ne trouveras jamais le salut national par d'autres chemins que celui qu'ils t'ont tracé... Comme Rossa, nous nous déclarons Irlandais d'une seule allégeance et notre union fraternelle n'a qu'un seul but : la libération de l'Irlande... Nous jurons à l'Irlande notre amour et au pouvoir anglais notre haine... Les défenseurs de ce royaume pensent qu'ils ont tout prévu, qu'ils ont pourvu à toute éventualité : mais les fous ! les fous ! les fous ! Ils nous ont laissé nos morts fenians et aussi longtemps que l'Irlande restera gardienne de ces tombes, l'Irlande dans les fers ne sera jamais en paix. » Ses poèmes enflamment les partisans : « Je ne me suis jamais soumis. Je me suis fait une âme plus grande Que celle des maîtres



Prison de Cork où furent internés et torturés les partisans de la cause Irlandaise pendant des siècles

de mon peuple. Et je dis aux maîtres de mon peuple : Prenez garde ! Prenez garde à ce qui vient : Le peuple qui se lève... » (*Le Rebelle*). Pearse sait qu'il faut des martyrs à la cause irlandaise, répétant souvent : « Il faut qu'un homme meure. »

L'INDEPENDANCE

L'insurrection de Pâques 1916 : Si certains comme Mac Neill ou sir Roger Casement pensent qu'une action militaire est prématurée, tous les autres, James Connolly, Sean Mac Bride, Thomas Clarke, Sean Mac Dermott, Joseph Plunkett, Thomas Mac Donagh, Patrick Pearse sont persuadés qu'il ne faut pas attendre la fin de la guerre. Le 24 avril 1916, lundi de Pâques, *Irish Volunteers* et *Citizen Army* s'emparent des bâtiments stratégiques de Dublin. Mais mal conçue, mal préparée et mal exécutée, l'insurrection ne peut qu'échouer. Les autres villes, qui ont reçu des ordres contradictoires, ne se sont pas soulevées, les armes et les munitions manquent. A Dublin pourtant, les 1 100 insurgés résistent une semaine aux assauts de 16 000 hommes lourdement armés, dont, hélas, trois régiments d'Irlandais. Le 29, les rebelles déposent les armes. Le soulèvement a fait 300 morts et 1 300 blessés. Seize meneurs sont exécutés à Kilmanhaim Goal, dont les poètes Mac Donagh et Pearse, Patrick l'aîné et William le cadet ; Clarke le vieux Fenian ; Plunkett qu'on autorise à se marier juste avant de le fusiller ; Mac Bride, le héros de la guerre des Boers ; Mac Dermott, l'infirme ; et Connolly qu'on fusille assis, car ses blessures et la gangrène l'empêchent de se tenir debout. Seuls échappent au peloton Eamon de Valera de par sa double nationalité irlando-américaine, et la comtesse Constance Markiewicz qui déclare : « Ils auraient pu avoir l'élégance de me fusiller... » Des milliers de sympathisants sont envoyés au bagne. L'Irlande en sort encore une fois vaincue, mais cette fois-ci, la prophétie de Pearse va se réaliser : « Nous serons impitoyablement balayés et le peuple d'Irlande nous condamnera et nous accablera pour ce que nous avons fait... Plus tard, le peuple d'Irlande comprendra les raisons de notre combat. Les héros et les saints sont toujours sacrifiés, mais ils ressuscitent pour être adorés par ceux qui les ont crucifiés... » Il en avait fait un poème, *Le Fou* : « Je ne suis qu'un fou qui aime sa folie... Et je dis à ceux de mon peuple : Vous ferez comme moi, Vous risquerez tout pour ne pas perdre tout. Et de ceci je réponds ô mon Peuple, Maintenant et dans l'éternité, O Peuple que j'ai tant aimé, N'en répondrons-nous pas ensemble ? » Face au peloton, il sourit : « Au moins, ils débarrassent l'Irlande d'un mauvais poète ! »

La guerre d'indépendance : Les rebelles reçoivent un appui

massif de la diaspora Irlandaise des USA d'où de Valera ramène 5 900 000 \$. Fondé par Arthur Griffith, le *Sinn Féin* devient le catalyseur de la lutte politique : des *Sinn Féiners* sont bientôt élus au Parlement de Westminster, dont Griffith, le comte Plunkett et surtout de Valera. En mai 1918, sous le prétexte fallacieux d'un « complot allemand », soixante de ses leaders sont incarcérés sans jugement. Ce nouveau coup dur propulse aux avant-postes Michael Collins. En décembre 1919, portés par la vague populaire, 73 *Sinn Féiners* sont élus à Westminster, mais refusent de siéger et se proclament *Dail Eireann*, Assemblée constituante de l'Irlande.

Une nouvelle organisation apparaît, l'*Irish Republican Army*. Le 21 juin, l'attaque d'un convoi militaire marque le début de la guerre d'indépendance. Trop faible pour se battre à armes égales avec l'armée anglaise, elle multiplie les coups de main et les embuscades, attaquant les *baracks* des constables pour s'y procurer des armes, coupant les voies de communication, assassinant les notables protestants et les traîtres. Le seul jour de Pâques 1920, 182 postes de police sont attaqués simultanément et incendiés. Les représailles engendrent d'autres vengeance. Collins, devenu chef des services de renseignement de l'IRA, mène une guerre implacable aux agents britanniques et aux mouchards. Sa garde rapprochée, surnommée les « Douze Apôtres » exécute méthodiquement les uns et les autres. Privés de renseignements, les occupants agis-



Fresques indépendantistes

sont en aveugles. Pour Londres, les insurgés sont au moins 100 000, alors qu'ils ne dépasseront jamais le nombre de 15 000, mais ils sont partout à la fois. En Ulster, l'armée et la police anglaises, ainsi que l'*Ulster Volunteer Force*, se livrent à des pogroms dans les quartiers catholiques de Derry et de Belfast, faisant 260 morts et 2 000 blessés, et expulsant 5 000 personnes de leurs maisons. Dépassée, la *Royal Irish Constabulary* ne peut faire face à cette flambée de violence.

Aussi, en mars 1920, l'Angleterre fait appel aux vétérans de la Première Guerre mondiale qu'elle attire avec de fortes primes. Les *Black and Tans* et les *Auxiliaries*, assurés d'une impunité totale, détruisent les villages à coups d'explosifs et d'incendies, abattent les hommes en âge de porter une arme, torturent les suspects, violent les femmes, molestent les vieillards et les enfants, pillent les demeures. Pour protester, le lord-maire de Cork, Terence Mac Swiney, entame une grève de la faim dans la prison de Brixton ; il meurt le 25 octobre au bout de 74 jours, mais son agonie bouleverse l'étranger et sert grandement la cause irlandaise. Le 21 novembre, les hommes de Collins décapitent l'organisation de renseignements du colonel Ormonde Winter, surnommé *Holy Terror*, en exécutant un à un une quinzaine de ses hommes ; l'après-midi même, des mitrailleuses tirent dans la foule du stade de Croke Park : le bilan est de 12 morts et 60 blessés par balles, auxquels il faut ajouter des centaines de victimes lors de la panique qui s'ensuit. Le 11 décembre, Cork est quasiment rasée par la horde sauvage, puis Limerick, Galway, Trim.

Devant une telle masse d'horreurs, l'opinion anglaise se retourne : des évêques anglicans et des intellectuels protestent, des soldats et des officiers refusent de servir en Irlande. Le rapport Henderson est accablant : « *il a été fait en Irlande, au nom de la Grande-Bretagne, des choses qui font que son nom doit être en horreur dans le monde. L'honneur de notre pays a été gravement compromis.* » Lloyd George est contraint de proposer le *Partition Act*. De Valera s'étant dérobé, c'est Collins qui doit négocier avec les Anglais. Contre une large autonomie aux comtés du Sud, le projet instaure une véritable partition de l'île où le Nord reste aux mains des protestants. Les droits des uns et des autres ne sont pas les mêmes : au Sud, 327 000 protestants (10% de la population) jouissent de droits exorbitants, tandis qu'au Nord, 434 000 catholiques (35% de la population) restent soumis à l'arbitraire. Le traité est signé le 6 décembre 1921. L'unité de l'Irlande et la proclamation de la République s'éloignent, pour combien de temps ?

La guerre civile : Parmi les insurgés, les « hommes raisonnables » de Collins s'opposent aux « jusqu'aboutistes » de Valera. Les premiers étaient sincères, mais près d'un

siècle plus tard, l'Irlande n'est toujours pas unifiée : c'est Eamon de Valera qui était dans le vrai. Par contre, lassée de tant de souffrances, la population penche pour ce qui apparaît comme une solution bâtarde, mais met fin, croit-elle, à cet interminable conflit. En juin 1922, les élections législatives montrent une majorité de 490 000 voix pour les légalistes contre à peine 130 000 pour les républicains. Quelques jours après, Dublin est en flammes. La guerre civile est terrible, les frères d'armes d'hier s'entretenant avec la même détermination qu'ils montraient face aux Anglais : ceux-ci peuvent jubiler. Pendant ce temps, les protestants mettent les villes d'Ulster à feu et à sang : 450 victimes sont à déplorer, 25 000 catholiques sont chassés de leurs maisons et 500 usines détruites. Peu à peu, Collins reprend le contrôle des villes insurgées : Limerick, Cork, Cashel, Waterford... mais il tombe dans une embuscade mortelle le 22 août. Le sort des armes bascule pourtant dans le camp des tenants de l'ordre et le 24 mai 1923, de Valera dépose les armes. Arrêté, il est cependant triomphalement élu en août. « L'Etat libre » d'Irlande sort de cette épreuve presque totalement détruit et son peuple coupé en deux. Qu'il est long le chemin !

Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Irlande préserve sa neutralité, refusant de soutenir la Grande-Bretagne. Seul l'Ulster fournit 38 000 hommes à l'Angleterre et subit, en retour, les bombardements de la *Luftwaffe* qui occasionnent la mort de 1 100 personnes et la destruction de



Reconstitution d'un village qui disparut lors de la Grande Famine



Parade orangiste le 12 juillet afin de commémorer la victoire des Anglais sur les Irlandais lors de la bataille de la Boyne

56 000 maisons. En 1948, l'État libre devient République d'Irlande, tranchant le dernier lien qui la rattachait à la Grande-Bretagne.

LA GUERRE CIVILE EN ULSTER

L'Irlande du Nord sous le joug : La partition livre les catholiques d'Ulster à la vindicte des fanatiques de l'Ordre d'Orange et des paramilitaires de l'UVF. Pendant des décennies, les premiers vont subir l'arbitraire politique et la ségrégation sociale des seconds dans l'indifférence générale. En 1956 pourtant, l'IRA se réveille, mais privée du soutien populaire l'agitation nationaliste s'enlise dans l'amateurisme. Ses quelques centaines de militants inexpérimentés sont incapables de résister aux 3 000 policiers du *Royal Ulster Constabulary* et aux 12 000 supplétifs de l'*Ulster Special Constabulary*. Pire, en Eire même, ils subissent une traque ordonnée par Eamon de Valera. Totale-ment déconsidérée, l'IRA annonce la fin des combats en février 1962. Les fanatiques protestants galvanisés par l'hystérique pasteur Ian Paisley croient avoir les mains libres en Ulster et multiplient les provocations contre les catholiques. En 1968, celles-ci tournent à l'émeute et le premier mort de la nouvelle guerre civile tombe le 11 juin sous les balles de l'UVF. En octobre, une marche de protestation est violemment matraquée à Derry par le RUC. En janvier 1969, une nouvelle marche de 500 personnes entre Belfast et Derry est de nouveau attaquée : les catholiques sont lapidés et jetés à la rivière. Cette fois c'en est trop et le *Bogside*, le quartier catholique de Derry se barde de barricades. Le 12 août, date anniversaire du « *No surrender* », et les jours suivants, des hordes de loyalistes s'en prennent aux quartiers catholiques de Derry et de Belfast : dans cette seule ville, on compte parmi les catholiques 7 morts, 750 blessés et des centaines de maisons incen-

diées. L'armée britannique envoie 10 000 hommes pour s'interposer entre les deux factions..

Le réveil de l'IRA : A la suite de ces graves incidents où elle est inexistante, l'IRA éclate en deux factions : les *Officials*, marxisants et attachés à une action légale, et les *Provisionals*, partisans de la lutte armée et menés par Gerry Adams. En 1970 l'armée se coupe de la population catholique en intervenant de plus en plus brutalement dans les ghettos. L'année suivante, l'IRA reconstituée lance l'insurrection : des hommes du RUC et des milices protestantes sont exécutés par dizaines et dans le seul mois d'août, plus de cent attentats sont commis. En janvier 1972, l'armée tire sur une foule pacifique, tuant 14 manifestants et en blessant 17 autres ; ce *Bloody Sunday* soulève l'indignation internationale. Mais en juillet il est suivi d'un *Bloody Friday*. L'armée, d'abord chargée de s'interposer entre les deux communautés, n'est plus qu'une troupe d'occupation. Des centaines de jeunes rejoignent l'IRA qui se lance dans une sanglante campagne de représailles faisant des dizaines de morts et des centaines de blessés aussi bien en Ulster qu'en Angleterre, à laquelle l'UVF répond par une non moins sanglante campagne de vengeance touchant aussi les villes de l'Eire. En 1976, le statut de prisonnier politique est aboli, ce qui entraîne une révolte au sein des geôles britanniques : grève de la faim et grève de l'hygiène. En vain. En août 1979, l'IRA frappe un grand coup en assassinant Lord Mountbatten. Sous l'impulsion de Bobby Sands, les détenus entament une nouvelle grève de la faim en mars 1981. Thatcher ne cède pas et les laisse mourir les uns après les autres : Bobby Sands s'éteint le 5 mai après un jeûne de 66 jours. 100 000 personnes suivent ses obsèques. Neuf camarades le rejoignent, mais l'IRA renonce au bout de 217 jours, sous la pression des familles de détenus. En 1984, elle manque de peu le jackpot en faisant sauter le Grand Hôtel de Brighton : la Dame de Fer échappe de peu à la « punition. »

L'accord du Vendredi Saint : Mais la population de l'Eire se lasse de cette violence et l'IRA est de plus en plus isolée. Dans l'autre camp, les extrémistes protestants comprennent également que l'Angleterre les soutient de moins en moins. Depuis 1973, en effet, les deux pays appartiennent à la CEE, Irlandais et Anglais ont d'autres sujets d'intérêt... Les attentats et les assassinats ne suscitent plus d'applaudissements mais des campagnes de désapprobation indignée. En novembre 1989, Thatcher est renversée, une ère nouvelle s'ouvre et les « hommes de bonne volonté » reprennent espoir. Fin 1993, Dublin et Londres signent une « Déclaration conjointe », prémices d'un processus de paix.

Après plusieurs ruptures du cessez-le-feu, le vendredi de

Pâques 1998, est signé l'accord dit du « Vendredi saint. » Le principe de l'autodétermination de l'Ulster est entériné : le jour où une majorité d'habitants se prononcera pour un rattachement à l'Eire, la Grande-Bretagne et les protestants Irlandais ne s'y opposeront pas. Ce n'est pas pour demain, même s'il est évident que l'équilibre démographique penchera de plus en plus en faveur des catholiques. L'accord prévoit aussi la constitution d'un parlement de 800 membres, un poste de Premier ministre (majoritaire) et un poste de vice-Premier ministre (minoritaire). Un double référendum approuve l'accord par 71% en Ulster et 94% en Eire. Refusant le processus de paix, les dissidents de l'IRA créent la *Real IRA* qui se rend célèbre le 15 août 1998 : une voiture piégée fait 28 morts et plus de 300 blessés à Omagh. Ce premier attentat est en même temps son chant du cygne car l'opinion est unanimement révoltée. Dans l'autre camp, les irréductibles de Paisley ne baissent pas les bras : chaque 12 juillet, date anniversaire de la victoire de la Boyne, les parades orangistes dégénèrent en chasse aux catholiques. Mais peu à peu, les braises s'éteignent, l'IRA montre l'exemple en annonçant son désarmement unilatéral le 28 juillet 2005, tandis que la dernière milice protestante ne le fait qu'en septembre 2009.

Les Irlandais n'ont pas atteint le Graal qu'auraient constitué la réunification de l'île et l'éradication de la gangrène protestante. Cependant, malgré tous les malheurs qu'ils ont traversés, ils ont réussi à préserver l'essentiel de leur culture : l'âme celte. Les peuples ne meurent jamais. Quoique... Que la ténacité irlandaise soit un exemple pour nous, Européens, qui sommes confrontés à un double génocide, culturel par la mondialisation et de substitution par une immigration de masse ! ■

Note : si on veut en savoir plus, on ne manquera pas de consulter l'ouvrage de référence, *L'histoire de l'Irlande et des Irlandais*, de Pierre Joannon. On relira le *Patrick Pearse*, une vie pour l'Irlande, de Jean Mabire, et les romans de Liam O'Flaherty, *Insurrection*, *Famine*, *Le Martyr*, *Le Mouchard*... Pour les cinéphiles, citons quatre films d'une grande vélocité historique : *Michael Collins* de Neil Jordan (1996), *Bloody Sunday*, de Paul Greengrass (2002), *Le vent se lève*, de Ken Loach (2005), et le très dur *Hunger*, de Steve Mac Queen (2008 ; il ne s'agit pas de l'acteur décédé, bien sûr).



Forces du Royal Ulster Constabulary quadrillant Belfast

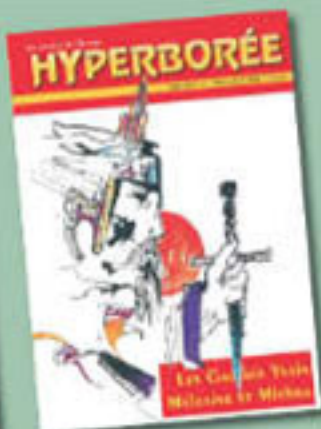
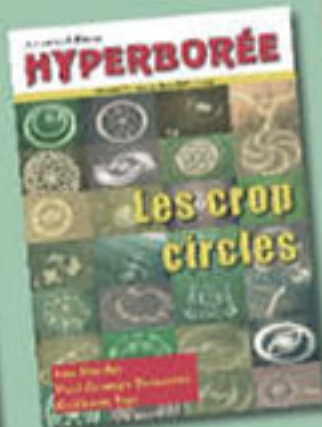


Fresque relatant l'exil des Irlandais



La Grande Poste : siège des insurgés de "Pâques 1916"

COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION



VENTE AU NUMÉRO ET BULLETIN D'ABONNEMENT, VOIR PAGE 38

Magies de Provence
le premier magazine
culturel et d'information
sur la Provence !

**OFFRE
DE LANCEMENT**
Culture, arts, patrimoine,
environnement, histoire,
prospective, actualités,
légendes

N°1 : 64 pages,
parution
juin 2010
voir page 38

